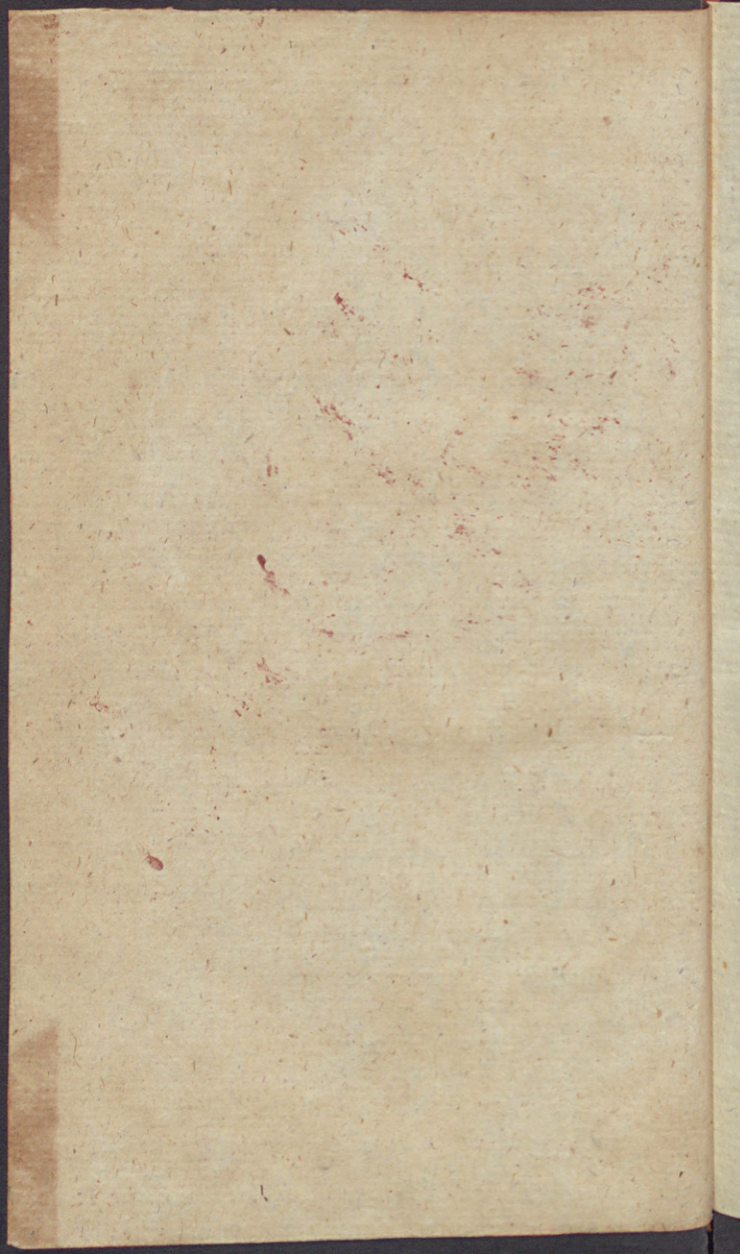


728228



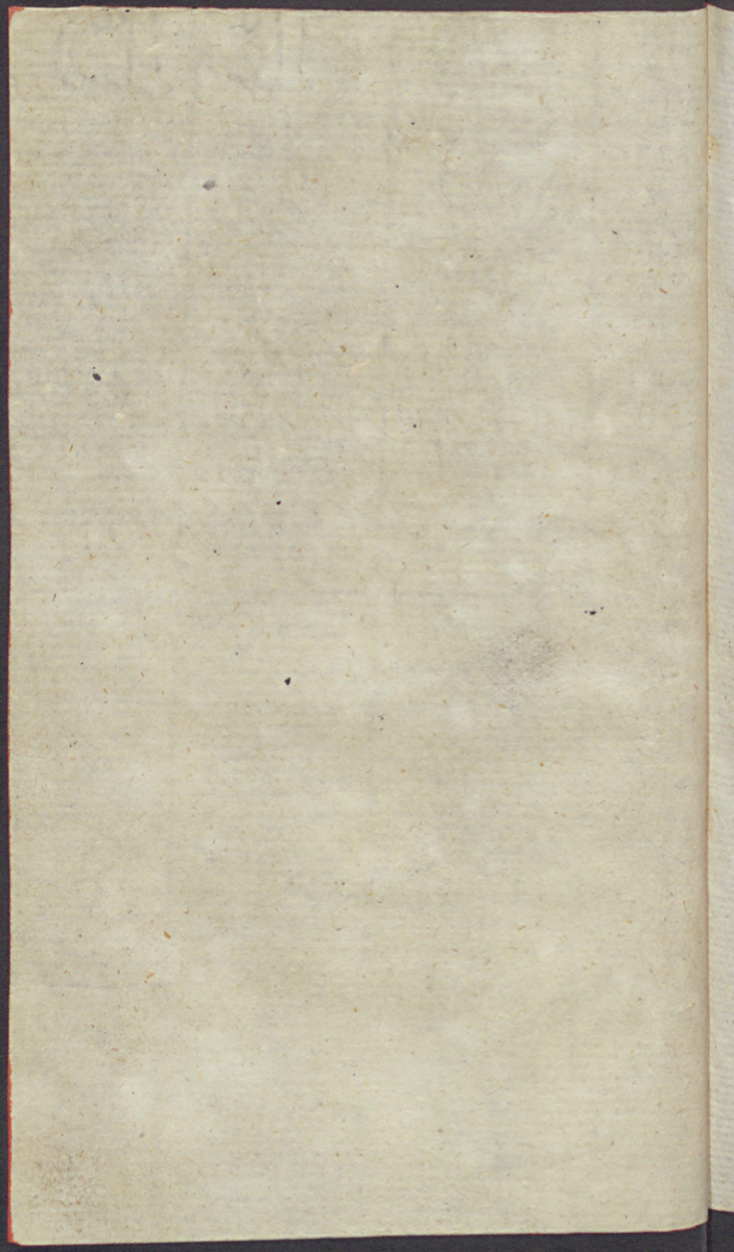






SZ

Phil.
578



LE MONDE,
SON ORIGINE,
ET SON ANTIQUITÉ.¹

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES.

M. DC C. LL

L. E. M. O. W. D. F.
SON ORIGINAE
ET SON ANTIQVITAE

DUPLEX VENTURA
e Bibliotheca
MUSEI NAT. HUNG.

Eheu ! quam miserum est fieri metuendo senem!
Publ. Syrus.



A L O N D R E S.

M D C L L

P R E F A C E.

IGNORER ce qui s'est passé avant nous, disoit un Ancien (a), c'est être toujours enfant: j'ajoute, qu'ignorer ce que nos Peres ont pensé avant nous, c'est mériter à peine le nom d'homme.

L'Histoire des égaremens de l'Esprit humain est par cet endroit une des études les plus capables, non-seulement de piquer notre curiosité, mais même de satisfaire l'application de toute personne sage, revenue de ces agréables préjugés qui flattent le vulgaire, en faisant de l'homme une espece de Divinité. On n'y voit point, à la verité, comme dans l'Histoire politique des Nations, la magnificence des grands Rois, les ruses & la souplesse des Courtisans intéressés, l'adresse des Ministres habiles, l'ambition des Conquérans, l'inconstance des Peuples toujours crédules & inquiets, se signaler tour-à-tour par des monumens

(a) Nescire quid antea, quàm natus sis, acciderit, id est semper esse puerum. Cic. Orat. N^o. 120.

éternels , par des fêtes & des jeux , des négociations & des intrigues , des sièges & des batailles , des mouvemens & des révolutions qui causent la ruine ou l'élevation des Empires. Mais ce qui n'est ni moins intéressant pour nous , ni moins digne de nos réflexions , on y reconnoit les ténèbres de cette partie de nous-mêmes , que nous nous imaginons si éclairée ; les égaremens de cette raison , qui nous parroit être un guide si sur & si fidele ; les bornes étroites de ce génie , que nous croyons capable d'embrasser la vaste étendue de l'Univers ; la foiblesse de ses connoissances , la multitude de ses erreurs , & le peu d'utilité que les hommes tirent tous les jours de ses lumieres. Par là on apprend à se connoître soi-même ; & au lieu d'être tenté de se regarder comme un petit Dieu sur la terre , on commence à rentrer dans son néant , & à se convaincre qu'il n'y a de grand ; c'est-à-dire , de sage , de sçavant , d'éclairé & de vraiment raisonnable , que l'Intelligence suprême qui nous a formés & qui nous gouverne.

D'autres avant l'Auteur que nous

P R E F A C E.

donnons ici, ont entrepris de traiter cette matiere; & quelques-uns l'ont fait avec succès (a). Pour lui, semblable à ces Ecrivains timides ou réservés, qui sans se charger du poids embarrassant d'une Histoire générale, se contentent de choisir dans un champ si fertile certains traits singuliers qu'ils s'appliquent à mettre dans tout leur jour, il a cru dans l'exécution de son dessein devoir se borner à un petit nombre de sujets; & il en a choisi deux qui lui ont paru le plus généralement intéressans, & le plus à notre portée. Dans ce dessein il entreprend ici de faire l'Histoire des opinions diverses, que la suite des siècles a enfantées sur le Monde & sur la nature de l'Âme.

Rien de plus curieux en effet & de plus utile, que de connoître ce Monde que nous habitons; rien en même tems de plus né-

(a) Sans parler de nos Modernes, dont plusieurs pourroient être cités ici avec éloge, parmi les Anciens, Lactance a admirablement exécuté ce projet dans ses *Institutions divines*, où il prend à tâche de faire voir les erreurs de tous les Philosophes anciens, tant sur la Physique que sur la Morale.

cessaire & de plus intéressant pour nous, que de sçavoir si ayant commencé d'être, nous ne devons jamais finir. Mais peut-on se flatter que la raison humaine, aidée de ses seules lumieres, puisse jamais arriver à ces connoissances ? Nous ne sçaurions nous en instruire, que par la recherche de ce que l'on a pensé avant nous sur l'un & sur l'autre de ces articles, & c'est ce que l'Auteur se propose d'examiner dans les deux parties de cet Ouvrage. Il explique dans la premiere, quels ont été les sentimens des Anciens sur l'origine, la formation & l'antiquité de cet Univers, sur la cause qui en a été le principe, sur son commencement & sur sa fin ; il nous apprend dans la seconde ce que ces mêmes Anciens ont pensé de la nature de notre Ame, de son immortalité, & de son état après la mort. Cette exposition du dessein de l'Auteur suffit pour faire connoitre, qu'on ne doit point s'attendre à trouver dans ces deux Traitez des systèmes suivis & raisonnés, fondés sur des principes certains, des preuves convainquantes & des conséquences

P R E F A C E.

vij

nécessaires. Il y traite, à la vérité, sa matière avec une érudition peu commune; il y fait passer en revue sous nos yeux tout ce que l'Antiquité a jamais écrit sur les deux objets qu'il s'est proposé d'éclaircir; du reste on s'apperçoit sans peine, qu'il a pris à tâche d'épargner aux Lecteurs jusqu'aux réflexions qui ne naissent pas naturellement de son sujet: il oublie, du moins rarement, sa qualité d'Historien, pour jouer le personnage de Théologien ou de Philosophe.

Il est vrai que dans le premier Traité l'Auteur donne à entendre assez clairement que, selon lui, le Monde est beaucoup plus ancien, que nos Chronologistes ne le prétendent. Il semble même vouloir insinuer qu'il est éternel; & on est obligé de convenir, qu'on trouve dans cet Ouvrage plusieurs difficultés, qui ne paroissent y avoir été répandues qu'à dessein d'étayer ce faux système. On croit avoir répondu à ces difficultés d'une manière assez solide dans la Note qui termine ce premier Traité: on ose se flatter, qu'il n'y a point de personne sage, qui en

la lisant , ne demeure convaincu du peu de fondement de cette opinion insensée. D'ailleurs nous ne manquons point d'excellentes plumes , qui en ont suffisamment démontré l'absurdité. Cependant parce que ce système de l'éternité du monde a encore aujourd'hui beaucoup de partisans parmi nous , & que de la lecture de tout ce premier Traité il semble résulter , que le Monde est au moins beaucoup plus ancien , que Moïse ne paroît l'indiquer dans la Genese , on a cru devoir examiner en particulier ce qui regarde ces deux articles. C'est ce qui a produit l'Essai sur la Chronologie qui se trouve à la suite de la seconde partie de cet Ouvrage. On y traite d'abord la question de l'éternité du Monde : delà on passe à celle de son antiquité ; & si l'on ne peut parvenir à la fixer , on croit que ce que l'on en a dit pourra servir du moins à instruire les Lecteurs du peu de fond qu'ils doivent faire sur les calculs des Chronologistes , & à les convaincre de la foiblesse de leurs efforts , ainsi que de l'inutilité de leurs recherches.

A l'égard de la question de l'immortalité de l'Ame, qui fait le sujet du second Traité, c'est en vain que pour soutenir leur erreur, ceux qui nient cette immortalité prétendroient s'appuyer de ce que l'Auteur en dit dans cette seconde Partie. Que les Anciens n'ayent eu, si l'on veut, aucune idée de la spiritualité de cette substance qui nous anime; que parmi eux quelques-uns ayent douté de son immortalité; que d'autres l'ayent niée absolument, ou s'en soient moqués: qu'en peut-on conclure, si non que les Anciens, comme les Modernes, ont mal raisonné, & se sont trompés? Y a-t'il en cela quelque chose de fort surprenant? Ils étoient hommes comme nous; & par dessus cela, livrés à eux-mêmes & à leurs passions, ils avoient le malheur de n'être point éclairés des lumières divines de la révélation qui nous guident. Doit-on être étonné, que dans cet état ils ayent donné dans les erreurs & dans les travers les plus étrangers? Les Anciens ont nié la spiritualité & l'immortalité de l'Ame; je le veux, quoique cela ne soit pas exactement vrai, comme on le verra par

La lecture de l'Ouvrage. Mais ces mêmes Anciens n'ont-ils pas eu les opinions les plus ridicules au sujet du Monde & de son Auteur? N'ont-ils pas eu de la divinité les idées les plus folles, les plus basses & les plus puérides (a)? En les lisant, n'est-on pas obligé de convenir de la vérité de ce que disoit nu d'entr'eux au sujet des Philosophes qui l'avoient précédé, qu'il n'y a point d'extravagance, point d'absurdité, qu'ils n'ayent été capables d'imaginer & d'écrire (b)?

On dira peut-être, qu'il ne s'agit pas seulement ici de ce que les Anciens ont pensé sur ce sujet; que l'Auteur ne se borne pas dans ce Traité à rapporter simplement ce qu'ils ont pensé à cet égard; & que sous prétexte d'exposer leurs sentimens, il s'attache à détruire les plus fortes preuves, que les Philosophes Chrétiens ayent apportées de l'immortalité & de la spiritualité de l'Ame: J'en conviens; & à Dieu ne

(a) Voyez Cicéron, dans ses Livres de la Nature des Dieux.

(b) *Nihil tam absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum.* Cic. de divin. lib. 2.

P R E F A C E xi

plaise que je veuille me faire ici l'apologiste de ses intentions & de ses idées! Du reste, s'il a bien ou mal réussi, je laisse aux Lecteurs le soin d'en décider. Je les prie seulement d'observer, que Descartes convient (a) lui-même, qu'à ne consulter que la raison, nous pouvons bien avoir de grandes esperances de notre immortalité, mais non pas aucune assurance. Delà je conclus, que tant qu'au lieu d'une Religion toute divine, on voudra nous faire une religion toute raisonnable, c'est-à-dire purement humaine; tant qu'à la révélation qui ne peut faillir, les hommes entreprendront de substituer les lumières d'une raison foible & trompeuse; il doit être toujours permis de les attaquer avec les mêmes armes. Si l'on est vaincu, à la bonne heure; si au contraire dans ce

(a) „ Pour ce qui est de l'état de l'ame après cette vie, j'en ai bien moins de connoissance que M. Digby: car laissant à part ce que la Foi nous enseigne, je confesse que par la seule raison naturelle nous pouvons bien faire beaucoup de conjectures à notre avantage, & avoir de flatteuses esperances, mais non point aucune assurance, Descartes, Lettre à la Princesse Elizabeth.

combat on vient à réussir, le succès même ne doit servir qu'à nous rendre la Religion plus aimable & plus respectable, puisqu'elle seule peut nous assurer cette immortalité si flatteuse à laquelle nous aspirons, pour laquelle un sentiment intérieur semble nous dire que nous sommes nés, dont sans elle nous n'aurions aucune certitude.



D U M O N D E,

D E S O N O R I G I N E,

E T

D E S O N A N T I Q U I T E.



L'HOMME Citoyen de l'Univers habite un lieu qu'il ne connoît point. C'est en vain que s'élevant au-dessus de la Terre qui l'a produit, il parcourt l'immensité des Cieux, pour mieux observer la structure du monde; en vain se bornant à un objet moins vaste, il tâche de découvrir ce qui se passe sous ses yeux: les conjectures vraisemblables qu'il forme, peuvent quelquefois paroître à son foible esprit des vé-

A

rités certaines & constantes qui flattent son impuissante curiosité ; la nature peut dans certains momens lui laisser croire qu'il a pénétré dans ses mysteres , & qu'il a découvert quelques-uns de ses secrets ressorts : elle est cependant couverte & enveloppée pour nous d'épaisses ténèbres. Il n'y a pas d'esprit humain , quelque pénétrant qu'on le suppose , qui puisse découvrir la cause de tout ce qui se passe dans les Cieux & sur la Terre : nous ne connoissons pas même nos propres corps , ni la moindre des choses qui les environnent (a).

Après un tel aveu de l'ignorance humaine , il est aisé de comprendre que nous n'avons d'autre dessein dans cet Ouvrage , que de rapporter d'une maniere

(a) *Latent ista omnia crassis occultata & circumfusa tenebris ; ut nulla acies humani ingenii tanta sit , quæ penetrare in cælum , terram intrare possit. Corpora nostra non novimus ; quæ sint situs partium , quam vim quæque habeat ignoramus. Cicero, Acad. Quæst. Lib. 4.*

purement historique ce qu'on a pensé avant nous sur la formation du Monde & sur l'origine des Hommes. Il ne nous appartient point de décider sur des questions si obscures & si impénétrables : nous laissons la nature dans les ténèbres où il lui a plû de s'envelopper ; & nous disons de tout ce qui regarde l'Univers en général ce que Lucain a dit en particulier du flux & du reflux de la Mer :

» O toi, qui que tu sois , qui causes ces
 » mouvemens si fréquens & si merveil-
 » leux , demeure dans l'obscurité où les
 » Dieux t'ont caché « (a).

Voici l'ordre que nous nous sommes proposés d'observer dans ce Traité. Nous exposerons d'abord l'idée que les Anciens se sont formée du système général

(a) Tu, quæcumque movēs tam crebros Cau-
 sa meatus,

Ut Superi voluere , late Lucan.
 Bel. Civ. Lib. 1.

du Monde. Nous rapporterons ensuite leurs opinions sur son origine, & sur la fin qu'il doit avoir. De-là nous passerons à ce qui regarde la Terre en particulier : nous ferons voir ce que les Anciens en ont pensé ; nous donnerons une idée de leur Géographie, & nous parlerons des révolutions auxquelles ils ont crû la Terre sujette. Nous dirons aussi en passant quels ont été leurs sentimens sur la nature de l'Ame humaine ; & nous verrons enfin ce qu'ils ont crû sur l'origine des hommes & des animaux qui habitent la Terre.

C H A P I T R E I.

Idée que les Anciens se sont formée du système général du Monde.

LEs hommes ont joui long-tems de la lumiere du Soleil, sans faire aucuns raisonnemens sur la nature de cet Astre qui les éclairoit. Ils ont vû pendant une assez

longue suite d'années les Etoiles se lever & se coucher au-dessus de leurs têtes , sans être touchés du désir de les observer. Soit qu'on les suppose nouvellement formés avec la terre qui les nourrissoit , soit qu'on les considère comme réduits à un petit nombre par la destruction de leurs semblables , dans ces premiers tems , où selon l'expression de Cicéron (a) , ils erroient dans les campagnes , & vivoient à la maniere des bêtes , occupés des besoins pressans de la vie , ils ne songeoient sans doute qu'à la conserver. Sans se soucier de connoître l'étendue de la Terre , ils ne s'intéressoient qu'au seul canton qui

(a) *Quis enim vestrum ignorat , ita naturam rerum tulisse , ut quodam tempore homines fuisse per agros ac dispersi vagarentur ? Cic. pro Sext.*

Cette pensée semble tirée de ces vers d'un ancien Poëte , cité par Stobée , Tit. II. περι χρονω :

Fuit profectò tempus , humanum genus
 Cùm belluarum more vitam degeret ,
 Lueos carentes Solis , exesi colens
 Aut montis antrum.

fournissoit le nécessaire à leur subsistance , & se mettoient peu en peine du cours des Astres. Ils ne levoient les yeux au Ciel , que pour en recevoir la chaleur & la rosée ; la nécessité seule attiroit toute leur attention & tous leurs soins : ou si elle leur donnoit quelque relâche , ils employoient vrai-semblablement leur loisir à se procurer des plaisirs plus sensibles , que ceux d'une connoissance stérile de la figure de la Terre , & du mouvement des Cieux.

Il n'est pas aisé de fixer précisément le tems auquel les hommes ont commencé de s'appliquer aux sciences , qui regardent la structure de l'Univers. Mais quand on fait attention , d'un côté aux bornes de l'esprit humain , & sur-tout à la simplicité de ces premiers habitans de la Terre , qui , selon l'expression d'un ancien Poète (a) , étoient dans la crainte

(a) Theognis.

que le Ciel ne tombât sur eux , de l'autre , au progrès que les Egyptiens & les Chaldéens avoient déjà fait dans l'Astronomie il y a plus de quatre mille ans , on est aisément convaincu , que les connoissances qu'ils avoient acquises ne pouvoient être que le fruit d'une observation assidue & réitérée de bien des siècles.

Les Egyptiens sont les premiers peuples policés de cette partie du globe de la Terre , dont nos Histoires fassent mention. Comme ils habitoient un pays découvert , sous un Ciel toujours pur & serein , & qu'ils jouissoient des avantages que donne la société , c'est-à-dire , d'un profond loisir , ils s'adonnerent de bonne heure à l'observation des Astres (a). Les Chaldéens s'y appliquèrent aussi par

(a) *Ut enim Ægyptii in camporum patentium æquoribus habitantes , cum ex terrâ nihil emineret , quod contemplationi cœli efficere possent , omnem curam in syderum cognitione posuerunt , &c. Cic. de Divin. Lib. I.*

la même raison. Diodore de Sicile attribue aux Astronomes d'Egypte une connoissance plus étendue. Il assure (*a*) que non-seulement ils sçavoient prédire les éclipses , mais même qu'ils annonçoient les déluges & les tremblemens de terre, ainsi que les apparitions des Cometes. Ce sont les Egyptiens qui ont le mieux connu la longueur de l'année , qui chez eux fut toujours de douze mois (*b*), tandis que les autres peuples ne la composoient, les uns que de trois mois , comme les Arcadiens , les autres que de six , comme les Acarnaniens , d'autres de dix , comme les Romains : Numa y ajouta Janvier & Février ; mais l'année ne fut jamais bien réglée chez eux avant Auguste (*c*). D'au-

(*a*) *Accuratè verò & ab Ægyptiis traduntur ordo & astrorum motus , eorumque descriptio. . . Sterilitatem prætereà , fructuum ubertatem . . . terræ motuum atque inundationum tempora , cometarumque ortus prædicebant.* Diodor. Lib. 2.

(*b*) Hérodote , Liv. 2.

(*c*) *Ante Augustum Cæsarem incerto modo annum computabant , (Romani ,) qui apud Arca,*

tres la compterent par jours , & la compo-
 serent de 354 seulement , comme les
 Athéniens & les autres Grecs , qui eu-
 rent des imitateurs. Ce sont les Egyptiens
 qui ont donné aux signes du Zodiaque ,
 & aux autres Constellations , les noms
 qu'ils portent encore de nos jours (a).
 Ils ont fixé le nombre des jours de la
 semaine , auxquels ils ont donné les noms
 des sept Planettes ; & l'ordre qu'ils ont
 observé dans le rang que gardent ces
 jours , mérite d'être rapporté. Cet ordre
 vient , de ce que nommant la premiere
 heure d'un jour du nom de Saturne , la
 seconde du nom de Jupiter , la troisième
 de Mars , la quatrième du Soleil , la cin-
 quième de Venus , la sixième de Mercu-
 re , & la septième de la Lune , qui est
 l'ordre apparent des Planettes , & conti-
 nuant ainsi pendant les vingt-quatre heu-
 res *tribus mensibus terminabatur , apud Acarna-
 nas sex.* Solin. cap. 1. V. Macrob. Saturnal. Lib.
 1. Cap. 12.

(a) Hérodote , Liv. 2.

res , il arrivera que la premiere heure du jour suivant sera celle du Soleil , la premiere du jour d'après sera celle de la Lune , ensuite celle de Mars , & ainsi des autres , suivant l'arrangement que les jours de la semaine gardent entr'eux.

Les Chaldéens ne prétendoient point le céder aux Egyptiens dans la connoissance de l'Astronomie. L'extraordinaire & fabuleuse antiquité qu'ils donnoient à leurs observations , fait voir qu'ils se croyoient les plus anciens Astronomes de la terre. Ils assuroient que lorsqu'Alexandre passa en Asie , il y avoit déjà , selon Cicéron , quatre cens soixante & dix mille , & quatre cens trois mille ans , selon Diodore , qu'ils observoient les Astres (a) , Simplicius nous apprend , que

(a) *Contemnamus etiam Babylonios , & eos qui ex Caucaſo cœli ſigna ſervantes , numeris & motibus ſtellarum curſus perſequuntur : condemnemus , inquam , hos , aut ſtultitiz , aut vanitatis , aut imprudentia , qui 470000 annorum , ut ipſi dicunt , monumentis comprehenſa continent.*
Cic. de Divin. lib. 1.

le Philosophe Callisthene qui accompa-
 gnoit ce Prince , envoya à Aristote des
 observations justes & exactes au-dessus
 de dix-neuf cens trois ans , ce qui remon-
 te à quelques années près du Déluge , &
 plus haut que la Tour de Babel. Cepen-
 dant un Auteur célèbre n'a pas laissé d'at-
 tribuer aux Chaldéens une erreur si gros-
 siere , qu'on a peine à en croire capables
 des hommes adonnés à l'Astronomie de-
 puis tant de siècles. Ils croyent , dit-il
 (a) , que la Lune est lumineuse par elle-

*Numerum annorum , quibus se hujusmodi as-
 trorum doctrina vacasse affirmant , haud facile
 quis crediderit. Nam 403000 annorum annume-
 rant usque ad Alexandri ascensum , ex quo astro-
 rum observationes à se ceptas dicunt. Diodor. lib. 3.*

(a) *Sive illa (Luna) proprio , seu perpeti can-
 dore (luceat ,) ut Chaldaei arbitrantur. Apul. de
 Deo Socrat.*

Lucrece qui a si bien écrit sur la nature des
 choses , n'a pas osé lui-même condamner l'opi-
 nion de ceux qui font la Lune lumineuse par el-
 le-même ; & sans décider sur le mérite des deux
 sentimens , il rapporte l'un & l'autre dans ces vers
 de son cinquième Livre :

même , & qu'elle ne reçoit point sa lumière du Soleil. Nous dirons en passant , que les Juifs tenoient des Chaldéens le peu de connoissance qu'ils avoient de la science des Astres. C'est de-là qu'on trouve dans le premier Chapitre de la Genese la même opinion sur la lumière de la Lune (*a*). Après tout il peut se faire qu'une erreur dont le faux est si aisé à appercevoir , ait été rejeitée par les plus éclairés d'entre les Chaldéens , & qu'elle ait été seulement admise par ceux d'entr'eux , qui étoient les plus attachés aux anciens préjugés. Quoiqu'il en soit , les Grecs à qui , selon Hérodote (*b*) , ces Peuples avoient enseigné l'Astronomie , ont beaucoup vanté leur capacité dans

Lunaque sive notho fertur loca lumine
lustrans ,

Sive suam proprio jactat de corpore lucem :

(*a*) *Fecitque Deus duo Luminaria magna ; luminare majus , ut præesset diei , & luminare minus , ut præesset nocti. Gen. cap. 1. v. 16.*

(*b*) Livre 2.

cette science ; & les plus habiles d'entre eux alloient ordinairement à Babylone aussi-bien qu'en Egypte, pour s'y perfectionner.

L'attachement que les Chaldéens avoient pour l'Astronomie, les fit tomber dans la suite dans des opinions extravagantes. De l'observation du Ciel, ils passerent à un respect superstitieux pour les Astres. Ils prirent ces corps lumineux qui sont si éloignés de la terre que nous habitons, pour la cause de tout ce qui arrive ici-bas. Ils regarderent le Ciel comme le Livre du Destin, dans lequel sont écrits tous les événemens : en un mot ils inventerent l'Astrologie judiciaire (a), science dont les principes sont ridicules, & dont les hommes raisonnables ont de tout temps reconnu la vanité. Il n'est pas de mon su-

(a) *Chaldæi . . . diuturnâ observatione syderum scientiam putantur effecisse, ut prædici possent quid cuique eventurum, & quo quisque fato natus esset.* Cic. de Divin. lib. I.

jet d'entrer dans le détail de ces chimeres Chaldaïques ; mais je ne dois pas manquer de faire observer , que le nombre de sept si recommandable dans l'Antiquité, ce nombre que les Juifs ont consacré dans l'Histoire de la Création du Monde , ainsi que dans leur Religion , est absolument redevable du respect qu'on a eû pour lui , à cette superstition des Chaldéens ; qu'il se trouve plusieurs fois dans les Cieux , comme parmi les Pleyades , les Triens , & sur-tout parmi les Planetes , ce qui le leur a toujours fait regarder comme un nombre mystérieux , qui contenoit quelque chose de Divin.

Il paroît que l'Astronomie fut connue de bonne heure dans les pays voisins de l'Egypte , tels que la Phénicie & la Libye. Les Phéniciens qui ont été les premiers à s'exposer à la merci des flots *a*), n'avoient point d'autre secours pour

(a) *Ipsa gens Phœnicum in magnâ gloriâ litterarum inventionis , & siderum , navaliumquæ*

se guider dans leurs navigations , que celui qu'ils tiroient de la connoissance des Astres , dont la position servoit de boussole à leurs Pilotes. Atlas , Roi de Libye , a toujours passé pour un grand Astronome , parce qu'il inventa la Sphere (a) , & par-là donna lieu à la fable , qui le représentoit portant le Ciel sur ses épaules. Il instruisit Hercule son hôte , lui découvrit l'usage de cette Sphere qu'il avoit imaginée , lui apprit à en composer une semblable , & par-là fit encore dire , qu'il avoit partagé avec ce Héros le poids

ac bellicarum artium. Plin. lib. 5. cap. 13. & Propert. Eleg. lib. 2.

Quæritis & cœlo Phœnicum inventa sereno ,
 Quæ sit stella homini comoda , quæ-
 que mala.

(a) Pline semble être ici d'un autre sentiment , lorsqu'il attribue l'invention de l'Astronomie à Atlas , & celle de la Sphere à Anaximandre. *Astrologiam Atlas (invenit ,) Sphæram in eâ Milesius Anaximander. lib. 7. cap. 57.* mais cela est aisé à concilier , si l'on fait attention , qu'on a souvent attribué l'invention des Arts à ceux qui les avoient seulement perfectionnés.

d'un fardeau , dont jusqu'alors lui seul avoit été chargé. De retour dans sa patrie , Hercule communiqua aux Grecs les sciences qu'il avoit acquises chez Atlas : ainsi ce fut de lui , que ces Peuples tinrent les premières notions qu'ils eurent de l'Astronomie , long - temps peut-être avant qu'ils eussent eû aucun commerce avec les Chaldéens.

Hérodote , Diodore & les autres Historiens qui se sont le plus étendus sur l'habileté des Egyptiens & des Chaldéens dans l'Astronomie , ne leur attribuent d'ailleurs aucune opinion plus particulière sur cette science , que ce que nous en avons vû : ainsi il est très-vrai-semblable , que ces premiers Observateurs des Astres étoient sur le Monde dans le système le plus général. On peut donc croire qu'ils s'étoient formé de l'Univers cette première & naturelle idée , qui se présente d'abord à l'esprit , lorsqu'on veut
juger

juger de sa structure par les yeux seuls , sans appeller la raison au secours des sens. On se figuroit alors le Monde comme un vaste Globé , au-delà duquel on imaginoit un vuide ou un espace infini. La Terre immobile en occupoit le centre : les Planetes au nombre desquelles on mettoit le Soleil , tournoient autour d'elle chacune dans son Ciel particulier ; le Firmament qu'on regardoit comme une espee de calotte solide , où les Etoiles fixes étoient attachées comme des cloux , enveloppoit toute la machine , & faisoit lui-même son tour avec une rapidité inconcevable. C'étoit-là sans doute le sentiment des Egyptiens & des Chaldéens. Cette conjecture est d'autant mieux fondée , que le célèbre Eudoxe qui avoit demeuré long-tems en Egypte , & Ptolomée qui étoit d'Alexandrie , n'en ont point soutenu d'autre. Ce dernier ajouta seulement au systême général , en ima-

ginant son premier Mobile & son Ciel cristalin , lesquels étoient censés imprimer aux autres les mouvemens contraires qu'ils paroissent avoir , l'un d'Orient en Occident , l'autre d'Occident en Orient. Aussi lorsque les Philosophes Grecs s'avisèrent de raisonner différemment sur cette matiere , on regarda leurs opinions comme des nouveautés. Mais il est à propos d'examiner un peu plus au long leurs sentimens sur ce sujet.

Les Egyptiens & les autres Peuples qui s'adonnerent à l'Astronomie , avant que les Grecs fussent instruits dans cette science , avoient observé les Astres d'une manière fervile & mécanique ; je veux dire , qu'ils s'étoient uniquement appliqués à connoître leur position & leur cours dans le Ciel , sans raisonner sur ces corps lumineux , encore moins sur la nature du Monde en général. Les Grecs plus Philosophes qu'Astronomes joignant le rai-

sonnement aux observations , & jugeant par ce qu'ils voyoient des choses qui n'étoient point à la portée de leur vûe , osèrent les premiers penser d'une maniere nouvelle & sublime tout ensemble sur la nature des Astres , & sur la structure de cet Univers. Il est vrai qu'ils ne convinrent point dans leurs systêmes ; chacun donnant l'effort à son imagination , se crut en droit d'en établir un différent des autres : cependant ils s'accordoient presque tous à rejeter cette maniere basse & peu vrai-semblable , dont on avoit pensé avant eux sur le Monde. Tel est l'avantage de l'esprit Philosophique : s'il ne conduit pas toujours à la vérité qu'on cherche , il défabuse au moins des anciennes erreurs.

Je ne doute point que grand nombre des Anciens n'ayent été long-tems dans la fausse opinion , qu'Apulée attribue aux Chaldéens , sçavoir , que la Lune & les

autres Planetes sont lumineuses par elles-mêmes. Les Grecs ont été défabusés de cette erreur aussi-tôt qu'ils ont eû des Philosophes. Platon assuroit, que la Lune étoit un corps pierreux (*a*) ; & Pythagore avec ses Disciples disoit qu'elle étoit terrestre (*b*). Or ce sont là deux des plus anciens Philosophes qu'ayent eû les Grecs. Chacun sçait l'action de Périclès (*c*), qui se trouvant sur le point de s'embarquer pour une expédition, & voyant son Pilote effrayé d'une Eclypse de Soleil qui étoit survenue, étendit son manteau devant les yeux de cet homme timide, en lui disant : » Ce que je fais » n'est différent de l'Eclypse, qu'en ce » que le corps qui te cache le Soleil, est

(*a*) Πλάτων ἐκ πλείονος τῆ πυρώδους. *Plur. de Placit. Pr. ii. lib. 2. cap. 25.*

(*b*) Οἱ Πυθαγόρειοι γέωδη φαίνεσθαι τὴν σελήνην. *Idem ibid. lib. 2. cap. 30.*

(*c*) *Idem, in vitâ Pericl.*

» plus grand que mon manteau. « Il est inutile de rapporter cent autres faits à peu près semblables , qu'on lit dans les Historiens : il suffit de dire , qu'il ne restoit plus que le peuple parmi les Grecs , qui fût dans cette erreur grossiere , de croire la Lune lumineuse par elle-même.

Une des choses qui révolte le plus la raison dans l'ancien systême , qu'on peut à juste titre nommer le systême des sens , c'est d'avoir placé la Terre au centre du Monde , & d'avoir fait tourner autour de ce petit corps , non-seulement les autres Planetes , dont plusieurs sont beaucoup plus grandes , mais même le Soleil & toutes les Etoiles fixes , dont la grandeur prodigieuse ne peut aucunement entrer en comparaison avec celle de la Terre. Thalès avoit aisément reconnu , que la Lune n'étoit point lumineuse par elle-même (a) : Anaximandre son Disciple

(a) Θαλίης κ; οί απ' αὐτῶ ἀπό τῆς ἡλίου φω-

alla plus loin ; il conclut que la Terre recevant sa lumière du Soleil ainsi que les autres Planetes , tourne probablement comme elles autour de ce centre de notre tourbillon (*a*).

On ne sçait pas trop ce que Pythagore a pensé sur le mouvement de la Terre (*b*) ; mais au moins est-il sûr que les Pythagoriciens restituerent au Soleil la place qui lui étoit naturellement dûe (*c*) aussi-bien qu'aux autres Planetes , entre lesquelles il s'en faut beaucoup que

τίζεσθαι τὴν σελύγην, *Plut. de Placit. Philos. lib. 2. cap. 28.*

(*a*) C'est Théon de Smyrne qui fait honneur de cette invention à Anaximandre ; mais Diogene Laërce l'attribue à Philolaus , Disciple de Pythagore.

(*b*) Si nous en croyons Diogene Laërce , *In vitâ Pythag.* il plaçoit la Terre au centre du Monde.

(*c*) Φιλόλαος ὁ Πυθαγόρειος τὸ μὲν πῦρ μέσον ; τὸτο γὰρ εἶναι τὸ παντὸς ἐξίσαν. *Plut. de Placit. Phil. lib. 3 cap. 11. & chap. 13.* il ajoûte : Φιλόλαος ὁ Πυθαγόρειος κύκλω περιφέρεισθαι περὶ τὸ πῦρ (τὴν γῆν.)

la Terre occupe le premier rang à tourner autour de cet Astre. Enfin quelques Philosophes ont été si indignés de l'injuste distinction qu'on avoit eue pour la Terre, qu'ils sont tombés dans une autre extrémité également vicieuse. Nicetas de Syracuse prétendit, que non-seulement le Soleil étoit immobile, mais même toutes les Planetes, & que dans le système du Monde il n'y avoit rien qui tournât, que la Terre seule (a).

Les réflexions assidûes produisent infailliblement de nouvelles découvertes. Après avoir reconnu que la Terre est une Planete absolument semblable aux autres, & qu'elle tourne comme elles autour du Soleil, une conséquence toute naturelle de ce principe est que les autres Planetes, qui ne paroissent en rien

(a) *Nicetas Syracusius caelum, solem, lunam, stellas, supera denique omnia stare censet, neque præter terram rem ullam in mundo moveri Cic. Acad. Quæst. lib. 4.*

différentes de la Terre, & qui ont vraisemblablement comme elle des montagnes, des plaines & des mers, peuvent sans peine être habitées comme elle. Xénophanes ne s'en tint pas à la simple possibilité : il assura positivement que la Lune étoit une terre habitée (*a*). Anaxagore soutint la même chose (*b*). Lucien attribue ce sentiment à plusieurs Philosophes (*c*) ; & il paroît dans Platon, que de son tems il étoit assez commun. Si les Vers que Proclus rapporte comme d'Orphée, étoient véritablement de ce Poëte, il faudroit en conclure que cette opinion auroit une très-grande antiquité : car on y lit que la Lune contient des Montagnes, des Villes & des Châteaux.

(*a*) *Habitari ait Xenophanes in luná, eamque esse terram multarum urbium & montium. Cic. Acad. Quæst. lib. 4.*

(*b*) *Dicebat (Anaxagoras) lunam habitacula in se habere, & colles, & valles. Diogen. Laërt. in Anaxag.*

(*c*) *Lucian. veræ Histor. lib. 1.*

Mais les Philosophes non-seulement se font expliqués sur la nature des Planetes ; ils nous ont encore appris ce qu'ils pensoient du Soleil & des Etoiles. Les Pythagoriciens regardoient le Soleil comme un feu placé au centre du Monde (a). Anaxagore en avoit une idée toute semblable. Ce même Anaxagore , ainsi qu'Anaximenes , assuroit que toutes les Etoiles étoient des portions d'air enflammé , qui avoient la figure d'un *Trochus* (b) : or un *Trochus* n'est autre chose qu'une machine qui tourne sur son propre centre , d'où l'on peut conclure qu'Anaxagore n'a pas été le seul à imaginer les tourbillons , qui ont rendu son nom si fameux dans l'Antiquité. Il en admettoit un dans la Terre , dont Socrate le raille

(a) V. page 22 , Note (c)

(b) Ο τε Αναξιμανδρος ους ήματα ἀπὸ τῶ ἀέρος ἔφη , τροχειδῶς πεπιλημενα , πυρὸς ἐμπλεα εἶναι , Theodoret. Serm. 4. de Mat. Q. Mundo.

en mauvais Physicien. Non-seulement il en avoit introduit pour la Terre, mais encore pour tous les Astres. Voici dans quels termes Clement d'Alexandrie parle du système de ce Philosophe. » Il admet, » dit-il (a), certains tourbillons ridicu- » les, en faisant cesser le concours de » l'Intelligence qui a formé le monde ; » ce qui n'est pas, ajoute-t'il, conserver » la dignité d'une cause différente. « Par- là il paroît qu'Anaxagore, ses tourbillons une fois supposés, reconnoissoit que le Monde devoit subsister par lui-même, sans que l'Intelligence qui l'avoit formé fût obligée de s'en mêler.

Il ne nous reste plus qu'à faire voir ce que les Philosophes ont pensé sur l'Univers en général. Les uns ont assuré, qu'il n'y avoit qu'un Monde composé de tout ce que nous voyons; les autres ont crû qu'on pouvoit en admettre plusieurs.

(a) Clemens Alex. Strom. lib. 2. cap. 4.

Thalès , Pythagore , Anaxagore , Héraclite , Platon , Aristote , Zenon , sont les plus illustres de ceux qui ont dit que le monde étoit unique (a). C'est pour cette raison que leurs Disciples ont assuré , que le Monde étoit animé d'une seule ame , qu'ils appelloient l'ame universelle , dont les ames particulieres des animaux , de la Terre , des Planetes & des Etoiles n'étoient que des portions (b). Pour signifier l'accord & l'union de toutes les parties de l'Univers , d'où résulte cet ordre par lequel il subsiste , les Pythagoriciens s'exprimoient à leur ordinaire d'une manière figurée. Ils disoient que le Soleil , les Planetes & tout ce qui roule dans les Cieux , rendoit un son harmonieux

(a) Voyez Diogene Laërce , & Theodoret , *ubi supra*.

(b) Ciceron attribue ce sentiment à Pythagore même. *Nam Pythagoras , qui censuit animum esse per naturam rerum omnem intentum & commoentem , ex quo nostri animi caperentur. De Nat. Deor. lib. 1,*

(a) : c'est ce qu'ils appelloient la grande consonance. C'est pourquoi quelques Théologiens prétendoient que les neuf Muses n'étoient autre chose que le son des huit Spheres du Monde, & l'harmonie que produit leur accord (b).

A l'égard de ceux qui ont admis la pluralité des Mondes, Diogène Laërce nous apprend que Zénon Eléate étoit de ce sentiment (c). Héraclite & quelques autres ont soutenu que chaque Etoile étoit un Monde particulier, contenant une terre & de l'air, c'est-à-dire, un

(a) *Nisi verò loqui solem cum lunâ putamus, cum propius accesserit, aut ad harmoniam canere mundum, ut Pythagoras existimat. Idem, ibid. lib 3.*

(b) *Theologi quoque novem Musas octo Sphærarum musicos cantus, & unam maximam continentiam, quæ constat ex omnibus, esse voluerunt. . . . Musas esse mundi cantum etiam rustici sciunt, qui eas Comænas, quasi canenas, à canendo dixerunt. Macrobius in Somn. Scip. lib. 1.*

(c) *Placent illi hæc, mundos esse plures, &c. Diog. Laërt. in Zen. El.*

Monde habité (*a*). Plutarque qui nous l'apprend , attribue aussi cette opinion aux Pythagoriciens ; & il assure en même-tems qu'elle se trouve contenue dans les Ouvrages d'Orphée. Mais Anaximandre , Anaximenes , Leucippe , Xénophanes , Diogène , Archélaüs , Démocrite & Epicure ont été beaucoup plus loin. Ils ne se sont pas contentés de dire , que les Etoiles que nous découvrons pouvoient être autant de Mondes : ils ont reculé les bornes de l'Univers fort au-delà de celles que lui prescrit notre foible vûe. Ils les ont poussées à un terme , où notre imagination même ne parviendra jamais : en un mot ils ont prétendu , que l'Univers étoit sans bornes (*b*). Ces Philosophes raisonnant d'une manière sublime &

(*a*) Plut. de Placit. Phil. lib. 2. cap. 13.

(*b*) V. Cicer. Acad. Quæst. lib. 4. Diog. Laërt. in Xenoph. Leucip. Democr. Diog. Apollon. & Epic. & Theodoret. Serm. 4. de Mat. & Mundo.

transcendante (a) ont soutenu qu'il y avoit une infinité de Mondes , & que dans ce nombre infini il s'en trouvoit sans cesse quelques-uns qui naissoient , tandis que d'autres périssoient , c'est-à-dire , qu'étant tous sujets à une continuelle vicissitude , la forme des uns se détruisoit chaque jour , & qu'il s'en produisoit aussi continuellement de nouveaux.

On peut juger par ce que nous venons de dire , du progrès étonnant que les Grecs avoient fait dans la connoissance de l'Univers , & combien ils s'étoient écartés de l'opinion de tous ceux qui les avoient précédés. Cependant on ne doit pas croire que ces Philosophes qui pensoient d'une manière si différente de celle du vulgaire , ayent fait revenir grand

(a) Ce sont-là les titres pompeux que les Philosophes Atomistes donnent à leur Système insensé. Pour en concevoir toute la folie , voyez l'*Anti-Lucrece* de feu M. le Cardinal de Polignac , & le *Spéctacle de la Nature*, T. IV. part. 2. Entret. VIII.

nombre de leurs contemporains des fausses idées qu'ils avoient conçûes, ni qu'ils les ayent entraînés dans leurs sentimens. Le peuple qui ne se conduit que par les sens, & qui rejette grossièrement les choses, où son esprit peu pénétrant ne sçauroit atteindre, resta toujours dans ses anciens préjugés. On se mocqua des Tourbillons d'Anaxagore, comme on s'est moqué de ceux de Descartes (*a*) : on traita de fous ceux qui faisoient tourner la Terre, & de visionnaires, ceux qui soutenoient que les Planetes étoient habitées, que chaque Etoile étoit un Monde, & qu'il y avoit un nombre infini de ces Mondes, que nos yeux ne pouvoient apercevoir (*b*). C'est ainsi qu'on regarde

(*a*) On n'avoit pas tout-à-fait tort, puisque son systême des Tourbillons est démontré faux, & abandonné aujourd'hui par la plûpart des Philosophes.

(*b*) Les Habitans d'Abdere étoient si persuadés de la folie de Démocrite, qu'ils lui envoyèrent Hipocrate pour guérir son cerveau. Notre

encore les Philosophes de ce tems , qui
 ont soutenu les mêmes opinions. Enfin
 je ne puis donner une idée plus juste de
 l'ignorance où le peuple étoit alors , &
 où il a toujours été sur la Physique , qu'en
 rapportant ces paroles d'un excellent Au-
 teur de l'Antiquité (a) : » Il y a long-
 » tems qu'on sçait fixer les jours & les
 » instans où doivent arriver les Eclipses
 » de Soleil & de Lune : cependant la plus
 » grande partie du peuple est encore dans
 » la ridicule opinion , que ces événemens
 » n'arrivent que par la force des char-
 » mes. «

Auteur attribue cette idée à l'ignorance du peu-
 ple ; mais les gens sensés sont très-convaincus ,
 que par là les Abderitains rendoient assez justice
 à ce Philosophe.

(a) Plin. *Histor. lib 2. cap 9.*



 CHAPITRE II.

*Opinions des Anciens sur l'origine
du Monde.*

IL a fallu faire connoître l'idée que les Anciens s'étoient formée du système du Monde, avant que d'entrer dans le détail de leurs opinions sur son origine. En effet, l'ordre naturel demande que l'on commence par connoître une chose, avant que de s'appliquer à découvrir comment cette chose a commencé. Il y a trois différentes manières de penser sur l'existence du Monde. On peut le concevoir éternel quant à sa matière & à sa forme; c'est-à-dire, se le représenter comme subsistant de toute éternité dans le même état où nous le voyons aujourd'hui. On peut croire qu'il est éternel quant à sa matière seulement, en imaginant que sa forme présente n'a pas tou-

jours subsisté. On peut enfin se figurer, que la matiere, ainsi que la forme qui le compose, a eû un commencement. Ce dernier sentiment dont nous parlerons plus au long dans la suite, a été généralement rejetté de toute l'Antiquité : les Anciens se sont partagés entre les deux premiers, & tous deux ont eû pour eux des sectateurs illustres & en grand nombre.

Commençons par ceux qui ont soutenu l'éternité du Monde quant à la matiere & à sa forme. Diodore attribue cette opinion aux Chaldéens (*a*) ; Strabon assure la même chose des Gaulois (*b*). Phérécyde, Maître de Pythagore, avoit, au rapport de Diogène Laërce, composé un Livre sur l'origine des choses, qui

(*a*) *Chaldaei mundum sempiternum esse aiunt, neque principium habuisse, neque sortituum esse finem.* Diodor. lib. 3.

(*b*) Ἀφάρτης τὴν λέγουσι καὶ ἔτοι (Δρυΐδαι) καὶ ἄλλοι, τὰς ψυχὰς καὶ τὸν κόσμον.

Strab. lib 4.

commençoit par ces mots : *Jupiter, le
tems & la terre sont éternels (a)*. Py-
thagore lui-même, qui affuroit que les
ames passoient de toute éternité d'un
corps dans un autre, ne pouvoit gueres
soutenir son sentiment, qu'en supposant
le Monde éternel & incorruptible, quoi-
que Plutarque le mette au rang de ceux
qui ont attribué son origine à la Divini-
té (b). Ce qu'il y a de certain, est qu'O-
cellus, Disciple & Contemporain de Py-
thagore, dans le petit Traité qu'il nous
a laissé, où il explique les sentimens de
ceux de sa Secte sur l'origine du Mon-
de, assure formellement, que la Terre &
les animaux qui l'habitent sont éternels
(c). Xénophanes confondant l'Univers

(a) *Servatur adhuc Pherecydis Syri, quem
scripsit, libellus de rerum principio, cujus initium
est: Jupiter quidem atque tempus idem semper &
tellus erat. Diog. Laërt. in Pherec.*

(b) Πυθαγόρας καὶ Πλάτων γεγυτὸν ὑπὸ
θεῶν τὸν κόσμον, ὅς ἐ μὴν θειασόμενον γε. *Plut.
de Placit. Phil. lib. 1. cap. 4.*

(c) Ocellus, *de Universo, cap. 1.*

avec la Divinité , disoit qu'il n'avoit jamais commencé , & qu'il ne finiroit jamais. Mélissus s'exprimoit à peu près de même , ainsi que Cicéron nous l'apprend de l'un & de l'autre (*a*). Quoique selon Plutarque , Cicéron & Diogène Laërce , Platon ait attribué au Monde un commencement (*b*) , il paroît cependant clairement par ses Ouvrages , qu'il a soutenu l'éternité de la matière (*c*) ; mais il n'est pas aussi évident qu'il ait crû le Monde éternel quant à sa forme. Son Timée est d'une obscurité si impénétrable , qu'on peut lui faire dire dans ce Dialogue tout ce qu'on voudra (*d*). Dans un autre en-

(*a*) *Xenophanes unum esse omnia (dixit ,) neque id esse mutabile , & id esse Deum ; neque naturam unquam , & sempiternum Melissus , hoc quod esset infinitum & immutabile , & fuisse semper , & fore. Cic. Acad. Quæst. lib. 4.*

(*b*) Voyez pag. préc. N. (*b*) *Cic. Acad. Quæst. lib. 4. & Diogen. Laër. in Platone.*

(*c*) Voyez son Timée.

(*d*) Ce sont ces obscurités & ces incertitudes de Platon , que Cicéron lui reproche en ces ter-

droit, il établit cependant assez clairement le système de l'année périodique, ou de la grande année (*a*), selon lequel le Monde se renouvelant sans cesse, se conserve néanmoins éternellement dans la même forme. Quoiqu'il en soit, Plutarque joint Pythagore & Platon à ceux qui ont crû le Monde incorruptible (*b*); & les disciples de ce dernier les plus attachés à leur Maître, comme Philon & Plotin, assurent très-positivement que le Monde est éternel, quoiqu'il y arrive de tems en tems des révolutions,

mēs : Jam de Platonis inconstantia longum est dicere, qui in Timæo patrem hujus mundi nominari negat posse; in Legum verò libris, quid sit omnino Deus, inquiri oportere non censet . . . Idem & in Timæo dicit; & tamen in Legibus, & mundum Deum esse, & cælum, & astra, & terram, & animos, & eos, quos Majorum institutis accepimus. De Nat. Deor. lib. 2. Il est certain qu'on trouve de tout dans ce Philosophe, & qu'on peut y choisir ce qui plaît le mieux.

(*a*) C'est dans le Dialogue qu'il a intitulé *Politicus*.

(*b*) Voyez page 35. N. (*b*).

qui font périé la plus grande partie des habitans de la Terre (*a*) . Enfin Aristote & les Péripatéticiens sont ceux qui se sont déclarés le plus fortement pour l'éternité : ils ont soutenu que le Ciel, les Astres, les Planetes, la Terre, les Animaux, & généralement toutes choses étoient éternelles, & ne cesseroient jamais d'exister (*b*).

Nous partagerons en deux classes ceux qui ont donné un commencement à la forme du Monde ; nous placerons dans la premiere ceux qui ont enseigné l'opinion de la grande année que nous allons expliquer, & dans l'autre ceux qui ont rejeté ce même systême. Selon les pre-

(*a*) V. Plotin, *Ennead.* 5. lib. 8. cap 12.

(*b*) *Veniet . . Aristoteles, qui eum desipere dicat ; neque enim ortum esse unquam mundum, quòd nulla fuerit novo consulto inito tam præclari operis inceptio : Et ita eum esse undique aptum, ut nulla vis tantos queat morus mutationemque moliri, nulla senectus diuturnitate temporum existere, ut hic ornatus unquam dilapsus occidat.* Cic. *Acad. Quæst.* lib. 4.

miers, le Monde ne se revêtoit jamais d'une forme différente de celle qu'il a eûe de toute éternité ; il se renouvelloit seulement de tems en tems : selon les autres, sa forme changeoit absolument, & devenoit totalement différente de ce qu'elle avoit été.

Les Anciens entendoient par leur année périodique, ou leur grande année, la révolution entière des Cieux, c'est-à-dire, le retour de tous les Astres au même point fixe d'où ils étoient partis (a). Ils n'ont jamais été bien d'accord entr'eux sur la durée de cette grande année : les uns l'ont faite de cinq mille ans ; d'autres de dix mille ; de quinze mille (b) ; de cent mille ; & quelques-uns de

(a) *Quarum (stellarum errantium) ex disparibus motibus magnum annum Mathematici nominaverunt : qui tum efficitur, cum solis & lune, & quinque errantium, ad eandem inter se comparationem, confectis omnium spatii, est facta conversio. Quæ quàm longa sit, magna questio est. Cic. de Nat. Deor. lib. 2.*

(b) C'est à ce nombre de quinze mille, que

plusieurs millions , comme on peut le voir dans Censorin.

C'étoit donc à la fin de cette grande année périodique , que les Anciens s'imaginoient que le Monde se renouvelloit , & recommençoit à exister en la même forme , & de la même maniere qu'il avoit fait auparavant. Les mêmes hommes qui avoient autrefois habité la terre , renaissent , & commencent de nouveau une vie pareille à celle qu'ils avoient déjà menée. Les mêmes événemens qui s'étoient passés dans le cours de la grande année précédente , arrivoient de même dans celle qui la suivoit. Enfin pendant

Macrobe la fixe dans ce passage , où il explique ce que c'est que cette grande année : *Mundani ergò anni finis est , cum stellæ omnes omniaque sydera à certo loco ad eundem locum ita remeaverint , ut ne una quidem cæli stella in alio loco sit , quàm in quo fuit , cum omnes aliæ ex eo loco motæ sunt , ad quem reversæ anno suo finem dederunt. Hoc autem , ut Physici volunt , post annorum quindecim millia peracta contingit. De Somn. Scip. lib. 2.* 6

toute l'éternité, toutes les années périodiques se ressembloient, & n'étoient, pour ainsi dire, que des répétitions les unes des autres. Origène attribue cette opinion aux Platoniciens & aux Pythagoriciens (a). Il est certain que Platon en a établi le système dans un de ses Dialogues, mais avec une singularité qui est particulière à ce Philosophe: car il assure qu'au bout d'un certain tems toutes choses rétrogradent; que les Astres se lèvent à l'Occident, & se couchent à l'Orient; & que les hommes recommencent à vivre par la vieillesse, pour mourir ensuite dans la première enfance (b).

(a) Origen. *contra Cels.* lib. 5. cap. 21.

(b) *Id autem contingit omnium maximum, sequiturque continuè revolutionem illam, quando cælum contra quam nunc reflectitur. Ubi nimirum ad ætatis florem quodvis animal pervenerit, tum desinit quicquid mortale est, & ad senium vadit. Tum in figuram transit contrariam, junioremque quodam modo & molliorem habitum induit; seniorumque cani capilli nigrescunt. Pubescentium quoque corpora pilis positis mollescunt, sensimque*

Mais les Stoïciens sont ceux qui se font le plus attachés à l'opinion de l'année périodique , & qui l'ont soutenue avec plus de chaleur. Voici de quelle maniere s'en explique Chryssippe , un des plus fameux Philosophes de cette Secte. » Après » notre mort , quelques périodes de tems » étant écoulées , nous serons rétablis » dans le même état , & dans la même » forme que nous avions auparavant. « Numénius , autre Stoïcien illustre , dit que c'est ce rétablissement dans notre première forme , qui accomplit la grande année , où la nature se renouvelle d'elle-même & en elle-même : il ajoute , que ces révolutions & ces périodes recommenceront éternellement. Saint Augustin parle de cette opinion des Stoïciens d'une maniere encore plus formelle. » Ils

*decreſcentia in tenelli pueri naturam revertuntur ;
Tum demum tabeſcentia deficiunt & intereunt.
Plat. in Politic.*

» croient , dit-il (a), que pendant toute
 » l'éternité il y aura un cercle d'événe-
 » mens tous semblables ; & , par exem-
 » ple , comme Platon a enseigné dans
 » l'Académie d'Athenes , de même il y au-
 » ra des tems pendant toute l'éternité , où
 » le même Platon enseignera encore dans
 » la même Ville & dans les mêmes lieux ,
 » & aura les mêmes disciples . . . Il en fera
 » de même de toutes choses qui , suivant
 » ce systéme , doivent recommencer sans
 » cesse au bout de quelques intervalles ,
 » longs , à la verité , mais pourtant cer-
 » tains .

(a) *Abfit autem à rectâ fide , ut his Salomonis
 verbis illos circumitus significatos esse credamus ,
 quibus illi putant , sic eadem temporum tempo-
 raliumque rerum volumina repeti , ut , v. g. si-
 cut in isto sæculo Plato Philosophus in urbe Athe-
 niensi , in eâ scholâ , quæ Academia dicta est , dis-
 cipulos docuit : ita per innumerabilia retrò sæcu-
 la , multum plexis quidem intervallis , sed tamen
 certis , & idem Plato , & eadem civitas , ea-
 demque schola , iidemque discipuli repetiti , & per
 innumerabilia deindè sæcula repetendi sint. Au-
 gust. de Civ. Dei , lib. 12. cap. 13.*

Enfin c'est sans doute à cette doctrine du renouvellement, ou plutôt, si j'ose le dire, du *recommencement* des choses, insérée dans les vers Sibyllins, que Virgile fait allusion, lorsque pour flater un Consul Romain sur le bonheur que la naissance de son fils promettoit aux hommes (*a*) :

» Les tems prédits par la Sibylle sont, dit-il (*b*), arrivés; cette longue suite de Siècles qui nous ont précédés, va recommencer : nous allons revoir l'âge d'or ; Astrée revient sur la terre. » On peut croire que les Egyptiens & les anciens Arabes avoient cette opinion en vûe, lorsqu'ils regardoient le Phœnix qui renaît de ses cen-

(*a*) On sçait que les Sçavans sont partagés sur ce qui fait le sujet de la quatrième Eglogue de Virgile. Parmi les divers sentimens tous indifférens à la matiere dont il s'agit ici, l'Auteur en choisit un, sans prétendre que ce soit le mieux fondé & le véritable.

(*b*) *Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :*
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo ;
Jam redit & Virgo, redeunt Saturnia regna,
 Virgil. Eglog. 4.

dres, comme le symbole du renouvellement éternel de la nature.

Pour ce qui est de ceux qui sans admettre l'année périodique, ont reconnu simplement que le Monde changeoit de forme, nous devons mettre en ce rang Anaximenes, Démocrite, Epicure & les autres qui ont reconnu une infinité de mondes à la fois, qui se détruisoient & se reproduisoient sans cesse; en un mot, tous ceux qui ont admis les Atomes pour principe des choses, & le hazard pour cause formelle de leur existence. Selon eux, le Monde retournoit dans le cahos, d'où le hazard l'avoit tiré, & n'en ressortoit, que lorsque le même hazard l'en retiroit encore une fois, pour lui donner une nouvelle forme.

Expliquons à présent de quelle manière les Anciens ont imaginé que le Monde a pû commencer. Les uns en ont attribué la cause au seul hazard: les autres ont eu recours pour cela à un Etre

intelligent ; mais tous ont supposé certains principes préexistans, sur lesquels, soit l'être intelligent, soit le hazard ont agi, c'est-à-dire, dont la cause efficiente du Monde s'est servie pour le former. Ces principes ont été nommés atomes par Leucippe, Démocrite, & les Epicuriens (a), ce qui signifie, corps indivisibles ; les autres les ont appellés élémens :

(a) *Principia omnium esse atomos* (dixit) atque inane, dit Diogene Laërce, en parlant de Démocrite.

Cicéron exposant ce sentiment de Démocrite & de toute la secte des Atomistes, dit : *Ille Atomos, quas appellat, id est, corpora individua propter soliditatem, censet in infinito inani, in quo nec summum, nec infimum, nec medium, nec ultimum, nec extremum sit, ita ferri, ut concursionibus inter se cohaerescant, ex quo efficiantur ea, quæ sint, quæque cernantur, omnia ; eumque motum Atomorum nullo à principio, sed ex æterno tempore intelligi convenire. Tum innumerales mundi, qui & oriantur, & intereant quotidie. De Fin. bon. & mal. lib. 1.*

Mais personne n'a mieux expliqué ce système que Lucrece, comme on peut le voir par ces vers, *De nat. rer. lib. 3.*

Sed quia multa modis multis primordia rerum

quelques-uns se sont servis du mot général de semences des choses ; d'autres enfin ont compris toutes ces idées sous le nom de matiere. Thalès n'a point admis d'autre principe de l'Univers que l'eau :

Ex infinito jam tempore percita plagis ,
Ponderibusque suis consuerunt concita ferri,
Omnimodisque coire , atque omnia per-
tentare ,

Quæcumque inter se possent congressa
creare :

Propterea fit , ut magnum volgata per
ævum ,

Omnigenos cœtus & motus experiundo ,
Tandem ea conveniant ; quæ ut convenere,
repentè

Magnarum rerum fiant exordia , nempè
Terraï , maris , & cœli , generisque ani-
mantum.

Il avoit déjà dit dans son second Livre :

Quod quoniam constat , nimirum nulla
quies est

Reddita corporibus primis per inane pro-
fundum ;

Anaximenes n'a reconnu que l'air, Héraclite & Parménide que le feu ; Empédocle a ajouté la terre à ces trois choses ensemble, & a le premier soutenu les quatre élémens, que l'Ecole Péripatéticienne a rendus depuis si célèbres (a) :

Sed magis assiduo varioque exercita motu,
Partim intervallis magnis conflictata resul-
tant :

Pars etiam brevibus spatiis nexantur ab ictui
Et quæcumque magis condensa conciliatu
Exiguus intervallis connexa resultant,
Endopedita suis perplexis ipsa figuris,
Hæc validas saxi radices, & fera ferri
Corpora constituunt, & cætera de genero
horum

Paucula. Quæ porro magnum per inane
vagantur,

Et cita dissiliunt longè, longèque recursant
In magnis intervallis : hæc aëra rarum
Sufficiunt nobis, & splendida lumina solis.

(a) Thales ex aquâ dixit constare omnia : Anaximenes infinitum aëra, Parmenides ignem, qui moveat terram, quæ ab eo formetur, Empedocles hæc pervulgata & nota quatuor, Heraclitus ignem. Cic. Acad. Quæst. lib. 4.

Sans nous arrêter à rapporter les différens sentimens des Philosophes sur ce sujet, il suffit de dire que, selon eux, ces principes, ou les élémens qu'ils ont admis, quels qu'ils fussent, étoient dans le désordre & la confusion, lorsque le hazard, ou la Divinité les en fit sortir & les débrouilla. Leucippe, Démocrite, Epicure & tous les Philosophes atomistes qui tiennent un rang si considérable parmi ceux qui ont raisonné sur l'origine du Monde, en attribuent la cause seulement au hazard. On ne sçait au reste s'ils ont eu une idée bien claire de ce hazard, & si par ce mot ils ont pû entendre autre chose qu'une cause cachée, à la vérité, mais pourtant nécessaire. Quoiqu'il en soit, voici de quelle maniere ils s'expliquoient. Ils assuroient que les Atomes étant continuellement agités dans un vuide infini, il arrive que grand nombre de ces Atomes s'acrochent les uns aux autres, demeurent ensuite liés & acrochés de cette

forte , quelquefois plus , quelquefois moins long tems , & enfin se décrochent , & retournent dans le mouvement confus où ils étoient auparavant , jusqu'à ce qu'ils se racrochent de nouveau. Notre Monde n'est donc autre chose , selon eux , qu'un amas d'Atomes , qui s'étant acrochés ensemble , ont formé tous les Etres qui le composent. Or comme le nombre des Atomes , & le vuide qui les contient , sont infinis , il s'ensuit de là qu'il peut continuellement se former une infinité de Mondes , & qu'il s'en détruit de même une infinité , les Atomes n'étant occupés pendant toute l'éternité qu'à s'acrocher & à se décrocher , c'est-à-dire , travaillant sans cesse à faire des Mondes & à les défaire.

Le nombre des Philosophes qui ont eu recours à un Etre intelligent pour la formation du Monde , est très-peu considérable. Si l'on en excepte Anaxgore &

ceux qui ont suivi la doctrine de Platon (*a*), tous les autres semblent n'en avoir attribué la cause qu'au hazard , ou à la nécessité. Les Platoniciens eux-mêmes peignoient la nécessité avec la Divinité , & reconnoissoient également l'une & l'autre pour la cause efficiente du Monde. Voici comment Platon s'explique sur ce

» sujet. Dieu , dit-il (*b*) , a produit , ou

» pour me servir de ses termes , a engendré le Monde de toute éternité ; & en le

» produisant , il a suivi l'idée ou l'exemple parfait qu'il a en lui même de

» toutes les choses possibles. La matière étoit avant le Monde ; & elle en est la

» mere , de même que Dieu en est le pere. Ainsi le Monde est la chose engen-

(*a*) *Anaxagoras naturam infinitam (dixit ;) sed eas particulas similes inter se minutas : eas primum confusas , postea in ordinem adductas mente divinâ. Cic. Acad. Quæst. lib. 1. & ibid. lib. 4. Plato ex materiâ in se omnia recipientem mundum esse factum censet à Deo sempiternum.*

(*b*) In *Timæo*.

» drée, Dieu est le principe qui engendre ,
 » & la matiere est la chose dans laquelle
 » le Monde est engendré. L'intelligence
 » & la nécessité sont donc la cause effi-
 » ciente du Monde : car l'intelligence n'est
 » autre chose que Dieu ; & la nécessité est
 » une même chose avec la matiere. »

Il y a dans ce systême quelque obscu-
 rité qu'il est bon d'éclaircir. Premiere-
 ment, on ne comprend pas trop ce que
 Platon veut dire, lorsqu'il assure que la
 matiere étoit avant le Monde: car on
 vient de voir qu'il a crû le Monde éter-
 nel, ou créé de toute éternité; on ne
 peut donc entendre cette priorité de la
 matiere que d'une priorité d'ordre, com-
 me parlent les Théologiens, & non d'une
 priorité de tems. Il n'est gueres plus aisé
 d'expliquer ce que ce Philosophe entend,
 lorsqu'il dit que la nécessité & la matiere
 sont une même chose, & que cette néces-
 sité est la mere du Monde. Il faut pour

cela recourir aux Platoniciens , qui ont le mieux développé la doctrine de leur Maître. Ils nous apprennent (*a*) que la matiere existe nécessairement ; d'où il s'ensuit , que la matiere est une cause nécessaire de l'existence du Monde. En effet Plotin assure que rien n'est plus ridicule , que de dire que Dieu a fait le Monde pour sa gloire : c'est , dit-il (*b*) , lui attribuer les défauts & les vûes basses des ouvriers , qui travaillent pour le profit ou pour l'honneur.

Après avoir établi pour principe de toutes choses la matiere éternelle & infinie,

(*a*) *V. Plotin, Ennead. 1. lib. 8. cap. 15.*

(*b*) *Ennead. 3. lib. 2. c. 2.* C'est ainsi que Lucrece a dit , que c'étoit une extravagance de penser que l'Univers ait été fait pour l'homme , *De rer. nat. lib. 5.*

Dicere porrò , hominum causâ voluisse parare

Præclaram mundi naturam , propterea que
Id laudabile opus Divûm laudare decere .
Desipere est.

Anaxagore suppose que les parties de cette matiere qui étoient dans la confusion, furent débrouillées & arrangées par l'Intelligence divine (a). Les Chaldéens qui, comme nous l'avons vu plus haut (b), affuroient que le Monde étoit éternel, reconnoissoient cependant que l'ordre & l'arrangement de l'Univers avoit été établi par une Divine providence : ainsi ils alioient deux choses, que Platon met de pair dans son systême, sçavoir, la formation du Monde & son éternité.

Mais l'opinion la plus ancienne & la plus célèbre de l'Antiquité sur l'origine du Monde, est sans contredit celle qui étoit contenue dans la Théologie allégorique des Egyptiens & des Phéniciens, & que les Poëtes Grecs & Latins ont tant célébrée dans leurs Ouvrages sous

(a) *Omnia simul erant; deinde accessit mens, eaque composuit*, lui fait dire Diog. Laër. in *Anaxag.* Voyez pag. 51. N. (a).

(b) Page 34. N. (a).

le nom de Chaos, c'est-à-dire, du mélange des Elémens, & de l'assemblage confus des semences de toutes choses, que l'Amour sçut débrouïller & rendre fécondes. Les anciennes Poësies qui nous restent sous le nom d'Orphée, font mention de cette fameuse allégorie: Appollonius en parle aussi dans ses Argonautiques; & Hésiode ne l'a pas oubliée dans sa Théogonie, quoiqu'il la rapporte d'une maniere peu exacte, en faisant produire la Terre avant l'Amour. » Le Cahos a » été, dit-il (a), avant toutes choses, » ensuite la Terre, le Tartare ténébreux » qui est au fond de la Terre, & l'Amour » vainqueur des hommes & des Dieux. » Du Cahos est sorti l'Erebe; & la Nuit » a produit le jour & l'Ether. « Aristophane est celui de tous, qui a traité ce

(a) Ἦτοι μὲν πρῶτις Χαὸς γένητ', αὐτὸς ἔπειτα

Γαῖ' εὐρύσειν &c. Theogon. vers. 116.

fujet avec le plus d'ordre : voici de quelle maniere il fait parler un de ses Chœurs (a). » Au commencement étoit le Cahos » & la Nuit , l'Erebe & le Tartare. Il » n'y avoit encore ni Terre , ni Air , ni » Ciel lorsque la Nuit produisit un œuf , » d'où fortit l'aimable Amour aux ailes » dorées , qui se mêlant avec le Cahos , » engendra notre espece. « C'est ce qui a donné lieu à l'emblème , où l'Amour est représenté comme le Maître & l'Autheur de l'Univers , avec une grande barbe pour marque de son ancienneté (b) ; & c'est encore pour la même raison , qu'on appelle Venus la mere de la nature , & celle qui a débrouillé les Eléments (c). Toutes ces figures signifient

(a) Χάος ἦν , καὶ Νύξ , Ἐρεβός τε μέλαν πρῶτον , καὶ Τάρταρος εὐρύς :

Γῆ δ' , ἄρ' ἀήρ , ἔδ' ἕρανος ἦν , &c. Aristoph. in Avib. vers. 694.

(b) Voyez Lucien , In Amor.

(c) En rerum nature prisca parens ; en elementorum origo initialis ; en orbis totius alma Venus. Apul. Metam. lib. 4.

seulement, que l'accord & l'union entre les choses homogènes, c'est-à-dire, de même espece & de même nature, a été la cause de l'existence de cet Univers; de même que ce que les Grecs appelloient *εἰς*, ou la discorde, avoit été & pouvoit être encore la cause de sa confusion & de sa ruine.

Comme les Egyptiens & les Phéniciens étoient sur l'origine du Monde dans le système du Cahos, il n'est pas impossible que les Juifs leurs voisins l'aient adopté, & que Moÿse l'ait inféré dans la Genèse (a). Quoique les Théologiens expliquent aujourd'hui ce Livre d'une manière différente, & ne reconnoissent point ordinairement de matiere préexistante à la Création du Monde, rien n'est cependant plus clair & plus sensible que cette vérité, comme on peut facilement le faire voir,

(a) *Terra autem erat inanis & vacua; & tenebræ erant super faciem abyssi.* Gen. 1. 2.

En effet l'idée qu'on attache au mot *Créer*, auquel on fait signifier *tirer du néant*, est manifestement toute nouvelle, & n'a point d'expression qui lui réponde dans toutes les Langues anciennes, Hébraïque, Grecque ou Latine: les termes de ces Langues auxquels on a depuis attaché ce sens, n'avoient point cette signification avant la Théologie Chrétienne, ainsi que Burnet, ce sçavant Anglois, l'a fort bien remarqué. » La création, & les » termes synonymes de ce mot pris dans » le sens qu'on leur donne aujourd'hui, » font, dit-il, des termes nouveaux: » car on n'en trouve aucun dans les Lan- » gues Hébraïque, Grecque & Latine, » qui ayent eû une pareille signification; » en ces Langues, *créer* & *faire* ont » toujours désigné la même chose. C'est » pourquoi les Septante ont rendu le mot » Hébreu *barah*, par celui d'*εποίησεν*, » qui en Grec veut dire *fit*, & qui

» a en effet la même force que le terme
 » Hébreu. « Au contraire aujourd'hui nous
 rendons le terme Latin *creavit* , par le
 mot François *il créa* , auquel une idée
 nouvelle a été attachée. Car voici com-
 ment on traduit ordinairement les pre-
 miers mots de la Genèse : » Au commen-
 » cement Dieu créa le Ciel & la Terre ;
 » or la Terre étoit nuë & sans ornement. «
 Cependant deux des plus habiles Inter-
 prêtes de l'Ecriture , Vatable & Grotius ,
 assurent que pour rendre exactement la
 phrase Hébraïque , il faut dire : » Lors-
 » que Dieu fit le Ciel & la Terre , la
 » matière étoit informe ; « ce qui fait un
 sens fort différent , qu'on n'oseroit ad-
 mettre , selon nos Commentateurs mo-
 dernes , parce que cette phrase suppo-
 se évidemment la préexistence de la ma-
 tière.

Quoiqu'il en soit , il n'est guères possi-
 ble de douter , que le Cahos des Anciens

ne soit clairement exprimé dans ces paroles de la Genese. » La Théologie Phénicienne , dit Eusebe (*a*) , admet pour principe de toutes choses un air spiritueux avec le Cahos ténébreux , l'un & l'autre éternels & infinis. L'esprit , ou cet air spiritueux , se mêlant avec le Cahos , de ce mélange & de cette union fut produit le limon , dont toutes les créatures ont été tirées. « On reconnoît visiblement dans ces paroles d'Eusebe la préexistence du Cahos avant la formation du Monde. On y voit d'une manière sensible l'Esprit de Dieu qui couvoit les eaux , au rapport de l'Ecriture (*b*) , c'est-à-dire , qui rendoit le Cahos fécond , en échauffant les eaux. On y apprend pourquoi on introduisit autrefois le feu & l'eau dans les cérémonies nuptiales ,

(*a*) Præpar, Evang. lib. 1. cap. 10.

(*b*) *Spiritus Dei ferebatur super aquas , al. incubabat aquis. Gen. 1. 2.*

les Anciens regardant ces deux choses comme les principes de la génération. On y découvre la raison qu'avoient les Egyptiens , les Phéniciens , & ceux qui étoient initiés aux mysteres de Bacchus , de représenter le Monde sous la figure d'un œuf. Enfin on demeure convaincu par ce passage , que cet esprit des Phéniciens & des Juifs n'est autre chose , que l'Amour dont parlent les Grecs , comme l'Erebe & le Tartare de ceux-ci sont clairement désignés par les ténèbres & l'abyssme dont il est parlé dans la Genese. De là il résulte , ou que les Juifs ont emprunté ces idées des Egyptiens & des Phéniciens , ou bien , ce qui paroît absolument impossible , que ceux-ci les ont tirées des Livres de Moïse.

Tout ce que nous venons de rapporter touchant le célèbre Cahos des Anciens , ne nous donne pas une idée nette & distincte de leur sentiment sur l'origine du

Monde. On peut dire qu'ils ont traité fort énigmatiquement une matiere, qui d'elle-même étoit déjà très-obscuré, & qu'ils ont ajouté les voiles de l'allégorie aux ténèbres naturelles de la question qu'ils avoient entrepris d'expliquer. Mais au moins si quelque chose s'entend clairement dans leur système, c'est que le Monde n'a jamais été tiré du néant (a). Lorsque les Elemens confus se débrouillerent, la matiere dont le Monde a été formé subsistoit déjà : il n'y eut alors rien de créé, c'est-à-dire, rien qui passât du néant à l'être, que la forme nouvelle dont la matiere se revêtit. Nous pouvons donc assurer hardiment avec le sçavant Burnet, dont nous avons déjà parlé, que la maniere dont

(a) C'est le principe constant de Lucrece.

Nullam rem è nihilo gigni divinitus unquam,

conclut-il dans son premier Livre ; ce qu'il répete en beaucoup d'autres endroits.

on explique aujourd'hui la création de l'Univers, a été absolument inouïe dans l'Antiquité, non-seulement aux Philosophes, mais même à tous les Peuples de la Terre.

Les Juifs qui, comme nous venons de le voir, convenoient avec leurs voisins sur la formation du Monde, n'imiterent pas la réserve & le silence des autres Nations sur l'époque de son commencement. Ils prétendirent la fixer; & ils furent les premiers & les seuls, qui osèrent entrer dans le détail de la maniere dont Dieu, selon eux, l'avoit formé. Leur entreprise, lorsqu'elle fut connue, ne fut point approuvée des autres Peuples, qui la traiterent tous de témérité. On reconnut qu'ils n'avoient parlé comme ils ont fait de l'origine du Monde, que pour s'en donner à eux-mêmes une plus illustre, en se faisant descendre de certains hommes imaginaires, disoient leurs ennemis, dont person-

ne avant eux n'avoit jamais entendu parler. On fut convaincu qu'ils ne faisoient remonter l'observation du Sabbat jusqu'à Dieu même , en assurant qu'ayant achevé son ouvrage en six jours , il se reposa le septieme , que pour autoriser & relever cet usage établi parmi eux , auquel les autres Nations donnoient une origine humaine & très-commune , quelques-uns même fort basse. Enfin tout ce que les Juifs débitoient sur la maniere dont le Monde avoit été formé , paroissoit si puérile & si extravagant , que leur crédulité à ce sujet les rendoit la risée des autres Peuples , aussi-bien que les Chrétiens , que l'on confondoit avec eux , parce qu'ils avoient adopté leur Ecriture. Lorsque Celse , Julien & les autres ennemis du Christianisme se mettoient sur la question de la Création du Monde , leurs railleries ne finissoient point (a) : il n'y avoit

(a) Voyez Origen. *contra Cels.* lib. 4. cap. 35.
pas

pas de contes de vieilles si impertinens qu'ils fussent , qu'ils ne trouvassent plus raisonnables , que tout ce qui se lit à ce sujet dans la Genese. Aussi Celse avouë-t'il (a), que les plus sensés d'entre les Juifs & d'entre les Chrétiens , honteux d'entendre ce récit à la lettre , avoient recours à l'allégorie pour l'expliquer.

Nous pouvons donc regarder comme une chose constante , que parmi les Anciens , le plus grand nombre ayant tenu pour l'éternité du Monde , tous ceux qui ont soutenu que l'Univers a commencé , ont admis en même-tems la préexistence de la matiere ; & qu'ils ont reconnu , ou que le Monde étoit extrêmement ancien , ou du moins que les tems dont sa formation présente a été suivie , étoient remplis de tant d'obscurité , & si couverts d'épaisses ténèbres , qu'il étoit absolument

37. 38. 39. 40. lib. 6. cap. 60. 61. 62. & Clem. Alex. contra Jul. lib. 2.

(a) Origen. contra Cel. lib. 1. cap. 1.

impossible de rien dire de certain sur l'instant de son origine.

CHAPITRE III.

Opinions des Anciens sur la fin du Monde.

C'EST une vérité incontestable, que ce qui n'a point eû de commencement, ne doit point avoir de fin, & qu'au contraire ce qui a commencé, doit un jour finir (a). Ainsi en rapportant les opinions différentes de ceux qui ont crû le Monde éternel, ou qui lui ont donné un commencement, nous avons en même-tems fait connoître que, selon les uns, sa durée devoit nécessairement avoir un terme; comme, selon les autres, il devoit subsister pendant toute l'éternité. Ou-

(a) *Quæ est coagmentatio non dissolubilis; aut quid est, cujus principii in aliquo sit, non s. s. ex-
ist. mum?* Cic. de Nat. Deor. lib. 1.

tre cela , en parlant des Stoïciens & des autres qui ont soutenu le systême de l'année Périodique , il a fallu joindre ensemble leurs sentimens sur l'origine du Monde & sur sa fin. De même en expliquant le systême des Atomistes , nous avons été obligés de ne point séparer de ce qu'ils pensoient sur l'origine de l'Univers , leurs opinions sur la formation , & sur la destruction des Mondes infinis qu'ils admettoient. Cependant comme nous n'avons traité ce sujet que d'une manière générale , il est à propos que nous entrions dans le détail , & que nous examinions plus à fond quelle a été la pensée des Anciens sur la durée du Monde , & sur sa fin.

Tous ceux qui ont crû le Monde éternel , convaincus que ce qui a toujours été doit nécessairement toujours être , ont assuré qu'il subsisteroit éternellement dans le même état où il est , sans s'affoiblir , & sans souffrir ni corruption , ni

changement , au moins quant à son tout , & à ses parties principales (a). Ce n'est donc que de ceux qui ont soutenu que le Monde a commencé , que nous avons à parler ici , puisqu'ils sont les seuls qui , conséquemment à leur principe , aient avancé qu'il devoit un jour finir.

Pour trouver chez les Anciens quelque chose de positif sur la fin du Monde , il faut d'abord descendre aux Philosophes Grecs. Manethon & Héraclée nous apprennent , à la vérité , que les Egyptiens croyoient le Monde corruptible (b) : Strabon dit la même chose des Gymnosophistes (c) ; mais ce sont les Grecs ,

(a) Voyez le Chapitre précédent , surtout pag. 4. N. (a) pag. 35. N. (o) pag. 36. N. (a) & pag. 38. N. (b).

(b) Diogene Laërce leur attribue aussi cette opinion , in *Proem.* en ces termes : *Ægyptiorum hujusmodi philosophiam esse proaidere. . . mundum genitum , corruptionique obnoxium.*

(c) Περὶ πολλῶν δὲ τοῖς Ἕλλησιν ὁμοδοξεῖν (τὸς Βραχμᾶνας) ἵτι γὰρ γεννιτὸς ὁ κόσμος , καὶ φθαρτὸς λέγεται ἢ ακείνους. Strabon. lib. 15.

qui les premiers se sont expliqués sur ce sujet d'une maniere claire & décisive. Ceux d'entr'eux qui assûroient que le Monde avoit commencé, soutenoient avec la même certitude qu'il finiroit un jour (a). Selon les Atomistes, la cause de sa fin doit venir de ce que les Atomes se décrochant, & retournant dans leur mouvement confus, donneront lieu à la destruction de toutes les choses qu'ils avoient formées en s'accrochant les uns aux autres. Voici de quelle maniere Lucrece en parle, suivant l'opinion d'Epicure.

» Vous voyez, dit-il (b), mon cher Mem-

(a) C'est ce que Diogene Laërtice assure des Stoiciens: *Placet autem eis & corruptibilis esse mundum.* In Zenon.

(b) *Principio maria ac terras cœlumque tuere.*

Horum naturam triplicem, tria corpora,

Memmi,

Tres species tam dissimiles, tria talia texta

Una dies dabit exitio, multosque per annos

Sustentata ruet moles & machina mundi.

De riv. nat. lib. 5.

E iij

» mius , le Ciel , la Terre & la Mer. Ces
 » vastes Corps d'une nature & d'une es-
 » pece si différente , un jour viendra
 » qu'ils seront détruits ; & la machine du
 » Monde , après avoir duré tant de siècles ,
 » s'écroulera , & sera entièrement renver-
 » sée. «

Comme ce renversement général de la machine du Monde est une idée qui étonne & frappe vivement l'imagination , & que par conséquent elle fournit une matière convenable aux Poëtes de la représenter avec succès , lorsque l'occasion s'en présente , Sénèque & Lucain ont fait la description de cette ruine de l'Univers d'une manière capable d'inspirer l'horreur & l'effroi, Voici comment le premier s'en explique. » Ce jour fatal étant arrivé ,
 » dit-il (a) , où les loix par lesquelles

(a) Jam jam legibus obrutis
 Mundo cum veniet dies ,
 Australis polus obruet

» le Monde subsiste seront détruites , le
 » Pôle Austral tombant impétueusement
 » sur la Terre , écrasera les Peuples de
 » l'Afrique ; le Pôle Arctique accablera de
 » même les Habitans du Nord. Le Soleil
 » obscurci ne rendra plus aucune lumie-
 » re ; les colonnes du Ciel seront renver-
 » sées , & dans leur chute entraîneront la
 » ruine générale du genre humain. Les

Quicquid per Libyam jacet ,

Et sparsus Garamas tenet ;

Arctous polus obruet

Quicquid subjacet axibus ,

Et ficcus Boreas ferit.

Amissum trepidus polo

Titan excutiet diem :

Cœli regia concidens

Ortus atque obitus trahet ;

Atque omnes pariter Deos

Perdet mors aliqua & cabos ,

Et mors fata novissima

In se constituet sibi.

Quis mundum capiet locus ?

Hercul. Oe. Act. 3

E ii:]

» Dieux mêmes n'en feront point exemts :
 » tout rentrera dans le Cahos ; & la mort
 » terminera le destin de tous les êtres.
 » Que deviendra le Monde alors ? » Lu-
 cain ne s'exprime pas avec moins de for-
 ce & d'énergie. « Lorsque les Siecles
 » feront , dit-il (a), parvenus à leur
 » dernière heure , & que le lien qui unit
 » toutes choses sera rompu , le Monde
 » étant prêt à rentrer dans l'ancien chaos ,
 » tous les Astres confondus se choqueront
 » les uns les autres ; les corps enflammés

(a) Cum compage solutâ ,
 Sæcula tot mundi suprema coëgerit hora ,
 Antiquum repetent iterùm chaos omnia.
 Mixtis

Sydera Syderibus concurrent : ignea pontum
 Astra petent : tellus extendere littora nolet ,
 Excutietque fretum : fratri contraria Phæbe
 Ibit ; & obliquum bigas agitare per orbem
 Indignata , diem poscet sibi ; totaque discors
 Machina divulsi turbabit fœdera mundi.

Bel. Civ. lib. 1

» se précipiteront dans la mer ; la Terre
 » repoussera les eaux loin de leurs rivages ;
 » la Lune dédaignant son cours & ses
 » fonctions ordinaires, voudra tenir la
 » place du Soleil ; la discorde enfin s'em-
 » parant de tout l'Univers, rompra l'u-
 » nion à laquelle il devoit son existen-
 » ce. «

Ceux qui étoient dans le systême de
 l'année Périodique, surtout les Stoiciens,
 ne se contenterent pas de dire simplement
 comme les Atomistes, que le Monde pé-
 riroit par la désunion & la confusion
 de ses parties: ils assurèrent qu'il finiroit
 par le feu, & que l'Univers seroit dé-
 truit par un embrasement général. Ci-
 ceron leur attribue ce sentiment en plus
 d'un endroit (a) : Origene dit la même

(a) *Ex quo eventurum nostri (Stoici) putant ,
 ut ad extremum omnis mundus ignesceret , cum
 humore cōsumpto , neque terra ali possset , neque
 remearet aër , cujus ortus , aquâ omni exhaustâ ,
 esse non possset : ita relinqui nihil præter ignem , à*

chose (a); & Sénèque qui a fait tant d'honneur à la Secte Stoïque, ne s'exprime point autrement (b). C'est conformément à cette opinion de l'embrasement général du Monde, qu'Ovide a dit au commencement de ses Métamorphoses (c): » Il est écrit dans le livre du » destin, qu'il viendra un tems, où la » terre, la mer & les cieux s'enflammeront, & où la pesante machine du Mon-

quo rursum animante ac Deo renovatio mundi fieret, atque idem ornatus oriretur. Cic. de Nat. Deor. lib. 2.

(a) Φασι δὴ οἱ ἀπὸ τῆς Στῶας, κατὰ περίουσι
ἐκπύρωσιν τῆ παντὸς γίνεσθαι. Origen. contra
Cels. lib. 5. cap. 20.

(b) *Dicimus ignem esse, qui occupet mundum, & in se cuncta convertat. Ita ignis exitus mundi est.* Senec. Nat. Quæst. lib. 3. cap. 13.

(c) *Esse quoque in fati reminiscitur, affore
tempus,*

*Quo mare, quo tellus, correptaque regia
Cæli*

Ardeat, & mundi moles operosa laboret.

Metam. lib. 1.

» de sera renversée. » Dion nous apprend
(a) que l'Empereur Tibere avoit toujours à la bouche un vers Grec, dont le sens étoit : » Que la Terre s'embrase ,
» quand je ne serai plus ; « faisant allusion sans doute au feu qui devoit consumer l'Univers. Le même Lucain que nous avons cité, assure dans un autre endroit, qu'un feu général est destiné à la destruction du Monde, & que rien n'échappera à la fureur des flammes, lorsqu'un jour le Ciel & la Terre confondus s'embraseront (b). Stace & Properce ont aussi fait mention de la ruine de l'Univers ; mais comme ils se sont expliqués

(a) *Sæpè verò recitasse memoratur antiquum hoc :*
Me misceatur igne terra mortuo.

Dio, Epit. lib. 58.

(b) *Hos, Cæsar, populos si nunc non usserit ignis,*

Uret cum terris, uret cum gurgite ponti.

Communis mundo superest rogos, ossibus

astrâ

Misturus.

Bel. Civ. lib. 7.

en peu de mots, on ne sçait s'ils l'ont entendu à la maniere d'Epicure, ou suivant le systême des Stoïciens. Ceux-ci au reste n'ont pas été les premiers, qui ayent crû que le Monde périroit par le feu. Héraclite & Empedocle l'avoient soutenu avant eux (a); & Plutarque nous apprend (b), que cette opinion se trouvoit contenue dans les Ouvrages d'Hésiode & dans ceux d'Orphée.

Quoique l'opinion de l'embrasement général de l'Univers soit du nombre de celles dont l'origine se perd dans l'Antiquité, nous pouvons cependant assurer, que parmi les Anciens, les Peuples chez lesquels elle paroît avoir été le mieux établie, sont les Syriens & les Phéniciens. Le Philosophe Zenon, chef des Stoïciens, étoit originaire de Phénicie; & l'on sçait que cette doctrine é-

(a) C'est ce que Diogene Laërce assure d'Héraclite. *Ex igne, dit-il, omnia constare (dixit,) in eumque resolvi omnia.* In Héracl.

(b) Plut. de Oracul. defectu.

toit commune en Syrie au tems de l'établissement de l'Evangile. Celse la regardoit dès lors comme une opinion très répandue (*a*); & un passage de Joseph ne nous permet point de douter de son antiquité. Cet Historien rapporte (*b*) que les enfans de Seth, fils d'Adam, ayant appris de leur pere & de leur ayeul, que le Monde périroit par l'eau & par le feu, & voulant transmettre cette tradition à leur postérité, la graverent sur deux colonnes qu'ils éleverent, dont l'une étoit de briques, & l'autre de pierres, afin que s'il arrivoit qu'un déluge ruinât la colonne de briques, celle de pierres pût résister à la violence des eaux, & conserver ainsi la mémoire de ce qu'ils avoient écrit. On assure, ajoute Joseph, que cette colonne de pierres se voit encore aujourd'hui dans la Syrie. Il y auroit de la simplicité à croire, que cette colonne

(*a*) Voyez Origen. *contra C. l. lib. 5. cap. 4.*

(*b*) *Antiq. jud. lib. 1. cap. 2.*

qu'on voyoit en Syrie du tems de cet Historien, s'il est vrai qu'on y en vît une, fût l'ouvrage des enfans de Seth; mais on ne peut au moins s'empêcher d'être convaincu par ce récit, que la doctrine de l'embrasement futur de l'Univers étoit fort ancienne dans la Syrie.

Uniquement occupés du reglement des mœurs, les Stoïciens étoient d'une ignorance grossiere sur la Physique. Ils croyoient, à la vérité, comme les autres Philosophes, que les étoiles étoient des corps de feu; mais ils avoient en même tems sur ce sujet une opinion ridicule, qui leur étoit particuliere: ils s'imaginèrent que ce feu des étoiles s'entretenoit & se nourrissoit des vapeurs qui s'élevent de la terre, de la mer & des eaux; & sur ce beau principe ils fondoient la cause de l'embrasement futur de l'Univers (a). Ils assuroient qu'a-

(a) *Sunt autem stellæ naturâ flammæ*, leur fait dire Cicéron, de Nat. Deor. lib. 2. *Quo circa*

près une longue suite d'années, la substance humide des eaux étant épuisée, & la terre se trouvant enfin desséchée, & hors d'état de fournir plus long-tems à la nourriture des Astres à cause de son aridité, le feu s'attacheroit à toutes les parties du Monde, & consumeroit toutes choses. Bérofe ramenant tout à l'Astrologie judiciaire, selon la coutume des Chaldéens, soutenoit que la cause de l'embrasement du Monde seroit la conjonction des Planetes dans le signe du Cancer, de même que, selon lui, le déluge seroit causé par la conjonction des mêmes Planetes dans le signe du Capricorne (a).

à terræ, maris, aquarum vaporibus aluntur iis, qui à Sole ex agris tepesactis & ex aquis excitantur: quibus altæ renovatæque stellæ, atque omnis æther, refundunt eadem, & rursum trahunt indidem, nihil ut ferè intereat, aut admodum paulum, quod astrorum ignes & æthericæ flamma consumat. Ex quo eventurum nostri putant, &c. Voyez pag. 73. N. (a).

(a) Berosus, qui Belum interpretatus est, ait cursu ista (conflagrationem mundi & diluvium)

Il n'y a nulle apparence, que ni les Syriens, ni les Phéniciens, ni ceux qui les premiers ont assuré que le Monde périroit par le feu, en ayant eu d'autre raison, qu'une opinion fort simple & très naturelle. On a toujours crû dans l'Antiquité, qu'à la fin du Monde le ciel & la terre se confondroient : Jesus-Christ dit positivement, qu'alors les Etoiles tomberont du ciel. C'étoit l'opinion commune ; & dans l'imagination des Peuples, il ne faut point chercher d'autre cause d'un embrasement général, que ce mélange du ciel & de la nature. Quoique les Anciens ne donnassent pas aux étoiles leur juste grandeur, ils les

Syderum fieri ; & adeò quidem id effi mat, ut conflagrationi atque diluvio tempus assignet : arsura enim terrena contendit, quando omnia sydera, quæ nunc diversos agunt cursus, in Cancrum convenerint, sic sub eodem posita vestigio, ut recitata linea exire per orbem eorum possit ; inundationem futuram, cum eadem syderum turba in Capricornum convenerit. Senec. Nat. Quæst. lib. 3. cap. 19.

concevoient

concevoient cependant comme de vastes corps enflammés, & ils ne pouvoient sans doute imaginer qu'elles dussent tomber sur la terre, sans l'embraser en même tems, & la réduire en cendres.

Si le tems précis de la formation du Monde a toujours été regardé comme une chose qu'il étoit impossible de découvrir, on n'a pas jugé qu'il y eût moins d'impossibilité à déterminer sa durée, & à fixer l'instant de sa fin. Il n'y a rien dans toute l'Antiquité Payenne qui puisse nous faire penser, que jamais on se soit avisé de prescrire le moment au quel le Monde a commencé, ni celui auquel il doit finir. Les Juifs qu'on accusoit d'avoir fixé l'époque de l'origine du Monde, pour faire remonter la leur jusqu'à ce terme reculé, communiquèrent cet esprit aux premiers Chrétiens. Ceux-ci, à l'exemple des autres, s'aviserent de marquer des bornes à la durée du Monde, comme les Juifs

avoient désigné le moment de son commencement; & malheureusement pour eux, ils assurèrent que sa dernière heure étoit prochaine. Ils joignirent à cette opinion hasardée une autre imagination aussi ridicule; & comme les Juifs avoient fait remonter l'origine de l'observation du Sabbath jusqu'à la première semaine du Monde, les premiers Chrétiens judaïsant poussèrent cette observation au-delà même de la fin du Monde. Ils osèrent publier, qu'il ne dureroit qu'autant de milliers d'années, que Dieu avoit employé de jours à le former, c'est-à-dire, qu'il ne subsisteroit que pendant six mille ans; qu'au bout de ce terme, Jesus-Christ descendroit sur la terre, rassembleroit ses élus, & célébreroit avec eux le grand Sabbath pendant le cours de mille autres années, après lesquelles il les introduiroit dans les biens ineffables de l'Eternité (a)

(a) *Arbitror ex hoc loco, & ex Epistola que nomine Petri Apostoli inscribitur, mille annos pro*

Cette opinion de la durée Sabbathique du Monde & du regne de mille ans étoit si commune, ou, pour mieux dire, si générale parmi les premiers Chrétiens, qu'il est étonnant que ceux qui vinrent ensuite ayent osé la réjetter. Eusebe dit que Papias Evêque d'Hieraple, & disciple des disciples des Apôtres, en étoit l'Auteur (a); mais on ne peut douter que les Apôtres mêmes ne l'eussent établie, & qu'elle ne fût aussi ancienne que le Christianisme. En effet le même Auteur nous apprend (b), que Papias a-

unâ die solitos appellari: ut scilicet quia mundus in sex diebus fabricatus est, sex millibus annorum tantum credatur subsistere; & postea venire septenarium numerum & octonarium, in quo verus exercetur sabbathismus. Hieron. Ep. ad Cypr. Presbyt.

(a) Ταῦτα δὲ καὶ Πάπιας Ἰωάννη μὲν ἀκροῦ ἦς, Πολυκάρπῳ δὲ ἑταίρῳ γεγονῶς, ἀρχαῖος ἀνὴρ, ἐγράφεως ἐπιμαρτυρεῖ ἐν τῇ τεταρτῇ τῶν αὐτῶ βιβλίων. Euseb. Præp. Ev. lib. 3. cap. 33.

(b) Eusebe, *ubi supra*.

voit grand soin de s'informer de tout ce que les Apôtres avoient enseigné toutes les fois qu'il rencontroit quelqu'un qui eût vécu avec eux ; & Saint Irénée, disciple des disciples des Apôtres, est du même sentiment que Papias touchant le regne de mille ans. Il dit même positivement (a), que tous les Anciens qui avoient vû Saint Jean l'Evangeliste, affuroient qu'ils lui avoient souvent oui dire, que Jesus-Christ s'étoit exprimé de la maniere suivante sur la nature du bon-

(a) *Prædicta :aque benedictio ad tempora regni sine contradictione pertinet, quando regnabunt justi surgentes à mortuis ; quando & creatura renovata & liberata, fructificabit universæ escæ ex rore cœli, & ex fertilitate terræ : quemadmodum Presbyteri meminere, qui Joannem discipulum Domini viderunt, audisse se ab eo, quemadmodum de temporibus illis docebat Dominus, & dicebat : venient dies, in quibus vineæ nascantur singulæ dena millia palmitum habentes, & in uno palmite dena millia brachiorum, & in uno vero palmite dena millia flagellorum . . . Et cum eorum apprehenderit aliquis sanctorum botrum, alius clamabit : Botrus ego melior sum ; me sume, per me Dominum benedic, &c. Iren. adv. Hæres. lib. 5. cap. 33.*

heur dont les justes devoient jouir alors :
 » Dans ces jours heureux chaque vigne
 » produira dix mille branches, chaque
 » branche dix mille grapes, & chaque
 » grape dix mille grains « ; après quoi il
 s'étend d'une maniere puérile sur le détail
 de la multiplication des fruits : par où il
 paroît, pour le dire en passant, que les
 premiers Chrétiens avoient une idée fort
 grossiere & très-charnelle de ce regne de
 Jesus-Christ sur la terre.

Mais comme ce n'est point ici le lieu
 d'examiner plus à fond cette question du
 regne terrestre de Jesus-Christ, il suffit de
 dire, que les Chrétiens des premiers sie-
 cles sortis des Juifs pour la plûpart,
 & prévenus par conséquent d'un respect
 superstitieux pour l'observation du Sabath,
 croyoient que le Monde ne dureroit que
 six mille ans, au bout desquels arrive-
 roit l'embrasement du ciel & de la terre.
 Et comme ils suivoient la chronologie

des Septante, selon laquelle le Monde avoit déjà duré cinq mille huit cens ans, ils s'imaginoient que sa fin n'étoit pas fort éloignée. C'est pour cette raison, qu'ils attribuoient les mortalités & les calamités publiques à la vieillesse du Monde, qui au rapport de Saint Cyprien (a), n'avoit plus la même vigueur qu'autrefois, & étoit tombé dans la caducité. Ils étoient continuellement dans l'attente de l'Antechrist, & dans l'appréhension des malheurs sans nombre, que cet ennemi de Dieu devoit causer à l'Eglise. Tertullien disoit, que les Chrétiens prioient pour la durée de l'Empire Romain, parce que sçachant certainement que l'Univers finiroit avec lui, ils vonloient éloigner par leurs prieres les maux dont les

(a) *Quia ignarus divinæ cognitionis, & veritatis alienus es, illud primo in loco scire debes, enuisse jam mundum, non illis viribus stare, quibus prius steterat, nec vigore & robore eo valere, quo antea prævalebat.* Cyprian. ad Demet.

hommes étoient menacés à la fin du monde (a).

Nous devons ajouter avant que de finir ce Chapitre, que jamais on ne s'est imaginé dans l'Antiquité que le Monde dût retomber un jour dans le néant. Ceux des Philosophes qui donnoient à l'Univers un commencement, comme ceux qui tenoient pour son éternité, les Stoïciens ainsi que les Atomistes, étoient également persuadés que le Monde ne

(a) *Est & alia major necessitas nobis orandi pro Imperatoribus, etiam pro omni statu Imperii, rebusque Romanis, quod vim maximam universi orbi imminentem, ipsamque clausulam sæculi acerbitates horrendas comminantem, Romani Imperii, commeatu scimus retardari. Tertul. Apol. cap 31. & lib. contra Scap. cap. 3. Christianus nullius est hostis, nedum Imperatoris, quem sciens à Deo suo constitui, necesse est ut & ipsum diligat . . . & salvum velit, cum toto Romano Imperio, quousque sæculum stabit : tandiu enim stabit.*

C'est en ce sens que Lactance dit, *Divin. Instit. lib. 7. cap. 25. Incolumi Româ nihil videtur metuendum : at verò cum caput illud orbis occiderit, & populus esse cœperit, quod Sibyllæ fore aiunt, quis dubitet venisse jam finem rebus humanis, orbique terrarum.*

seroit jamais réduit à rien (a); & si quelques-uns d'eux lui attribuoient une fin, ils la regardoient comme un changement qui devoit arriver à sa forme, & non pas comme une destruction de sa substance. Les premiers Chrétiens étoient dans la même opinion sur la fin du Monde. Ils croyoient que l'embrasement général le purifieroit seulement, & changeroit sa forme sans anéantir sa matiere. Ils esperoient que Dieu formeroit ensuite un nouveau ciel & une nouvelle terre,

(a) C'est le principe de Lucrece, qui l'exprime ainsi dans son premier Livre :

At nunc inter se quia nexu principiorum

Diffimiles constant, æternaque materies est ;

Incolumi remanent res corpore

Haud igitur redit ad nihilum res ulla . . .

Haud igitur penitus pereunt quæcumque videntur :

Quandò aliud ex alio reficit natura, nec ullam

Rem gigni patitur, nisi morte adjunctam alienâ.

où ils habiteroient éternellement ; & ils fondoient ce sentiment sur une infinité de passages de l'Écriture? » Je vais créer, » dit Dieu dans Isaïe (*a*), de nouveaux » cieux & une nouvele terre, & ense- » velir dans l'oubli tout ce qui a précédé «. Il est aussi écrit dans l'Apocalypse : » j'ai vû un nouveau ciel & une nou- » velle terre (*b*) : car le premier ciel & » la premiere terre s'étoient évanouis « ; & on lit dans Saint Pierre les paroles suivantes » : nous attendons de nou- » veaux cieux & une nouvelle terre (*c*) » en vertu des promesses de celui en qui » la vérité réside. « Saint Jérôme accuse Origene d'avoir admis une infinité de

(*a*) *Ecce enim ego creo cœlos novos, & terram novam; & non erunt in memoriâ priora.* II. cap. 65. vers. 17.

(*b*) *Et vidi cœlum novum & terram novam: primum enim cœlum & prima terra abiit.* Apocal. cap. 21. vers 1.

(*c*) *Novos verò cœlos, & terram novam, secundum promissa ipsius expectamus, in quibus iustitia habitat.* 2. Pet. cap. 3. vers. 13.

Mondes, non à la maniere des Epicuriens qui en reconnoissoient une infinité subsistante actuellement, mais en supposant qu'ils auroient lieu successivement, & l'un après l'autre (*a*). Ce qu'il y a de certain, est qu'Origene paroît supposer la préexistence de la matiere dans une de ses Homélie; & dans ses Principes il dit formellement, que le Moude ne sera pas anéanti, & qu'il changera seulement de forme (*b*). Enfin Saint Augustin, qui vivoit dans un siècle où la doctrine de l'Eglise étoit déjà très-épurationnée, n'avoit point d'autre sentiment. »
 » Le Monde finira, dit-il (*c*), non par

(*a*) Ce n'est pas Saint Jérôme qui l'en a accusé, mais Theophile d'Alexandrie, *Libro Paschali* 1. traduit par Saint Jérôme.

(*b*) *Si enim mutabuntur cœli, utique non perit quod mutatur; & si habitus mundi transit, non omnimodè exterminatio, vel perditio substantie materialis ostenditur: sed immutatio quedam fit qualitatis, atque habitus transformatio.* Origen. de Princip. lib. 1. cap. 6.

(*c*) *Et in Litteris quidem sacris . . . legitur:*

» une destruction totale, mais seulement
 » par un changement de sa forme. C'est
 » pourquoi l'Apôtre a dit: la figure de
 » ce Monde passé. Il n'y aura donc que
 » la forme ou la figure du Monde qui
 » passera, & sa substance ne passera
 » point. « De ce qui vient d'être dit
 concluons, que quoique les Chrétiens
 soutinssent que le Monde avoit été autre-
 fois tiré du néant, ils convenoient ce-
 pendant avec les Payens que jamais il
 ne seroit anéanti.

*Præterit figura hujus mundi; legitur: Mundus
 transit; legitur: Cælum & terra transibunt; sed puto
 quòd præterit, transit, transibunt, aliquantò mi-
 nius dicta sunt, quam peribunt. August. de Civ.
 Dei, lib. 20. cap. 24.*



CHAPITRE I V.

Ce que les Anciens ont pensé de la Terre, & de leur Géographie.

DE'MOCRITE avoit raison de reprocher aux Philosophes de son tems, qu'ils s'amusoient à contempler les Astres, pendant qu'ils négligeoient la connoissance de ce qui étoit sous leurs pieds. L'ordre naturel sembloit en effet exiger d'eux, qu'ils s'appliquassent à connoître la Terre qu'ils habitoient, avant que de s'occuper à observer les Cieux qu'ils ne voyoient que dans l'éloignement. Ils devoient sans doute travailler d'abord à se rendre bons Géographes, après quoi ils auroient pû songer à devenir Astronomes. Cependant soit qu'on eût négligé à dessein des connoissances, qui dans ces tems reculés ne paroissent pas faciles à acquérir, soit

qu'on les regardât alors comme toutes acquises, en prenant pour une vérité certaine la fausse opinion dans laquelle on fut si long-tems sur ce qui regarde la Terre, il est certain qu'on avoit déjà fait beaucoup de progrès dans la science des Astres, lorsque le Monde étoit encore fort ignorant sur la Géographie.

Nous avons vû dans les Chapitres précédens quelle étoit l'opinion des Anciens sur la place que la Terre occupe dans cet Univers. L'amour propre qui ramène ordinairement tout à soi, ayant fait croire aux hommes que le Soleil, la Lune, les Etoiles, & généralement toutes choses ont été formées pour eux, en partant de ce principe, ils ont regardé la Terre qui les soutient comme la plus noble partie de l'Univers: ils l'ont placée au centre du Monde, comme dans le lieu le plus honorable; & leurs sens s'accordant parfaitement avec cette ma-

niere de penser, leurs yeux les ont entretenus dans une erreur qui flattoit agréablement leur vanité. Ainsi non-seulement les Egyptiens, les Chaldéens, les Libyens & les autres anciens Astronomes, mais même, si on en excepte quelques-uns des Philosophes Grecs dont j'ai parlé (a), on peut dire généralement tous les hommes dans tous les tems ont crû que la Terre occupoit le centre du Monde.

Quoique quelques-uns par un goût particulier pour la figure conique, qu'ils regardoient comme la plus parfaite, aient assuré que l'univers avoit cette forme, il est cependant très-certain, qu'en général on a crû le Monde sphérique, le mouvement circulaire des Astres ne permettant pas aux Anciens d'être dans un autre sentiment: du moins la figure sphérique est celle qu'on lui a commu-

(a) Voyez le premier Chapitre.

nément attribuée , comme s'accordant mieux avec les observations , & convenant d'ailleurs aux Allégoristes , qui trouvoient dans cette figure des propriétés & des perfections , qui ne se rencontrent point dans toutes les autres.

A l'égard de la Terre (*a*) , on ne peut douter que les premiers hommes jugeant de sa figure par celle du pays qui les environnoit , & ne poussant pas encor leurs raisonnemens plus loin que la portée de leur vûe , n'ayent crû quelle étoit ronde & plate à peu près comme une table. Les sens nous portent naturellement à penser ainsi. C'étoit là l'opinion d'Homere & de tous les anciens

(*a*) Les opinions différentes des Philosophes sur la figure de la Terre , se trouvent réunies dans l'ancien Auteur de l'Histoire Philosophique , qui en parle en ces termes : Θαλῆς , ἢ ἐκ ἀπ' αὐτῆ , σφαιροειδῆ τὴν γῆν νομίζουσι : Ἀναξίμανδρος δὲ , λίθω κίονι τῇ περιφερίᾳ ἐκ τῶν ἐπιπέδων . Αναξίμενης , τραπεσοειδῆ ; Διόκριτος ,

Poëtes, comme Geminus l'a observé (a), & la plûpart des hommes penseroient encore aujourd'hui de même, s'ils n'entendoient dire le contraire. On est sorti de très-bonne heure de cette erreur grossiere ; & le premier fruit qu'on a tiré des observations Astronomiques, a été de donner en particulier à la Terre la même forme qu'on attribuoit à l'Univers en général, c'est-à-dire la figure sphérique. On concevoit donc la Terre comme un vaste globe immobile placé au centre du Monde, & environné d'un air immense, au dessus duquel rouloient les huit sphères célestes. C'est ainsi que les Egyptiens, les Chaldéens, les Libyens & les autres Peuples qui se sont appliqués les premiers à connoître la structure de l'Univers,

τυμπανοειδῆ τῷ πλάτει, κοίλην δὲ τῷ μεγέθει.

(a) Ὅμηρος μὲν γὰρ, καὶ οἱ ἀρχαῖοι ποιηταὶ χεδόν, ὡς εἰ πεῖν, πάντες ἐπίπεδον ὕφισταται τὴν γῆν. Gemin. cap. 13.

ont pensé en général sur la figure de la Terre.

Pour ce qui regarde plus particulièrement la superficie du globe terrestre , je veux dire , la situation différente des terres & des mers , des continens & des îles , la difficulté des voyages d'une région à l'autre , & l'art de la navigation qui a été long-tems à se perfectionner , ont laissé les hommes qui nous ont précédés dans une ignorance extrême sur tous ces chefs. C'est aux derniers siècles que ces connoissances étoient réservées. Depuis deux cens ans nous avons fait plus de découvertes dans la Géographie , que nos Ancêtres n'avoient pû en imaginer dans l'espace de six mille ; & quoiqu'on n'ait pas encore porté cette science à son plus haut point de perfection , à en juger par les progrès étonnans qu'on y a faits en si peu de tems , nous pouvons nous flatter , que la curiosité de nos Voyageurs ,

l'habileté de nos Pilotes & l'application de nos Astronomes, ne laisseront d'autre soin à la postérité, que celui de jouir du fruit de leurs travaux, & de profiter de leurs connoissances.

Les Anciens divisoient le globe terrestre en cinq Zones (a), ou cinq parties comprises entre les deux Poles, comme nous l'avons fait depuis. Ils donnoient à ces Zones les mêmes noms, qu'elles portent encore de nos jours; mais i's en

(a) Utque duæ dextrâ Cœlum totidemque sinistra

Parre secant Zonæ, quinta est ardentior illis :
Sic onus inclusum numero distinxit eodem
Cura Dei, totidemque plagæ tellure premuntur ;

Quarum quæ media est, non est habitabilis æstu :

Nix tegit alta duas ; totidem inter utramque locavit ,

Temperiemque dedit , mistâ cum frigore flammâ.

Ovid. Metam. lib. 1.

croyoient deux seulement habitées: le froid excessif ou des chaleurs extrêmes ne permettoient pas d'habiter les trois autres. C'est ainsi qu'en parlent Cicéron, Virgile, Ovide, Strabon, Mela, Pline; & sans un passage de Géménius, nous pourrions assurer hardiment que c'étoit là le sentiment général des Anciens. Cet Auteur soutient dans ses Elémens d'Astronomie (a), que la Zone torride n'est point inhabitable, parce que, dit-il, on a déjà découvert sous cette Zone des pays où l'on a trouvé des habitans. Il nous apprend en même tems que Polybe avoit composé un livre, où il prouvoit qu'il devoit faire moins chaud directement sous la ligne qu'aux extrémités de la Zone torride; ce qu'il prouvoit par le témoignage de plusieurs personnes, qui avoient pénétré jusques là. Pour ce qui est des

(a) Cap. 3. Geminus étoit contemporain de Sylla & de Cicéron.

Zones froides, toute l'Antiquité les a toujours crûes inhabitables.

On doit encore observer que ce n'est que par le raisonnement, & par la connoissance que les Anciens avoient de la figure sphérique de la Terre, qu'ils croyoient que la Zone tempérée méridionale pouvoit être habitée. Ils sçavoient que cette Zone étant à une même distance de l'Equateur que la septentrionale qu'ils occupoient, on devoit par conséquent y jouir d'une même température d'air: d'où ils concluoient, que l'une de ces Zones étant habitée, l'autre pouvoit l'être de même. Du reste ils n'avoient aucune certitude qu'elle le fût; & ce n'étoit que par conjecture & par vraisemblance qu'ils étoient dans cette opinion, à peu près comme ces Philosophes qui soutenoient qu'il y avoit des Habitans dans la Lune.

Il est constant que jamais les Anciens



n'ont eu aucune connoissance des pays situés au delà de la Ligne. Ils n'avoient aucun commerce avec les habitans de ces pays, & ne pensoient pas même qu'il fût possible d'en avoir aucun. » Lors-
 » que nous parlons, dit Géminus (a),
 » des habitans de la Terre Australe, ce
 » n'est pas comme assurant certainement
 » que cette Zone soit habitée; nous sup-
 » posons seulement qu'elle peut l'être:
 » car jamais nous n'avons rien appris
 » touchant cette Zone. « Ciceron parle
 encore plus positivement. » Voyez, fait-il
 » dire à Scipion (b), voyez la Terre
 » comme environnée de cinq Zones, des-
 » quelles il n'y en a que deux d'habitées;
 » encore les hommes qui occupent la

(a) Geminus, *ibid.*

(b) *Cernis terram eandem, quasi quibusdam redimitam & circumdatam cingulis; è quibus duos maximè inter se diversos . . . obriguiffe pruina vides . . . Duo sunt habitabiles; quorum Australis iste, in quo qui insistant, adversa vobis urgent vestigia, nihil ad vestrum genus. Cic. in Somn. Scip.*

„ méridionale , font-ils d'une espece qui
 „ n'a rien de commun avec la vôtre ? «
 Pline parlant des Zones tempérées , dit
 de même qu'elles sont inaccessibles l'une à
 l'autre , à cause de la chaleur du Soleil qui
 brûle celle dont elles sont séparées (a).
 Macrobe enfin s'étendant davantage sur
 ce sujet , assure que les habitans de ces
 deux Zones tempérées n'ont jamais eu
 de commerce ensemble , & qu'il est
 même impossible qu'ils en ayent aucun ,
 à cause des chaleurs excessives de celle
 qui les divise. b).

(a) *Circâ duæ tantum inter existam & rigentes temperantur ; æquo ipsæ inter se non perviæ propter incendium syderum. Plin. Hist. lib. 2. cap. 68.*

(b) *Licet igitur sint hæ duæ (Zonæ) mortalibus agris munere concessæ Divûm , quas diximus esse temperatas , non tamen ambæ Zonæ hominibus nostri generis indultæ sunt , sed sola superior incolitur ab omni , quale scire possumus , hominum genere , Romani Græcive sint , vel barbaræ cujusque nationis. Illa verò solâ ratione intelligitur , quòd propter similem temperiem similiter incolitur : sed à quibus , non licuit unquam nobis , nec licebit agnoscere. Interjecta enim terrida utriusque ho-*

Outre les ardeurs brûlantes du Soleil, les Anciens avoient encore une autre raison de croire que ces deux Zones étoient inaccessibleles l'une à l'autre. Ils étoient persuadés que l'Océan environnoit toute la Terre, & que s'étendant sous la Ligne de l'Occident à l'Orient, il partageoit en deux le globe terrestre, divisant ainsi les deux Zones tempérées. C'est pour cela, selon Geminus (*a*), qu'Homere & les anciens Poëtes disoient que le Soleil se levoit de l'Océan, & s'y couchoit. Les Prêtres d'Egypte, au rapport d'Hérodote (*b*), assuroient que le Nil tiroit sa source de l'Océan, & que l'Océan entoure toute la Terre. Ovide dit que Vul-

minum generi commercium ad se denegat commendi. Macrob. in Somn. Scip. lib. 1.

(*a*) Geminus, *ubi supra.*

(*b*) *Altera opinio est, incredibilior quidem, quam hæc quæ dicta est, dictu tamen admirabilior, quæ ait, illum (Nilum) quod ab Oceano fluat, istud effigere : Oceanum verò totam terram circumfluere.* Herodot. lib. 2.

cain avoit gravé sur les portes du Palais du Soleil l'Océan , qui environnant toute la Terre , la divise en deux parties égales (*a*). Horace l'appelle du nom d'environnant (*b*); & par la même raison Cicéron & Strabon assurent que la Terre que nous habitons est une îlle (*c*). Les premiers Chrétiens mêmes n'étoient pas dans une autre opinion. Saint Clement appelle les pays situés sous la Zone Australe tempérée, les Mondes qui sont au delà de

(*a*) Mulciber illic

Æquora cœlarat medias cingentia terras.

Ovid. *Metam.* lib. 2

(*b*) Nos manet Oceanus circumvagus.

Horat. *Epod.* 6.

(*c*) *Omnis enim terra, quæ colitur vobis, parva quædam insula est, circumfusa illo mari, quod Atlanticum, quod magnum, quod Oceanum appellatis. Cic. in Somn. Scip. V. & Strabon. lib. 2. Apulée s'étend davantage sur ce sujet. Nec sum nescius, dit-il, de Mund. plerosque hujus operis Auctores terrarum orbem ita divisisse, partem ejus insulas esse, partem verò continentem vocari; nescii omnem hanc terrenam immensitatem Atlantici maris ambitu coerceri, insulamque hanc unam esse cum insulis omnibus.*

l'Océan (a). Origenes dit à ce sujet, que saint Clément a fait mention de ceux que les Grecs nomment Antichtones, qui habitent un endroit de la Terre, entre lequel & celui que nous occupons il ne peut y avoir de communication (b). Saint Augustin confondant les Antichtones avec les Antipodes, étoit si persuadé que les deux Zones tempérées étoient incommunicables entr'elles, qu'il soutenoit que la Zone Australe n'étoit point habitée, parceque les hommes qui l'occuperoient ne seroient pas descendus d'Adam. Car dit ce Pere, il est absurde de croire, qu'on ait pû traverser l'immensité de l'Océan

(a) Ἀλλὰ καὶ ἐν τῇ πρὸς Κορινθίους Ῥωμαίων ἐπιστολῇ, ὡκεανὸς ἀπέραντος ἀνθρώποις γέγραπται, καὶ οἱ μετ' αὐτὸν κόσμοι. Clem. Alex. Strom. lib. 5. cap. 12.

(b) Meminit sanè Clemens Apostolorum discipulus eorum, quos ἀντίχθονας Græci nominarunt, atque alias partes orbis terræ, ad quas neque nostrorum quisquam accedere potest, neque ex illis, qui ibi sunt, quisquam transire ad nos. Origen. de Princip. lib. 2. cap. 3.

(a). Les Stoïciens de leur côté donnoient une raison physique, de ce que l'Océan s'étendoit ainsi sous l'Equateur. Nous avons dit que ces Philosophes s'imaginoient, que le feu des Astres se nourrissoit des vapeurs & des exhalaisons de la Terre (b). C'étoit donc, selon eux, pour cette raison, que l'Océan s'étendoit sous la Ligne, afin d'être toujours à portée de fournir au Soleil, à la Lune & aux autres Planetes, la nourriture dont elles avoient besoin.

La même raison qui avoit fait imaginer des Antichtones, ou des Habitans de la Zone Australe tempérée, avoit fait juger qu'il y avoit aussi des Antipodes, c'est-à-di-

(a) *Quòd verò & Antipodas fabulantur . . . nullâ ratione credendum est . . . nimisque absurdum est, ut dicatur, aliquos homines ex hâc in illam partem, Oceani immensitate trajectâ, navigare ac pervenire potuisse; ut etiam illic ex uno illo primo homine genus institueretur humanum.*
August. de Civ. Dei, lib. 16. cap. 19.

(b) Voyez le Chapitre précédent.

re des Habitans du point de la Terre diamétralement opposé à nos pieds dans l'autre hémisphère. La figure sphérique de la Terre portoit à conjecturer l'un & l'autre; mais on n'en avoit aucune certitude. Les Stoïciens croyoient qu'il y avoit des Antipodes (a): cependant Pline n'ose le décider (b), & il est certain qu'on en parloit avec encore plus de réserve, que des Antichtones. Les premiers Chrétiens persuadés que cette opinion ne s'accordoit pas aisément avec l'écriture, la regardoient comme une rêverie des Philosophes. C'est ainsi, comme on vient de le voir, que saint Augustin s'en explique. Lactance traite ce sentiment d'extravagant (c). Vigile Evêque de Thapse fut autrefois excommunié par le Pape Zacharie pour l'avoir soutenu; & quicon-

(a) *Nonne etiam dicitis, esse è regione nobis, è contrariâ parte terræ, qui adversis vestigiis stent contra nostra vestigia, quos Antipodas vocatis?* Cic. Acad. Quæst. lib. 4.

(b) Plin. *Hist. lib. 2. cap. 65.*

(c) Lactar. *Divin. Institut. lib. 3. cap. 24.*

que eût été dans la même opinion avant la découverte de l'Amérique, n'eût pas manqué d'être regardé comme un hérétique. On ne connoissoit donc autrefois qu'une seule partie de la Terre comprise sous la Zone tempérée septentrionale; encore s'en falloit-il beaucoup, comme on va le voir, que tous les pays que cette Zone renferme fussent parfaitement connus.

Quoique ce ne soit pas mon dessein d'entrer dans le détail de la Géographie ancienne, il est cependant à propos que j'en dise ici quelque chose, afin d'en donner au moins une idée générale.

Les Anciens divisoient la Terre connue de leur tems en trois parties, qu'ils nommoient Europe, Asie & Libye, ou Afrique (a). On ignore la raison, qui a fait autrefois appeller ainsi ces trois

(a) Διαίρεται δὲ ἡ καθ' ἡμᾶς ὀικουμένη εἰς μέρη τρία, Ἀσίαν, Ἑυρώπην, Λιβύην. Geminus 2 cap. 13.

parties du Monde : Hérodote dit qu'on ne nous débite que des fables à ce sujet (a), & il faut l'en croire. Ces mêmes noms leur sont restés depuis, avec cette différence qu'on les donne aujourd'hui à des pays beaucoup plus étendus.

Du tems de Geminus, tout ce que l'on connoissoit de la Terre occupoit un espace deux fois plus long que large (b), & comprenoit environ les deux tiers de l'Europe, le tiers de l'Afrique & à peu près le quart de l'Asie.

Selon notre Géographie moderne, en Europe, l'Espagne, les Gaules, l'Italie, l'Allemagne jusqu'à l'Elbe, la Hongrie, quelque partie de la Pologne & de la Lithuanie, la Macédoine & la Grece que nous appellons Turquie d'Europe, étoient connues aux Anciens. Nous pouvons y ajouter les Isles Britanniques, quoique

(a) Herodot. lib. 4.

(b) Geminus, *ubi supra*.

Dion nous apprenne (*a*), que ce fut seulement sous l'Empire de Tite, qu'il fut pleinement avéré que la Grande Bretagne étoit une Isle. Celle de Thulé, qu'on croit aujourd'hui Thilental, la plus septentrionale des Orcades, étoit pour les Anciens l'extrémité du monde (*b*); & l'Islande, que quelques uns ont prise mal-à-propos pour l'ancienne Thulé, leur étoit inconnue, ainsi que la Scandina-

(*a*) *Eodem tempore alterum bellum extitit in Britannia, quo bello Cn. Jul. Agricola regionem hostium vastavit, primusque omnium Romanorum, quod sciamus, Britanniam circumfusam esse mari undique cognovit. Dio. Epit. lib. 11.*

(*b*) *Ultima omnium, quae memorantur, Thule. Plin. Hist. lib. cap. 30.*

Solin dit la même chose ; mais Strabon rapproche les bornes du Monde de ce côté-là, & ne reconnoît aucun pays découvert au-delà de l'Écosse. *Pytheas Massiliensis*, dit-il, liv. 2. *circa Thulen Britannicarum insularum septentrionalissimam ultima ait esse ; de reliquis nihil narrat, neque quod insula sit Thule, neque ultrum eò usque habitationes pertingant. Ego autem illum septentrionalem finem multò propius meridiem versus existimo : qui enim hodiè perlustrant, ultra Hiberciam nihil possunt referre.*

vie, tout le Nord de l'Allemagne, la plus grande partie de la Pologne, & la Moscovie entiere.

A l'égard de l'Afrique, ils n'en connoissoient que le côté septentrional sous les noms de la Numidie, des deux Mauritanies, de la Libye Cirénaïque & de l'Egypte, en suivant la côte depuis Maroc jusqu'à la mer rouge. Ils appelloient Garamantes les Peuples qui demeuroient au Midi de la Mauritanie & de la Numidie, & nommoient Ethiopiens tous ceux qui habitoient au Midi de la Libye & de l'Egypte, & qui occupoient le reste de l'Afrique (a),

Enfin en Asie tous les petits Royaumes compris sous le nom de Turquie Asiatique leur étoient connus, ainsi que la Colchide située entre le Pont-Euxin

(a) *Proxima Africa incolitur Ægyptus, introrsus ad meridiem recedens, donec a tergo præstantur Æthiopes. Plin. Hist. lib. 5. cap. 9.*

& la mer Caspienne, l'Arabie, la Perse, & une partie de l'Inde. Si l'on pouvoit ajouter foi à ce que les Historiens ont écrit d'Alexandre, on croiroit que ce Prince auroit pénétré jusqu'au Gange, ainsi que Bacchus avoit fait, dit-on, avant lui. Mais il y a peu d'apparence qu'il ait poussé si loin ses conquêtes. De la manière dont tous les Anciens ont parlé de ce fleuve, on voit clairement qu'ils n'en ont jamais bien connu le cours ni la situation. Quoiqu'il en soit, il est très-certain qu'ils n'avoient qu'une notion très-confuse des pays situés au-delà de l'Indus, & qu'ils n'en avoient nulle de ceux qui sont au-delà du Gange (a).

Les Anciens donnoient indistinctement à tous les Habitans des pays qui ne leur

(a) *Sed undè constant gentes, Emodi montes assurgunt, Indorumque gens incipit. . . . usaque ad Indum amnem, qui est ab Occidente finis Indiae Non tamen est diligentiae locus, adeò diversa & incredibilia traduntur.* Plin. Hist. lib. 6. cap. 21.

étoient pas connus, les noms généraux d'Indiens, de Scythes, d'Hyperboréens & d'Ethiopiens. Ils comprennoient sous le nom d'Indiens les peuples qui habitoient aux environs & au delà de l'Indus, & généralement tous les peuples Orientaux. Ils appelloient Scythes ceux qui étoient situés au delà du Pont-Euxin & de la mer Caspienne, & qui occupoient tout le Nord de l'Asie (*a*). Les Hyperboréens étoient les Habitans de l'Allemagne Septentrionale, de la Pologne & de la Moscovie (*b*). Enfin sous le nom d'Ethiopiens étoient compris, comme je viens de le dire, tous les Peuples méridionaux de l'Afrique, depuis environ les 26 de-

(*a*) *Ultra (Tanaim) sunt Scytharum populi. Plin. Hist. lib. 6. cap. 1. & Strab. lib. 11. Veteres Græcorum Scriptores universas gentes septentrionales Scytharum & Celto-Scytharum nomine affecerunt.*

(*b*) *Ponè eos montes (Riphæos,) utraque Aquilonem, gens felix, si credimus, quos Hyperboreos appellavere, anno so degit ævo, fabulosis celebrata miraculis. Plin. Hist. lib. 4. cap. 26. Strab. lib. 1.*

grés de Latitude septentrionale & au-delà,
 Je parlerai bientôt de la fameuse Isle
 Atlantique. A l'égard de la Taprobane
 (a), on ne peut faire aucun fond sur ce
 qui se lit aujourd'hui dans les Anciens
 au sujet de cette Isle, que quelques uns
 ont crû assez légèrement être celle de
 Ceylan, & d'autres avec encore moins de
 fondement la grande Isle de Sumatra. Que
 quelques vaisseaux ayent été autrefois jet-
 tés sur les côtes de ces Isles, je n'y vois
 point d'impossibilité; mais on n'en a aucune
 certitude: on n'y voit pas même d'appa-
 rence. Néarque & Onésicrite, Amiraux
 d'Alexandre, s'embarquerent par ordre
 de ce Prince, & revinrent quelque tems
 après avec une relation de leur voyage
 toute remplie de fables, ainsi que Strabon
 le leur reproche (b). Cependant sur leur

(a) Voyez au sujet de l'Isle de Taprobane,
Pline, liv. 6. ch. 24. *Strabon*, liv. 15. *Mela*,
 lvi. 3. ch. 1. *Solin*, ch. 53.

(b) *Quicumque de India scripsere, pleraque.*

témoignage, & sur celui d'un certain Jambole (a), dont la relation paroît encore plus extravagante, on prétend aujourd'hui fonder quelque certitude sur la Taprobane des Anciens, qui ne peut raisonnablement passer que pour un pays imaginaire, ainsi que les Isles fortunées, autrefois si célèbres.

A ce que je viens de dire de la Géographie des Anciens, je dois ajouter qu'ils avoient comme nous l'usage des Cartes Géographiques. Anaximandre, Disciple de Thalès, est fameux par sa sphere & par sa Carte générale de la Terre (b). Eratosthene corrigea depuis cette Carte

mentiti sunt, præ reliquis Daimachus, proximè Megasthenes, Onesicritusque & Nearchus, aliique rates. Strab. lib. 2.

(a) Voyez ce qu'en dit Diodore, liv. 3.

(b) *Illustres sunt etiam qui eum (Homerum) secuti sunt, viri magni nominis, & Philosophiæ familiares. Quorum duos post Homerum primos Eratosthenes ait fuisse Anaximandrum Thaletis discipulum & Hæcataem Milesium: quorum ille primus Geographicam ediderit Tabulam Strab. lib. 1.*

d'Anaximandre, qui étoit très-fautive & fort imparfaite; & Hiparque corrigea celle d'Eratosthene. On scait ce que Socrate dit un jour à Alcibiade (a), qui tiroit vanité du nombre de ses Terres & de leur étendue. Ce Philosophe présentant à son Disciple une Carte du Monde, lui dit de montrer la Grece sur cette Carte; ce qu'Alcibiade ayant exécuté, Socrate le pria de lui indiquer de même la position des terres qu'il avoit dans l'Attique. Mais Alcibiade ayant répondu, qu'elles n'étoient pas assez considérables pour être marquées sur la Carte: Puisque vos terres, quoique fort étendues, repliqua Socrate, ne peuvent pas trouver place dans une Carte, jugez de celle que vous devez occuper dans le monde, vous qui n'êtes qu'un homme. Florus dit (b)

(a) Voyez Plutarque, *in Alcibiad.*

(b) *Faciam quod solent, qui terrarum sinus pingunt: in brevi quasi tabella totam ejus imaginem amplectar.* Flor. Præf. lib. 1.

au commencement de son Abregé, qu'il va imiter ceux qui ont coutume de représenter tous les pays de la Terre sur une petite Carte, en faisant de toute l'Histoire un tableau en raccourci. Plutarque au commencement de la vie de Thésée, compare aussi l'Histoire à une Carte de Géographie (a); & Varron nous apprend (b), qu'il trouva un jour C. Fundanius son beau-pere occupé à considérer une Carte de l'Italie, qu'on avoit tracée sur une muraille.

Il est donc constant que les Anciens avoient comme nous l'usage des Cartes, tant générales que particulières. Celles-ci pouvoient être assez exactes : à l'égard des

(a) Ὅσπερ ἐν ταῖς γεωγραφίαις . . . ἀἰσθητοὶ, &c. Plut. in Thes.

(b) Offendi ibi (in æde Telluris) C. Fundanium socerum meum, & C. Agrium Equitem Romanum Socraticum, & Publ. Agrasium Publicanum, spectantes in pariete pictam Italiam. Var. de Re rust. lib. 1. cap. 2.

autres, elles contenoient certainement, ou beaucoup de vuide, ou beaucoup d'imaginaire & de fabuleux. Le peu d'habileté qu'ils avoient dans l'art de la Navigation, qu'on peut nommer la source de la connoissance des pays éloignés, étoit pour eux un obstacle insurmontable à la découverte des Régions distantes de celles qu'ils habitoient. On felicitoit les premiers Empereurs Chrétiens sur ce que leurs vaisseaux avoient osé naviger sur l'Océan pendant l'Hiver. On attribuoit cet avantage à une protection particulière de Dieu, qui par là récompensoit leur zele pour la propagation de la foi; & on regardoit le succès de ces entreprises comme des événemens merveilleux, qui n'avoient point eu d'exemple, & qui n'en auroient jamais. C'est ainsi que Firmicus s'en explique (a).

(a) *Ut virtutibus vestris gloria major accederet, mutato ac contempto temporum ordine, hyeme, (quod nec factum est aliquando, nec fiet,)*

Il n'est pas surprenant que les Anciens ayent toujours parlé de l'Océan avec la même emphase à peu près, que du Stix ou de l'Acheron. Il n'y a pas trois cens ans, que nos Navigateurs osoient à peine s'écarter de ses bords. Enfin nous pouvons légitimement croire, que si l'invention de la Bouffole n'eût perfectionné l'art de la Navigation, nous serions encore aujourd'hui à peu près dans la même ignorance, où sont restés si long-tems les hommes qui nous ont précédés, sur ce qui regarde la plus grande partie de la Terre.

tumentes ac scævientes undas calcâstis Oceani sub remis vestris. Quid amplius vultis? Virtutibus vestris victa clementa cesserunt. Jul. Firm. de errore profan. Relig.



 CHAPITRE V.

Des révolutions auxquelles les Anciens ont crû la Terre sujette.

IL n'y a rien dans l'Univers, qui ne soit sujet au changement. C'est à la vicissitude, que tous les Etres doivent leur origine, comme elle est la cause de leur destruction. Lorsqu'Homere appelle l'Océan le pere des Dieux, il s'explique, dit Platon (a), d'une maniere allégorique, & veut dire par là que tout est produit par cette vicissitude éternelle de la nature, qui nous est représentée par le flux & le reflux de la Mer. Les Anciens n'ont point exempté la Terre du changement, auquel ils ont crû que toutes choses étoient sujettes. Ceux-mêmes qui ont soutenu qu'elle occupoit de tou-

(a) *In Cratylo.*

te éternité le centre du Monde, & qu'elle conserveroit éternellement cette place, n'ont pas laissé de convenir qu'elle étoit sujette à certains accidens, qui sans détruire sa forme, ni rien changer à sa figure prise en général, pouvoient cependant l'altérer, & y produire quelques changemens particuliers. Il n'est point ici question des altérations insensibles, qui arrivent dans les entrailles de la Terre par la production des minéraux & des végétaux. Nous ne parlons point non-plus des changemens réguliers & peu considérables qu'on remarque sans cesse dans sa surface, qui quelquefois est aride, & quelquefois couverte de verdure. Il s'agit ici d'altérations plus importantes, d'accidens singuliers capables de renverser une partie de cette superficie même, en sorte qu'elle en devienne absolument méconnoissable.

Les déluges, les débordemens d'eau,

les tremblemens de terre, les embrasemens, ont été regardés de tout tems comme la cause principale des grands changemens qui arrivent dans la superficie de la Terre. Outre cela les Anciens ont toujours crû que la mer pouvoit quelquefois se retirer de certains pays, & les laisser à sec, & en revanche en occuper d'autres qu'elle ne couvroit point auparavant. » J'ai, vû dit, Ovide, faisant
 » parler Pythagore dans ses Métamorphoses (a), j'ai vû ce qui étoit précédemment une terre très-ferme, devenir tout d'un coup une mer; j'ai vû
 » au contraire des terres sortir du sein de l'Océan, & leurs terrains semés des
 » coquilles nées dans le sein des eaux. »

(a) Vidi ego quod fuerat quondam solidissima
 tellus

Esse fretum : vidi factas ex æquore terras ;

Et procul à pelago conchæ jacuere marimæ.

Ovid. Mer. lib. 15.

« Nous ſçavons, dit auffi Apulée (*a*),
 » que des Continens ont été changés en
 » Ifles, & que par la retraite de la mer
 » des Ifles ont été jointes à des Continens. »

Hérodote étoit perfuadé que la mer avoit autrefois couvert toute la baſſe Egypte juſqu'à Memphis : il avoit la même opinion de pluſieurs autres pays, tels que les campagnes d'Ilion, de Theutrane & d'Ephèſe, & les plaines qu'arofe le Méandre. (*b*). C'eſt une penſée de Sénèque, qu'un Auteur moderne n'a point entendu, lorsqu'il fait dire à ce Poète d'un ton prophétique, qu'on découvrira un jour le nouveau Monde (*c*).

(*a*) *Illas etiam (ſcimus,) quæ prius fuerint continentes, hoſpitibus atque advenis fluctibus inſulatas, alias deſidiâ maris pedestri accèſſu pervias factas. Apul. de Mundo.*

(*b*) *Si quidem quod inter prædictos montes ſupra Memphim urbem poſitos medium eſt, videtur mihi ſinus maris aliquandò fuiſſe, quemadmodum ea, quæ ſunt circà Ilium, & Theutraniam, & Ephèſum, & Meandri planitiem. Herodot. lib. 2.*

(*c*) La découverte du Perou, Pref.

Séneque n'a voulu dire autre chose dans l'endroit dont il s'agit, sinon que quelque jour la mer se retirant des lieux qu'elle couvre aujourd'hui, découvrira de nouvelles terres, en sorte que l'isle de Thulé ne sera plus regardée comme l'extrémité du Monde (a). Enfin Pline fait une longue & exacte énumération (b) des terres que la mer a abandonnées, de celles qu'elle a couvertes, des Isles qui ont paru de nouveau, & de celles qui ont été jointes au Continent.

Nous avons déjà vu ce que les Stoïciens & quelques autres ont dit de cet embrasement général du monde, qui devoit un jour confondre la terre & les cieux (c).

(a) Venient annis sæcula feris,
 Quibus Oceanus vincula rerum
 Laxet, & ingens pateat tellus,
 Tethisque novos detegat orbes,
 Nec sit terris ultima Thule.

Senec. Med. Act. 2.

(b) Plin. *Hist. lib. 2. cap. 87. & suiv.*

(c) Voyez Chap. 3. pag. 73. & suiv.

Examinons à présent ce qu'on pensoit dans l'Antiquité de certains embrasemens particuliers, auxquels la Terre étoit sujette, selon ceux-là mêmes qui l'a croyoient éternelle, & qui soutenoient qu'elle ne seroit jamais détruite. Ces embrasemens particuliers étoient à peu près semblables à ceux que nous voyons arriver aujourd'hui dans les pays remplis de soufre & de bitume, qui s'enflamment aisément. C'est ce qui a produit l'Etna, le Vésuve & les autres volcans, qui vomissoient des feux & des cendres il y a deux ou trois mille ans, comme ils en vomissent encore de nos jours. Les tremblemens de terre causés, comme on le croit, par les feux souterrains, n'étoient pas autrefois plus terribles, que celui qui au siècle passé applanit les montagnes & fit disparaître les rivières du Japon; ou plus fréquens, que ceux qui désolent si souvent l'Italie & la Sicile, l'Isle de Téné-

rife & tant d'autres pays. Enfin tout ce que les Anciens racontoient des embrasemens particuliers du Globe terrestre, étoit fondé sur ces sortes d'accidens naturels & ordinaires, auxquels ils le voyoient journellement sujet. Platon nous apprend (a), que la fable de Phaëton tiroit son origine d'une pareil incendie, qui consuma une assez grande étendue de pays; & elle passoit assez communément chez les Anciens pour être fondée sur quelque événement réel. Apulée faisant l'énumération des accidens facheux auxquels la Terre est exposée, n'oublie pas celui-ci (b), & dit que, selon l'opinion de quelques-uns, cet embrasement étoit arrivé dans les pays Orientaux. Strabon étoit du même sentiment, & vouloit aussi

(a) *In Timæo.*

(b) *Quid cum incendia de nubibus emicarunt, cum Orientis regiones Phaëtonis ruinâ, ut quidam putant, conflagratæ perierunt. Apul. de Mundo.*

donner une origine naturelle à toutes ces fortes d'évenemens , lorsque parlant de l'incendie de Sodome & de Gomorre , il assuroit (a) qu'il n'étoit pas étonnant que ces Villes eussent été autrefois consumées par le feu , puisque le pays où elles étoient situées , étoit pétri de souffre , de bitume & d'autres matieres inflammables. Les Chrétiens mêmes sembloient convenir de la vérité de cette opinion , & s'en prévalaient , pour montrer qu'avant la naissance du Christianisme il étoit arrivé de plus grands malheurs aux hommes , que depuis son établissement. C'est ainsi qu'Arnohe s'en

(a) *Esse autem ignem in solo ejus regionis multis etiam aliis signis docent ; ut iis fides haberi posse videatur , quæ ab indigenis prædicantur , in hoc loco tredecim urbes olim habitatas fuisse , quarum caput Sodoma ; terræ autem tremoribus , & ignis aquarumque calidarum & bituminosarum ac sulphurearum eruptione extitisse lacum : saxa ignem concepisse ; urbium alias absorptas , alias ab iis , quicumque fugere potuerunt , derelictas. Strab. lib. 16.*

explique. » Quand est-ce, dit-il (a),
 » que les déluges ont fait perir le genre
 » humain ? N'est-ce pas avant nous ?
 » Quand est-ce que le Monde embrasé
 » s'est vû réduit en cendres ? N'est-ce pas
 » avant nous ? »

L'embrasement de Phaëton est le seul accident particulier de cette nature, dont les Anciens ayent fait mention : ils n'ont parlé qu'en général des autres incendies auxquels, selon eux, la Terre a été sujette dans tous les tems. Il n'en est pas de même des déluges & des inondations : l'Antiquité peut en fournir plusieurs exemples ; & nous les avons recueillis avec soin, afin de faire voir ce que l'on doit penser sur cet article.

A l'égard du Déluge universel, il est certain d'abord qu'un des plus sçavans

(a) *Quando humanum genus aquarum diluvio interemptum ? Non ante nos ? Quando Mundus incensus in favillas & cineres dissolutus est ? Non ante nos ?* Arnob. adv. Gent. lib. 1.

Peres de l'Eglise convient (a) qu'un événement si considérable a été absolument inconnu aux Historiens Grecs & Romains. Joseph assure, à la vérité (b), que Bérole Chaldéen, Nicolas de Damas & Jérôme l'Egyptien en avoient parlé à peu près comme Moïse; mais le fait dût-il passer pour constant, est-il étonnant que Bérose & les autres qui vivoient en Orient sous l'Empire des Macédoniens, dans un tems & dans un pays où les Juifs étoient si connus, ayent inséré dans leurs Histoires ce que les livres de ceux-ci contenoient sur cet article? J'ajoute que les circonstances mêmes rapportées par ces Historiens

(a) *Quantum Ogygius ipse quando fuerit, ejus temporibus etiam diluvium magnum factum est, (non illud maximum, quo nulli homines evaserunt, nisi qui in arca esse potuerunt, quod Gentium nec Græca, nec Latina novit Historia,) sed tamen magis, quam postea tempore Deucalionis fuit, inter Scriptores Historiæ non convenit. August. de Civ. Dei, lib. 18. cap. 2.*

(b) *Antiq. Jud. lib. 1. cap. 2.*

Prouvent combien on doit peu compter sur leur témoignage & sur leur bonne foi, s'il est vrai qu'ils ayent écrit ce qu'on leur fait dire. En effet le passage que Joseph cite de Bérose, parle des restes de l'Arche, qu'on voyoit encore, dit cet Auteur, sur une montagne d'Arménie, & dont on emportoit des morceaux qui servoient de préservatifs. J'avoue que quelques Arméniens grossiers sont encore aujourd'hui dans cette opinion ridicule au sujet des restes de l'Arche; mais on sçait que nos Voyageurs les plus sensés conviennent que c'est une fable puérile (a); que le mont Ararat sur lequel on prétend que l'Arche s'arrêta, est en tout tems couvert de neiges, & tellement inaccessible qu'à peine est-il possible de parvenir jusqu'à la moitié de sa hauteur. Les habitans du pays ont

(a) Voyez les Voyages de Tournefort & autres.

même une tradition au sujet de cette montagne, qui ne s'accorde point du tout avec ce que l'Écriture rapporte de ce Déluge : car ils assurent que Noë se sauva avec soixante & dix neuf personnes, & que le bourg de *Tamanin* situé au pied de cette montagne a tiré son nom, qui en Arabe signifie quatre-vingt, d'autant de personnes qui sortirent de l'Arche, & s'établirent en cet endroit.

Or on conviendra avec moi, qu'il est étonnant que les Grecs qui faisoient si avidement tout ce qui tenoit du merveilleux, que les Romains qui sçavoient si bien démêler la vérité d'avec les fables, n'aient jamais parlé de ce déluge, qui dut engloutir tous les hommes en général. Nous pouvons même ajouter que l'on ne conçoit pas qu'un événement si frappant & si terrible, ait jamais pû s'abolir de la mémoire des hommes qui s'en étoient sauvés, & de celle de toute leur

postérité, à un point que ni les Indiens, ni les Chinois, ni aucun peuple du Monde, quoique selon l'opinion commune tous doivent descendre de l'heureux Noë, n'en ayent pas conservé le moindre souvenir; & que la mémoire d'un fait aussi important qui intéressoit également tout le genre humain, ne se soit conservée dans la tradition, ni d'aucun pays, ni d'aucune Nation, si l'on en excepte les Juifs, qui n'y étoient pas plus intéressés que les autres.

Mais passons aux déluges particuliers, dont il est fait mention dans l'Histoire. Si la chronologie des Egyptiens avoit quelque certitude, ou si l'on veut, quelque vraisemblance, nous pourrions assurer que celui qui arriva sous le regne d'Osiris (a), est le plus ancien dont il soit parlé dans l'Antiquité. Osiris Roi d'Egy-

(a) Voyez Diodore, liv. 1.

pte qui, comme nous le verrons dans la suite, devoit avoir vécu plus de vingt mille ans avant Alexandre, étant occupé à étendre ses conquêtes par toute la terre, il arriva pendant son absence une inondation, qui submergea une partie de l'Egypte. Le même Auteur dont nous tenons ce fait, nous apprend encore (a), que les habitans de l'Isle de Samothrace affuroient, qu'il s'étoit fait chez eux un déluge antérieur à tous les autres; que ceux qui en réchapperent se retirèrent sur les lieux les plus élevés de l'Isle, & que delà ils firent des vœux au Ciel; qu'ensuite les eaux s'écoulerent, & que pour marque de leur reconnoissance ils dressèrent des Autels dans ce même lieu; où ils continuerent toujours depuis d'offrir des sacrifices. Ce déluge avoit été causé, selon eux, par un débordement du Pont-Euxin dans l'Hellespont, qui inonda une partie de l'Asie maritime,

(a) Diodore, liv. 5.

Le déluge qui arriva dans la Grece du tems d'Ogyges est si ancien, qu'on l'a toujours regardé comme un événement qui touchoit aux tems fabuleux, & dont il étoit impossible d'établir la date. Varron l'a voit choisi (a) comme le tems le plus reculé, où il fût possible de remonter. Saint Augustin dit lui même (b), que les Historiens ne conviennent aucunement du tems auquel Ogyges a vécu. Mais les Chronologistes Chrétiens plus habiles que ne le font les Profanes dans leur propre Histoire, ont fixé ce tems; & il a plû à Eusebe (c) & aux autres de faire vivre Ogyges environ deux cens ans avant Deucalion, dont l'âge est plus connu & moins incertain; c'est-à-dire, qu'ils ont fait Ogyges contemporain du Patriarche Isaac.

(a) Var. de Re-rust. lib. 3. cap. 1.

(b) Voyez pag. 129. N. (a).

(c) Euseb. Præp. Evang. lib. 10. cap. 3.

Soit que ce Déluge d'Ogyges eût été peu considérable, soit qu'il fût arrivé dans un tems trop reculé, à peine en étoit-il fait mention dans les livres des Anciens. Il n'en est pas de même de celui qu'on nomme le déluge de Deucalion, parce qu'il arriva du tems de ce Prince. Au bout même de quatorze ou quinze siècles ce déluge étoit encore célèbre chez les Grecs. En effet une grande partie de la Grece en avoit été submergée; & les hommes chez qui un pareil événement est arrivé, & qui se sont sauvés du péril, en doivent conserver long-tems la mémoire. On voyoit donc dans la Grece des villes & des montagnes, qui tiroient leurs noms de ce fameux déluge. La montagne de Mégare dans l'Attique avoit été ainsi nommée, parce qu'attiré par le chant des grives, Mégarus s'y étoit sauvé à la nâge. D'autres qui s'étoient retirés sur le Parnasse, guidés dans les ténèbres par

Les hurlemens des loups , y avoient bâti une ville , à laquelle ils donnerent le nom de Lycorée. Les Grecs montroient encore avec une espece de frayeur un trou , par lequel ils affuroient que les eaux s'étoient écoulées. Enfin les Poëtes n'avoient point oublié d'ajouter à cet événement toutes les fictions , dont leur art est susceptible. Personne n'ignore la fable de Deucalion & de Pyrra. Un Historien sensé nous dévoile la vérité obscurcie par ces nuages. (a) » Du tems » dit-il , d'Amphiction , Roi d'Athenes , » un déluge fit périr la plus grande partie » des Peuples de la Grece. Il n'échappa » que ceux qui purent se retirer sur les » montagnes , ou qui se sauverent par » bateaux dans la Thessalie , où regnoit

(a) *Amphictionis temporibus , aquarum illavies majorem populorum Græciæ partem absumpsit. Superfuerunt quos refugia montium receperunt , aut qui ad regem Thessaliæ Deucalionem raribus evecti sunt ; a quo proprie à genus humanum conditum dicitur. Justin. lib. 2.*

» alors Deucalion. Aussi , dit-on de lui ,
 » qu'il avoit rétabli le genre humain. «

Le déluge de Deucalion , que les Anciens Grecs avoient pris vraisemblablement pour un déluge général , ne se fit point sentir ailleurs que chez eux. Mais dans ces tems grossiers , les hommes vivant dans l'ignorance & dans la simplicité , ne connoissoient du Monde que ce qui les environnoit , & jugeoient du reste de la terre par le pays qu'ils habitoient. C'est ainsi que les premiers habitans de la Grèce se persuaderent qu'un déluge qui leur étoit particulier , avoit fait périr tout le genre humain ; & c'est probablement de la même manière , que Noë réfugié dans son Arche , c'est-à-dire , dans un vaisseau tel qu'on les construisoit alors , avec sa famille & ses bestiaux , porté par les flots dans un pays naturellement désert , ou dont les habitans avoient péri par le même accident , crut que tout ce

qui n'étoit pas renfermé avec lui avoit été englouti dans les eaux. C'est ainsi qu'après l'embrasement de Sodôme, les filles de Loth s'imaginèrent être restées seules sur la Terre avec leur pere. L'Histoire ancienne fourmille de par eils exemples. Dans les derniers tems où la Grece étoit dans la splendeur, un débordement de la mer submergea les villes d'Helice & de Burrha dans l'Achaïe. Sur cela Diodore fait une remarque fort judicieuse. » Les dévots, dit-il (a), prirent cet accident pour une vengeance de Neptune irrité contre les habitans de ces villes malheureuses; mais les autres le regarderent comme quelque chose de fort ordinaire & de très-naturel. « Nous pouvons ajouter, que si ce débordement fût arrivé dans ces tems grossiers dont nous venons de parler, on en auroit fait sans doute un événement beaucoup plus

(a) Diodor. lib. 15.

considérable, peut-être quelque chose de pareil à l'histoire du déluge de Déucalion. Quoiqu'il en soit, Juvénal n'a pu s'empêcher de mettre au rang des fables (a) toutes les circonstances merveilleuses que les Grecs racontotent de ce fameux déluge.

On voit par ce qui vient d'être dit, que les Anciens convenoient, qu'il étoit arrivé en différens tems plusieurs déluges sur la Terre. Platon assure qu'il

(a) Ex quo Deucalion, nimbis tollentibus
æquor,

Navigio montem ascendit, sortisque po-
poscit,

Paulatimque animâ caluerunt mollia saxa,

Et maribus nudas ostendit Pyrrha puellâs :

Quidquid agunt homines, vœtum, timor ;
ira, voluptas,

Gaudia, discursus, nostri est farrago libelli.

Juven. Sat. 2.

s'en faut beaucoup (*a*) que ceux dont les Grecs font mention, soient les seuls que les hommes ayent éprouvés. Pausanias parlant des petites Isles de Pélops situées proche de Trezene, dit qu'une de ces Isles n'a jamais été submergée dans les plus grands déluges (*b*). Polybe, Varron, Cicéron, tous les Anciens en un mot, ne parlent jamais de déluges, qu'au nombre pluriel; sur quoi il est à propos de faire une remarque au sujet de ce mot.

Aujourd'hui nous entendons ordinairement par ce terme une pluie abondante, qui tombant impétueusement sur la Terre, la noye dans les eaux. Par-là nous

(*a*) Οἱ πρῶτον μὲν ἔνκ γῆς κατακλισμὸν μέμνησθε πολλῶν ἔμπροσθεν γεγενομένων. Plat. in Timæo.

(*b*) Τὰς δὲ νησίδας . . . ἀριθμὸν ἑννέα ἕσας, ἐπέλοπος μὲν καλῶσι. Τῶ θεῷ δὲ ὕοντος, μίαν ἔξ αὐτῶν ἔφατιν ἕεσθαι. Pausan. Corinth. lib. 2. cap. 34.

distinguons le déluge d'avec l'inondation, qui n'est autre chose qu'un débordement de la mer & des rivieres; & nous faisons cette distinction, parceque la Gênesé nous apprend que le déluge par lequel Dieu ht périr tous les habitans de la Terre, fut l'effet d'une pluie extraordinaire, qui tomba du Ciel pendant quarante jours & quarante nuits (a). Les Anciens au contraire ne faisoient aucune différence de l'inondation & du déluge: ces termes étoient parfaitement synonymes chez les Grecs & chez les Romains, & signi-
 fioient également une inondation causée, ou par l'eau des pluies, ou par les eaux de la mer & des rivieres. C'est pour cette raison, qu'ils ont toujours donné le nom de déluges aux inondations causées uni-

(a) *Rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ, & cataractæ Cæli apertæ sunt: & facta est pluvia super terram quadraginta diebus & quadraginta noctibus. Gen. cap. 7. vers 11. & 12.*

quement par les débordemens de la mer, telles qu'ont été les déluges d'Ogyges, de Deucalion, & les autres dont nous avons parlé.

Ce ne seroit pas rapporter tout ce qui nous reste de l'Antiquité au sujet des déluges, que de ne rien dire de la fameuse Isle Atlantique de Platon (a), que quelques-uns prennent aujourd'hui si ridiculement pour l'Amérique. Les annales des Egyptiens faisoient grande mention de cette Isle, qu'elles disoient avoir été autrefois submergée par l'Océan. C'étoit, disoient les Egyptiens, un pays fort étendu, dont les Rois avoient été si puissans, qu'outre l'Isle qui étoit très grande, ils possédoient encore une partie considérable de l'Europe & de l'Afrique. Lorsque Solon passa en Egypte, il s'inf.

(a) Il parle de cette Isle dans son *Timée*, mais beaucoup plus au long dans le Dialogue intitulé *Critias*.

truisit de tout ce qu'on y disoit à ce sujet ; & il entreprit d'écrire en vers ce qu'il en avoit sçu. La mort l'empêcha d'achever cet Ouvrage. Platon apprit ensuite la même chose des Egyptiens ; & c'est de lui que nous tenons le peu de connoissances que nous avons sur cette Isle fameuse. Il nous auroit fait plaisir de nous marquer plus précisément la position, & de nous apprendre dans quel tems elle fut submergée. Mais il y a grande apparence que les Egyptiens eux-mêmes n'en sçavoient rien, & qu'ils débitoient à ce sujet plus de fables que de vérités. Ce qu'il y a de constant, est que, suivant le récit de Platon (a), l'Atlantique étoit fort voisine de l'Europe & de l'Afrique ; d'où il s'ensuit que ce ne

(a) Νῆσον γὰρ πρὸ τῆς σώματος εἶχεν, ὃ καλεῖται (ὡς φατὲ ὑμεῖς) Ἡρακλέους σήλας . . ὑσέρῳ δὲ χρόνῳ ἢ Ἀτλαντὶς νῆσος ὡσαύτως κατὰ τῆς θαλάσσης δύσα ἠφανίσθη. Plat. in Timaeo.

peut être l'Amérique, qui en est fort éloignée. Outre cela Platon assure très-positivement que cette Isle fut submergée par l'Océan ; ce qui convient encore moins à l'Amérique, qui quoiqu'absolument inconnue aux Anciens, n'a pas laissé de subsister.

Les Peuples des environs du Détroit de Gibraltar étoient dans une opinion, qui s'accorde assez avec ce que les Egyptiens racontotent de l'Atlantique submergée par l'Océan. Pline parlant de ces deux fameuses montagnes appellées vulgairement les Colonnes d'Hercule, nous apprend (a) que les habitans du pays croyoient que l'Océan s'étoit autrefois ouvert un passage au travers de ces montagnes, & avoit ainsi changé la face de la nature en inondant une partie de la

(a) *Quam ob causam indigenæ Columnas ejus Dei (Herculis) vocant; creduntque perfossas exclusa antea admisisse maria, & rerum naturam mutasse faciem.* Plin. Hist. lib. 3. cap. 1.

Terre. On comprend sans peine, qu'une Isle située proche du Détroit aura pû être submergée, lorsque l'Océan qui est d'une étendue immense en cet endroit, se fera jetté avec une impétuosité inconcevable dans le canal de la Méditerranée par le passage qu'il venoit de s'ouvrir. Il est permis de recourir aux conjectures pour expliquer un fait, dont la vérité est d'elle-même assez douteuse. Peut-être cette ancienne Atlantique étoit elle comprise dans l'étendue du terrain, que couvre aujourd'hui la Méditerranée; en sorte que dans la suite des tems les Egyptiens mal informés en auroient fait une Isle, quoique ce fût un continent joint à l'Europe & à l'Afrique, dont les Rois de l'Atlantique possédoient une partie, comme nous l'avons déjà dit. Quoiqu'il en soit, Pline ne doutoit nullement que la Méditerranée n'eût été autrefois un pays habité, ainsi que le Pont-Euxin & l'Hel-

K

lespont. Voici de quelle maniere il s'en exprime. » Il ne suffisoit pas, dit-il (a), » à l'Océan d'environner la terre, & d'en » ronger continuellement les bords; ce » n'étoit pas assez pour lui, en s'ouvrant » un passage entre Calpé & Abila, d'avoir » envahi un espace presqu'aussi considéra- » ble que celui qu'il occupoit déjà : » non content d'avoir englouti les pays » que couvre la Propontide & l'Helles- » pont, il a encore absorbé au-delà du » Bosphore une région entiere, jusqu'à » ce qu'il vienne enfin se joindre aux Pa- » lus Méotides, qui eux-mêmes ne se font

(a) Non fuerat satis Oceano ambisse terras, & partem earum auctâ inanitate abstulisse; non irrupisse fractis montibus, Calpeque Africae avulsâ, tanto majora absorbuisset, quam reliquerit spatia; non per Hellespontum Propontida insudisse, iterum terris devoratis: à Bosphoro quoque in altam vastitatem panditur, nullâ satietate, donec exspatiantis lacus Mæotii rapinam suam jungant. Invisis hoc accidisse terris, indicio sunt tot angustiae, atque tam parva naturæ repugnantis intervalla. Plin. Hist. lib. 6. cap. 1.

» étendus qu'aux dépens des terres qu'ils
 » ont inondées. « Il ajoute que tous les dé-
 troits qu'on remarque dans ces mers,
 sont une preuve certaine, que l'Océan
 y a autrefois forcé les trop foibles bar-
 rières que la nature opposoit à sa vio-
 lence.

Au reste on ne peut douter que tous les
 déluges n'aient été causés principalement
 par des débordemens de la mer. L'eau
 des pluies peut bien faire enfler les rivie-
 res, & inonder une partie de pays peu
 considérable; mais pour submerger des
 Provinces entières & des Royaumes, pour
 couvrir toute la Terre, au point de s'é-
 lever au-dessus des plus hautes monta-
 gnes, il faudroit supposer dans le Ciel
 des réservoirs immenses, tels que pour-
 roient les imaginer les hommes assez
 mauvais Physiciens, pour ignorer que la
 pluie est causée par les vapeurs, qui s'éle-
 vent de la terre & de la mer, & qui

se rassemblant dans la moyenne région de l'air, sont obligées par leur propre poids de retomber ensuite sur la terre. Ou bien il faut renoncer à la raison, & recourir au miracle; contre ce que dicte le bon sens, & en dépit même de l'Écriture, qui ne parle du déluge de Noë que comme d'un événement naturel, quoique causé par une volonté toute puissante.

Ce sont ces déluges particuliers dont nous venons de parler, ainsi que les embrasemens causés par les volcans & les terrains sulphureux, qui avoient fait croire aux Anciens que la Terre étoit sujette à ces sortes d'accidens, & qu'elle y étoit sujette d'une manière constante & réglée. Ils étoient même persuadés, que ces déluges & ces embrasemens caufoient la destruction & la fin de toutes choses; non, à la vérité, que tout pérît à la fois, mais parce que, selon eux, dans chacun de ces

évenemens, la plus grande partie des hommes & des animaux étoient ou engloutis dans les eaux, ou consumés par le feu. Pour ne point accumuler ici un nombre inutile de passages qui disent tous la même chose, il suffira d'en rapporter un de Macrobe, qui expose la pensée des Anciens sur ce sujet d'une manière claire & précise. » Il n'arrive jamais, dit cet Auteur (a), que le déluge couvrit la Terre entière, ni que l'embrasement soit général dans le globe. Les hommes qui échappent à la fureur de ces redoutables fléaux, sont donc comme la pépinière,

(a) *Nunquam tamen, sive eluvio, sive exustio omnes terras, aut omne hominum genus, vel omnino operit, vel penitus exurit. Certè igitur terrarum partes internecioni superstites seminanium instaurando generi humano fiunt: atque ita contingit, ut non rudi mundo rudes homines & cultus inscii in terris oberrent, & asperitatem paulatim vagæ feritatis exuti, conciliabula & cœtus, naturâ instruente, patiantur; sitque primùm inter eos malis nescia & adhuc astutiæ inexperta simplicitas, quæ nomen auri primis sæculis præstat. Macr. in Somn. Scip. lib. 2.*

» qui sert à réparer la diminution sur-
 » nue au genre humain. Ainsi quoique le
 » Monde ne soit pas nouveau, il paroît
 » l'être, parce que les hommes réduits à
 » un petit nombre, retombent dans la
 » grossiereté & la barbarie inséparables de
 » la solitude, jusqu'à ce que venant à se
 » multiplier, la nature les porte à former
 » des sociétés, où regnent d'abord cette
 » candeur & cette simplicité innocente,
 » qui a fait donner le nom d'âge d'or aux
 » premiers siècles. «

CHAPITRE VI.

*Sentimens des Anciens sur la nature de
l'ame humaine.*

CE n'est pas d'aujourd'hui, que l'hom-
 me se regarde comme le premier &
 le plus excellent des Etres vivans qui sont
 sur la Terre. Cette opinion lui est en
 quelque sorte naturelle, & aussi ancien-

ne en lui que lui-même. Il n'étoit donc pas nécessaire que Moÿse nous représentât la nature humaine comme le chef-d'œuvre du Créateur, & l'abrégé de ses merveilles. Il étoit inutile qu'il fit prononcer à Dieu même cet Arrêt, par lequel il soumet à l'homme tout ce qui respire (a). Portés naturellement à penser avantageusement de notre espèce, & à nous assujettir toutes les autres créatures, nous ne nous en serions pas moins relevés au-dessus du reste des animaux, & nous n'en aurions pas moins envahi la domination.

Cependant cette grande opinion que les hommes ont d'eux-mêmes, n'a pas toujours été si générale, que plusieurs n'ayent pensé sur ce sujet d'une manie-

(a) *Benedixitque illis Deus, & ait . . . replete terram, & subjicite eam, & dominamini piscibus maris, & volatilibus cæli, & universis animantibus, quæ moventur super terram. Gen. cap. 1. vers. 28.*

re différente & toute opposée. Quelques Philosophes moins prévenus en faveur de la nature humaine, ont fait à l'homme un sujet de s'humilier & de s'avilir des choses mêmes dont il se glorifie le plus. Sa raison, ont-ils dit, ne sert qu'à l'agiter, sa prévoyance qu'à l'affliger, son industrie qu'à multiplier ses besoins. Ils le mettent au-dessous de tout ce qui respire, par les miseres auxquelles il est sujet. Ils assurent qu'il étoit plus expédient pour lui de ne pas naître, que de vivre; & que les plus malheureux sont ceux qui meurent le plus tard. Enfin ils soutiennent, que la nature qui a rempli les fonctions d'une bonne mere à l'égard des autres Etres, ne paroît être qu'une marâtre à l'égard de l'homme. C'est ainsi qu'en voulant trop rabaisser l'orgueil humain, ils se sont jettés dans un excès opposé tout-à-fait déraisonnable.

La plûpart des Physiciens plus attachés

que les autres à observer la conduite de la nature, ont crû y découvrir tant d'uniformité & si peu de distinction pour la nature humaine, qu'ils n'ont pas hésité à confondre les hommes avec les autres animaux, dont ils vouloient orgueilleusement se distinguer. C'est également de la terre, disent-ils, que les uns & les autres ont été produits: c'est elle qui fournit également à leur subsistance; & c'est dans son sein qu'ils retournent tous indifféremment après la dissolution de leurs organes. La nature leur a donné à tous une même origine, comme elle les a tous assujettis aux mêmes besoins, & leur prépare à tous une même fin. La faculté de raisonner, dont les hommes se sont glorifiés dans la suite au point de s'attribuer une ame particulière différente de celle des bêtes, ne suffisoit point autrefois pour établir aucune distinction entre cette ame humaine &

celle des autres animaux. On croyoit apercevoir dans les Bêtes un raisonnement , qui ne différoit de celui des hommes que du plus au moins , de même à peu près que la raison des hommes stupides & grossiers differe de celle des hommes spirituels & éclairés. C'est pour cela qu'en général tous ceux des Anciens qui ont crû l'immortalité de l'ame , avant que Platon & Zénon eussent ramené la Philosophie & la Physique à la Morale , ont été dans l'opinion de la MétempPsycoſe ; ce qui prouve invinciblement , qu'ils attribuoient également l'immortalité à l'ame des bêtes , comme à celle de l'homme : par conséquent ils ne mettoient aucune différence essentielle entre l'une & l'autre. Entrons dans quelque détail.

Pour nous convaincre de ce que les Anciens ont pensé de la nature de l'ame humaine , nous examinerons , 1^o. Quelle est la premiere idée que les hommes ont

eûe de l'ame, 2°. Ce qu'ils ont pensé de son immortalité. 3°. Quelle idée ils se sont formée de sa nature quoi qu'immortelle. Par-là nous pourrons espérer de découvrir ce qu'on a pensé avant nous sur la nature de notre ame.

De toutes les parties de la Philosophie, la Métaphysique est celle que l'on a, dit-on, le plus perfectionnée dans ces derniers tems. Nos Philosophes plus exacts, plus subtils & plus éclairés que ceux qui avant eux avoient raisonné sur la même matiere, se vantent d'avoir débrouillé ce que les siècles précédens avoient confondus & d'avoir prouvé d'une maniere convaincante la spiritualité de notre ame, & par conséquent son immortalité. La raison dont ils se servent pour démontrer une vérité si importante, leur paroît si naturelle & si facile à trouver, qu'ils s'étonnent comment nos Pères ne s'en sont point apperçus; en sorte

qu'en cela ils reconnoissent la vérité de ce que disoit un Ancien : (a) „ Un
 „ tems viendra , où l'étude & l'applica-
 „ tion de nos neveux dévoileront tous ces
 „ mysteres ; un jour nos descendans se-
 „ ront surpris , que nous ayons pû igno-
 „ rer des choses aussi claires , & dont la
 „ découverte étoit si aisée. „

En effet, l'idée que nous nous formons de l'ame est fort différente de celle qu'on en avoit dans l'Antiquité. Aujourd'hui on entend par ce mot une substance immatérielle tellement unie au corps, que les mouvemens de l'un sont nécessairement suivis des mouvemens de l'autre. Dans notre Langue , & dans la plupart des Langues vivantes , les termes d'*Ame* & d'*Esprit* ne sont plus équivo-

(a) *Veniet tempus , quo ista , quæ nunc latent , in lucem dies extrahet , & longioris ævi diligentia : veniet tempus , quo posterî nostri tam aperta nos nescisse mirentur. Sen. Nat. Quæst. lib. 7. cap. 25.*

ques : ils signifient une substance d'une nature absolument différente de celle du corps qu'elle anime , & qui peut subsister après la dissolution de ses organes , sans être unie à aucun autre corps. Il n'en étoit pas de même du tems de nos Peres. Les Langues anciennes qui nous ont fourni ces termes , ne nous ont point transmis l'idée qui y étoit alors attachée. Ces mots ne signifioient autre chose dans leur origine , que *souffle & vent* : c'est-là la première idée que les Anciens ont eüe de l'Ame & de l'Esprit ; *respirer & être animé* étoient pour eux la même chose. Les termes de ψυχὴ (a) & de πνεῦμα (b) dont on se sert dans la Lan-

(a) ψυχὴ de ψύχω , qui signifie *Spiro* , ou *refrigero* , je souffle , je rafraîchis. Aussi Chrysippe dit-il dans Plutarque , *De Stoïc. repugn.* que l'ame n'a été appelée de ce nom que à *refrigeratione*.

(b) πνεῦμα de πνέω , *fio* , *spiro* , je souffle. Aussi appelle-t'on ordinairement le vent de ce nom , comme on le voit par ces paroles d'Aristote , *De Mundo* :

gue Grecque pour désigner l'ame & l'esprit, veulent dire simplement *la respiration & le souffle*; & ceux de *spiritus, animus, anima*, ne signifient autre chose en Latin, que *souffle & vent* (a). Les Auteurs sacrés n'ont pas même d'autres termes dans la Langue Hébraïque pour signifier l'Esprit de Dieu, que celui dont ils se servent pour exprimer le vent & le souffle. Or je dis qu'il est étonnant, que les Grecs & les Latins qui ont tant raisonné sur la nature de l'ame, n'aient eût dans leurs Langues aucun terme particulier pour la désigner. De-là je crois être en droit de conclure, que ni les Anciens

ἄνεμος ἔδειν ἐστὶ πλὴν ἀὴρ πολὺς ῥέωγ κὶ ἀθρόος
 ὅστις ἄμα κὶ πνεῦμα λέγεται.

On lit dans le même Philosophe, *Polit. lib. 4.*
 Τῶν πνευμάτων λέγεται τὰ μὲν Βόρεια, τὰ δὲ
 Νότια.

(a) *Alii ventum (animam dicunt,) unde anima, vel animus, nomen accipit, quod Græcè ventus ἄνεμος dicitur. Lactant. de Opif. Dei cap. 7.*

Grecs , ni les anciens Latins , n'ont eû aucune notion de l'être immatériel , puisqu'ils dans leurs Langues , quoique très-fécondes & très abondantes , il ne se trouve aucun terme pour l'exprimer ; & voici comment je raisonne.

Dans l'origine des Langues , les hommes ont désigné par des termes propres & particuliers toutes les choses dont ils avoient quelque notion : or il ne se trouve point de Langue ancienne , où l'Être immatériel soit désigné par aucun terme particulier ; donc les Anciens n'avoient aucune notion de l'être immatériel. On dira peut-être , que les hommes n'ayant aucune notion de l'esprit , ne pouvoient le désigner que métaphoriquement ; mais raisonner de la sorte , c'est confondre l'idée de l'esprit avec la notion de l'esprit. Il suffit d'avoir la notion d'une chose , pour pouvoir désigner cette chose par quelque terme , quoiqu'il n'y ait d'ailleurs

aucun rapport entre le mot & la chose signifiée par ce mot. N'avons-nous pas aujourd'hui dans nos Langues des termes particuliers pour exprimer l'esprit & l'ame, sans avoir cependant une idée beaucoup plus claire & plus distincte que les Anciens, ni de l'ame, ni de l'esprit? Ces mots, comme je l'ai dit, ne signifient proprement parmi nous qu'un Etre spirituel & immatériel. J'avoue que nous nous en servons quelquefois pour désigner un corps très-subtil: nous disons, par exemple, *esprit de vin*, *esprit de nitre*, *esprits animaux*, &c. mais ces expressions sont métaphoriques dans notre Langue; & parmi nous la première & véritable idée du mot *esprit* est l'Etre immatériel, au lieu que chez les Anciens c'étoit tout le contraire. Dans leurs Langues, la matiere étoit la signification propre de ce terme; & s'ils s'en servoient pour désigner l'Etre immatériel, ce n'é-

toit que métaphoriquement. Or d'où procede cette différence entre les Langues anciennes & les Langues modernes ? De ce que la notion de l'esprit , ou de l'être immatériel , est postérieure aux premières , & antérieure aux autres.

Lorsque Platon voulut raisonner sur la nature de l'ame , il fut obligé de se servir des termes qui étoient alors en usage dans sa Langue , & qui pouvoient le mieux rendre la chose qu'il vouloit exprimer. Les Latins en ont usé de même ; & aujourd'hui nos Missionnaires , obligés de pratiquer la même chose parmi les Sauvages à qui ils veulent donner quelque notion d'un Etre immatériel , sont contraints de s'assujettir à des mots de leur Langue , qui jusqu'alors avoient désigné quelque chose de corporel. Mais nos Langues modernes ayant trouvé la notion de l'esprit déjà établie avant leur naissance , ont pû fournir des termes qui

n'eussent point d'autre signification propre que celle de l'Être immatériel, quoique dans les Langues anciennes dont ces mêmes termes étoient empruntés, ils eussent un sens très-différent, & s'appliquassent proprement à la matière. Concluons donc que la première idée que les Anciens ont eue de l'ame, est celle d'un Être matériel.

Passons à son immortalité. On la trouve établie en même tems dans l'Antiquité en différens endroits & chez différens Peuples de la Terre. Les Egyptiens, les Chaldéens, les Mages, les Gymnosophistes, les Thraces & les Gaulois en étoient également persuadés. Hérodote assure que les Egyptiens ont été les premiers qui ayent soutenu l'immortalité de l'ame (a).

(a) *Hi (Ægyptii) primi extiterunt, qui dicerent animam hominis esse immortalem, quæ de mortuo corpore subinde in aliud, atque aliud corpus, ut quoddam gigneretur, immigraret. Herodot. lib. 2.*

D'un autre côté , cette opinion étoit si ancienne chez les Chaldéens , qu'ils en dispu-toient aux Egyptiens l'honneur de l'invention. Des Chaldéens elle passa aux Mages , ou Sages de Perse , qu'ils avoient instruits ; & ceux-ci conjointement avec les Grecs la répandirent dans la suite parmi les Gymnosophistes. Il est vrai que ce passage de la doctrine de l'immortalité de l'âme dans les Indes semble être arrivé assez tard. Il paroît même que les Gymnosophistes n'en avoient encore aucune connoissance du tems d'Alexandre : car ce Prince ayant demandé à un des plus considérables d'entr'eux , lesquels des morts ou des vivans étoient en plus grand nombre , celui-ci répondit que le nombre des vivans surpassoit certainement celui des morts , puisque les morts n'étoient plus rien (a). On conçoit qu'un

(a) *Ex Gymnosophistis , qui plurimum fatigaverant Macedonas , decem acres ad respondendum & contractos habitos cepit. His quaestiones obse-*

homme persuadé de l'immortalité n'eût pû faire cette réponse. Quoiqu'il en soit, Diogène Laërce nous apprend (a) que les Mages tenoient pour l'immortalité ; & l'on sçait que ce sentiment a subsisté, & subsiste encore aujourd'hui dans les Indes.

A l'égard des Thraces , ils sont fameux parmi les Anciens pour la certitude avec laquelle ils ont crû l'ame immortelle. Ces Peuples pleuroient à la naissance de leurs enfans , & se réjouissoient à la mort de leurs proches. C'étoit aussi un usage établi parmi eux pour les femmes , de s'immoler & de se brûler toutes vives sur le tombeau de leurs ma-

curas posuit , necem denuntians primo , qui parum apte respondisset. Primus interrogatus , vivos ne plures esse , an mortuos censeret , vivos ait ; nec enim jam esse eos qui mortui sunt. Plut. in Alex.

(a) Theopompus Magorum sententiâ homines in vitam quoque redituros , immortalesque futuros tradit. Diog. Laërt. in Proam.

ris (a). Or ces coutumes bizarres & cruelles n'étoient fondées que sur l'opinion de l'immortalité ; & cette opinion leur avoit été inspirée par Zamolxis leur Législateur. Hérodote nous apprend (b)

(a) *Edito puero , propinqui eum circumfidentes comploratione prosequuntur ob ea mala , quæ necesse est illi , quòd vitam ingressus sit , peti. Hominem autem fato functum per lusum atque lætitiã terræ mandant , referentes quor malis liberatus in omni sit felicitate. Singuli plures uxores habent : quorum ubi quis decessit , disceptatio magna fit inter uxores , quænam dilecta fuerit à marito præcipuè. Quæ talis judicata est , ea à viris ac mulieribus exornata ad tumulum à suo propinquissimo mactatur , unaque cum viro humatur. Herod. lib. 5. Voyez aussi Val. Maxime , liv. 2. Ch. 7. Pompon. Mela , liv. 2. Ch. 2. & Solin , ch. 10.*

(b) *Zamolxis hic homo fuit , Samique servitutem servavit Pythagoræ Mnesarchi filio. Illinc nactus libertatem , in patriam rediit. Qui cum animadverteret Thraces malè viventes & insci-
tè . . . domicilium extruxit , in quod primarios quosque popularium in convivium accipiebat , & inter convivandum docebat , neque se , neque suos convivas , nec eos qui ex ipsis in omne tempus nascerentur , interituros , sed in eum locum iuros , ubi superstites omnium bonorum compotes essent. Dum ea ageret atque diceret , interim subterraneum ædificium struebat : quo prorsus abso-*

qu'il avoit enseigné à ces Peuples , qu'au fortir de cette vie ils iroient dans un lieu où ils jouïroient de toutes sortes de biens ; que pour faire recevoir sa Doctrīne avec plus de respect , il s'étoit caché pendant trois ans dans un lieu souterrain , & qu'au bout de ce terme il s'étoit fait revoit comme un homme qui avoit eû commerce avec les Dieux. Selon cet Historien (*a*) , Zamolxis avoit été esclave de Pythagore ; Diogène Laërce assure la même chose (*b*).

Les Gaulois ne s'étoient pas rendus moins célèbres que les Thraces , par le mépris que leur inspiroit pour la mort

lato , è Thracum conspectu se subducit , descendens in illud subterraneum ædificium ; ubi circiter triennium egit , desiderantibus eum Thracibus. Quarto anno se iisdem in conspectum dedit ; atque ita credibilia sunt effecta , quæ illis proposuerat. Herod. lib. 4.

(*a*) Voyez la Note précédente.

(*b*) *Habuit servum Zamolxim , quem Getæ Deum faciunt , Saturnum , ut ait Heodorus ; existimantes. Diog. Laërt. in Pythag.*

l'espérance qu'ils avoient conçue de l'immortalité. Les Druides qui étoient tout ensemble leurs Philosophes, leurs Législateurs & leurs Prêtres, avoient établi cette opinion parmi eux, afin de les rendre plus vertueux & plus braves (a). Ils n'avoient point été trompés dans leur attente; les Gaulois affrontoient les plus grands périls, & ne craignoient point d'exposer une vie, qu'ils croyoient devoir être suivie d'une autre (b).

(a) *Imprimis hoc volunt persuadere (Druidæ) non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios; atque hoc maxime ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto. Cæs. de Bel. Gal. lib. 6. & Mela, lib. 3. cap. 1. Unum ex iis quæ præcipiunt, in vulgus effluit, videlicet ut ferent ad bella meliores, æternas esse animas, vitamque alteram ad manes. V. Diodor. lib. 6. Val. Max. lib. 5. & Strab. lib. 4.*

(b) C'est ce que Lucain exprime dans ces vers; *De Bel. Civ. lib. 1.*

Vobis auctoribus, umbra
Non tacitas Erebi sedes, Ditisque profundi
Pallida regna petunt: regit idem spiritus
artus

Orbe alio; longæ, canitis si cognita, vitæ

Parmi tous ces Peuples que je viens de nommer , il n'y avoit que deux sentimens sur l'état de l'ame après sa séparation d'avec le corps. Les uns la faisoient aller dans un lieu , où elle étoit punie ou récompensée selon ses mérites : d'autres prétendoient qu'elle passoit dans un autre corps , pour y recommencer une nouvelle vie ; c'est ce qu'on appelloit la Métempfyose. Cette dernière opinion étoit sans contredit la plus généralement reçue dans les premiers tems. Comme les Egyptiens la croyoient (*a*) , il n'est pas surprenant que ce fût le sentiment commun parmi les Anciens , puisque ces Peuples passaient pour avoir communiqué les sciences au reste du monde , & qu'ils étoient regardés comme les Peres de tou-

Mors media est Indè ruendi
 In ferrum mens prona vitis , animæque
 capaces

(Mortis , & ignavum reditura parcere vitæ.

a) Voyez pag. 162. N. (*a*).

te la Philosophie (*a*). Il est vrai que ce sentiment avoit varié selon le génie différent des hommes. Les uns après la mort envoyoit l'ame seulement dans des corps humains ; d'autres dans des corps d'hommes & d'animaux indifféremment : quelques-uns, comme les Egyptiens (*b*), étoient persuadés que l'ame parcourroit successivement toutes les especes d'animaux de la Terre, de l'Air & des Eaux, après quoi elle retournoit dans un corps humain ; mais le fond de la Doctrine étoit par-tout le même. On croyoit donc communément, qu'après la mort les ames passoient dans d'autres corps, soit d'hommes, soit d'animaux, pour y être punies ou récompensées selon leurs mé-

(*a*) *Omnium philosophiæ disciplinarum parentes.* Macrobo. Sat. cap. 19.

(*b*) *Atque ubi per omnia se circumtulisset, terrestria, marina, volucra, rursus in aliquod corpus genitum introire, (animam dicebant Ægyptii.)* Herod. lib. 2.

rites précédens , par la vie heureuse ou malheureuse qu'elles alloient mener dans ces nouveaux corps (a). Telle étoit l'opinion la plus généralement reçue dans l'Antiquité. Tous ceux qui nous apprennent que les Gaulois croyoient l'ame im-

(a) Claudien nous traçant une peinture de cette opinion , dit qu'après la mort le Juge des Enfers envoie les ames des méchans dans les corps des bêtes dont ils ont eu les inclinations , ou qui ont elles-mêmes des inclinations contraires. Ainsi , dit-il , *in Rufin. lib. 1.* les hommes cruels deviennent Ours , les voleurs Loups , les trompeurs Renards , &c.

Nam juxtà Rhadamantus agit. Cùm gesta
superni

Curriculi , totosque diù perspexerit actus :

Exaquat pœnam meritis , & muta ferarum

Cogit vincla pati. Truculentos injicit ursis ;

Prædonesque lupis ; fallaces vulpibus addit.

At qui desidiâ semper vinoque gravatus ,

Indulgens ventri , voluit torpescere luxu ;

Hunc suis immundi pingues detrudit in artus.

Qui justo plus esse loquax , arcanaque suevit

Prødere , piscosâ fertur victurus in undas ,

Ut nimiam pensent æterna silentia vocem.

mortelle , nous disent en même tems qu'ils admettoient la Métempfycofe (*a*). Mela nous apprend que parmi les Thracés plusieurs étoient de ce sentiment (*b*). On ſçait que les Indiens ont été & font encore de grands Partifans de cette opinion , & qu'elle s'eſt répandue dans la ſuite juſques dans la Chine & au Japon. Pythagore l'avoit rendue célèbre dans la Grece & en Italie (*c*) ; & elle s'eſt conſervé des Sectateurs illuſtres parmi les Grecs , même après l'établiſſement du Platonifme.

Ce que nous venons de rapporter de l'opinion où étoient les Anciens ſur l'état

(*a*) Voyez pag. 167. N. (*a*).

(*b*) *Quidam feri ſunt , & ad mortem pariſſimi , Græcæ utique. Id varia opinio perficit. Alii redituras putant animas obeuntium ; alii , eſſe non redeant , non extingui tamen , ſed ad beatiora tranſire. Mela , lib. 2. cap. 2. & Solin , cap. 10. Concordant omnes ad interitum voluntarium , dùm nonnulli eorum putant obeuntium animas reverti , alii non extingui , ſed beatas magis fieri.*

(*c*) Voyez Ovide , *Metam. lib. 15.*

de l'ame au sortir de cette vie , doit servir à nous faire connoître l'idée que s'en formoient ceux d'entr'eux , qui se contentoient de la croire immortelle sans raisonner sur sa nature.

Chez les Thraces , par exemple , plusieurs s'imaginoient , comme nous l'avons vû (*a*) , aller après cette vie dans un lieu délicieux , où ils jouissoient de toutes sortes de biens. Ces hommes simples & grossiers comptoient sans doute sur des plaisirs sensuels , tels que parmi les Mahométans le peuple espere en posséder dans le Paradis. Ainsi on comprend d'abord qu'il ne faut point chercher chez eux une idée de spiritualité , qu'on ne trouve pas même , comme on va le voir , chez les Nations les plus polies.

Les Egyptiens , les Gaulois , les Magges , les Gymnosophistes , en un mot tous

(*a*) Voyez pag. 165. N. (*b*) & pag. 171. N. (*b*).

ceux qui croyoient la Métempfycofe, ne mettoient point de différence entre l'ame des bêtes & celle de l'homme. C'est pour cela que les Pythagoriciens s'abstenoient de manger des animaux, par la crainte de se nourrir d'une chair animée par leurs semblables. Ces Peuples ne regardoient l'ame que comme le principe de la vie, comme une substance qui fait vivre & respirer le corps auquel elle est unie, & qui prive de la respiration & de la vie celui qu'elle abandonne. Ils n'en avoient point d'autre idée, que celle d'une matiere subtile, légère & déliée, qui passoit d'un corps dans un autre, c'est-à-dire, qui pouvoit entrer, sortir & être contenuë dans un lieu. Cela est si vrai, que les Philosophes qui ont puisé chez les Egyptiens leur doctrine sur ce sujet, n'en ont point eu eux-mêmes d'autre idée.

Quoique quelques-uns ayent attribué

à Pythagore d'avoir enseigné que l'ame étoit une harmonie (a), Cicéron dit positivement (b) que les Pythagoriciens ne s'expliquoient point là-dessus, & qu'il n'étoit question chez eux que de nombres & de lignes. Mais ceux qui dans le même tems raisonnerent sur cette matière, ne garderent pas le même silence, &

(a) C'est Macrobe, in *Somn. Scip.* lib. 1. cap. 14. qui rapporte en ces termes les divers sentimens des Philosophes sur la nature de l'ame : *Plato dixit animam essentiam se moventem, Xenocrates numerum se moventem, Aristoteles ἰντελέχεια, Pythagoras & Philolaus harmoniam, Possidonius ideam, Asclepiades quinque sensuum exercitium sibi consonum, Hippocrates spiritum tenuem per omne corpus diffusum, Heraclitus Ponticus lucem, Heraclitus Physicus scintillam stellaris essentiae, Zenon concretum corpori spiritum, Democritus spiritum insertum atomis, Critolaus Peripateticus constare eam de quintâ essentiâ, Hipparchus ignem, Anaximenes aëra, Empedocles & Critias sanguinem, Parmenides ex terrâ & igne, Xenophanes ex terrâ & aquâ, Epicurus speciem ex igne, & aëre & spiritu mixtam.*

(b) *Rationem illi sententiae suae non ferè reddebant, nisi quid erat numeris aut descriptionibus explicandum. Cic. Tusc. Quæst. lib. 1.*

voulurent commencer par définir une chose qui faisoit tout le sujet de la question. Empédocle, Parménide, Héraclite, Dicéarque, tous presque contemporains de Pythagore, entreprirent de fixer précisément l'idée qu'on devoit se former de l'ame par une définition juste, qui comprît la nature de cette substance, Ils étudierent beaucoup, ils méditerent, ils voyagerent pour s'en instruire; & après tant d'études, de réflexions & de voyages, ils ne laisserent pas de la définir d'une maniere toute différente. Empédocle assura que l'ame étoit un sang subtil (a); Parménide, qu'elle étoit composée de terre & de feu; Xénophanes,

(a) Empedocles animum esse censet cordi suffusum sanguinem. Zenoni Stoico animum ignis videtur. Proximè autem Aristoxenus Musicus, idemque Philosophus, intentionem ipsius corporis quandam, velut in cantu & fidibus, quæ harmonia dicitur. Democritum, magnum quidem illum virum, sed lævibus & rotundis corpusculis efficienem animum concursu quodam fortuito, en. 11.

qu'elle étoit formée de terre & d'eau ; Epicure, qu'elle étoit composée d'air, de feu & d'esprit ; Zénon & Hipparque, qu'elle étoit un feu subtil ; Anaximenes, qu'elle étoit un air très pur ; Hippocrate la confondit avec les esprits animaux ; Aristoxene, Philosophe & Musicien, ne la regarda que comme une harmonie ; Démocrite dit qu'elle étoit un souffle composé d'Atomes très déliés ; Héraclite, qu'elle étoit une étincelle du feu des Astres : Dicéarque soutint, qu'elle n'étoit autre chose que le corps même. Il seroit ennuyeux de rapporter plus au long tous les sentimens particuliers des Philosophes sur cette matiere ; ce que je viens d'en dire suffit pour faire connoître qu'ils convenoient tous en ce qu'ils donnoient de l'ame une idée corporelle, & que Platon

ramus. Quid de Dicæarcho dicam, qui nihil omnino animum dicat esse? Cic. Tusc. Quæst. lib. 1. Joignez à ce passage celui de Macrobe cité pag. 174. N. (a).

est

ton est le premier qui ait spiritualisé cette idée. C'est pourquoi nous allons examiner de quelle manière il s'y prit, pour établir un système qui eut d'abord beaucoup de sectateurs, & qui dans la suite a été embrassé généralement de tout le monde.

Il y avoit déjà plus d'un siècle qu'on disputoit parmi les Grecs sur la nature de l'ame, lorsque Platon entreprit de traiter aussi cette matière. Il étoit allé en Egypte puiser à la source, ainsi que les autres Philosophes qui l'avoient précédé; mais les Egyptiens qui lui apprirent des choses curieuses sur l'Histoire ancienne, ne lui communiquèrent pas vraisemblablement beaucoup de lumières sur la question qu'il vouloit examiner: il eut donc besoin d'en trouver de plus grandes dans son propre génie. Il puisa en effet dans son propre fond; & la manière dont il le fit lui acquit tant de

gloire , qu'on le regarda alors , & qu'on l'a toujours regardé depuis comme le premier des Philosophes (a). Son système sur l'ame n'est pourtant pas aisé à entendre , & ne manque pas d'obscurité. Dans ce tems-là on étoit moins accoutumé qu'aujourd'hui aux idées claires & distinctes : un discours brillant faisoit aisément passer un raisonnement obscur , & quelquefois faux. Quoiqu'il en soit , nous allons tâcher d'exposer en peu de mots ce nouveau système , que Platon imagina sur la nature de l'ame.

On doit observer d'abord , que pour exprimer l'ame , ce Philosophe s'est servi du mot Grec *νῆξ* qui signifie *la pensée* , & que les Latins rendent par celui de

(a) Cicéron faisoit tant de cas de Platon , que dans les *Tusculanes* , liv. 1. il ne craint point de faire dire à Atticus : *Errare meherculè malo cum Platone . . . quàm cum istis vera sentire.* Et plus bas il ajoûte : *Ut enim rationem Plato nullam afferret , (vide quid homini iribnam) ipsâ autoritate me frangeret.*

Mens. Ainsi il suppose ce que personne n'avoit encore dit avant lui, que l'ame & la pensée sont une même chose. Il soutient ensuite que la pensée est immortelle, parce que, selon lui, elle est éternelle; & il prouve qu'elle est éternelle par cet argument. (*a*) Ce qui est dans un perpétuel mouvement, & qui n'a reçu ce mouvement de personne, est éternel; or la pensée est dans un perpétuel mouvement, & elle n'a reçu ce mouvement de personne, parce que, dit-il, on sent bien qu'elle se meut d'elle-même, & qu'elle n'a besoin de personne pour se mouvoir; donc la pensée est éternelle.

Une autre preuve de Platon pour l'immortalité de l'ame, est celle dont on se sert ordinairement aujourd'hui; je veux dire, la simplicité de sa nature. Mourir, dit ce Philosophe (*b*), n'est autre chose que

(*a*) *In Phædro.*

(*b*) *In Phædone.*

se dissoudre & se corrompre: or l'ame qui est une substance simple, ne peut se dissoudre, ni se corrompre; donc elle ne scauroit mourir.

Tel est en deux mots le précis des longs raisonnemens de Platon sur la nature de l'ame (a) contenus dans deux Dialogues fort diffus & fort embarrassés, & l'on peut dire, si obscurs, que sans aider beaucoup à la lettre, il est difficile en les lisant de se laisser convaincre de son immortalité. Ainsi il est très-probable, que Caton & les autres qui se donnerent la

(a) Ces deux raisonnemens de Platon qu'on vient de lire, ont été rendus par Ciceron au second livre de ses Tusculanes. On peut en conclure, 1^o. que Platon attribuoit à l'ame le pouvoir de se mouvoir par elle-même; 2^o. que ce Philosophe croyoit l'ame, non-seulement immortelle, mais même éternelle. Après cela doit-on être surpris, qu'il regardât l'ame comme une portion de la Divinité? Non sans doute: c'étoit une conséquence naturelle de ses principes; & par la même raison on ne doit point être étonné, que nos Métaphysiciens admettant les raisonnemens de Platon sans oser admettre ses principes, déraisonnent sur la nature de l'ame.

mort après les avoir lûs, eurent besoin de quelque raison plus forte & plus persuasive, pour se résoudre à quitter la vie sans regret.

Je ne dis rien de l'ame irascible & de l'ame concupiscible, dont Platon met l'une dans la poitrine, & l'autre dans les entrailles. On voit que par-là il entend seulement des propriétés du corps auxquelles il lui a plû de donner le nom d'ame, puisque, selon lui, l'ame n'est véritablement autre chose que la pensée, qu'il appelle l'ame raisonnable, & qu'il place dans la tête (a). Or cette pensée, ou ame raisonnable, est une portion de l'ame universelle du Monde. Car, selon Platon & tous les Platoniciens, comme tous

(a) Plato triplicem finxit animam: cujus principatum, id est rationem, in capite sicut in arce posuit, & duas partes separare voluit, iram & cupiditatem, quas locis discordia locavit. Cic. Tusc. Quæst. lib. 1.

les corps particuliers ne font que des portions de la matiere universelle , il y a aussi une ame universelle répandue par tout l'Univers , d'où sont tirées toutes les ames particulieres des hommes & des bêtes , & qui animent tout ce qui respire. Cette ame universelle , ces Philosophes la regardoient comme une troisième chose en Dieu. Le Pere , ou le Créateur du monde ; le Verbe , ou l'Intellect divin , & l'ame universelle , composoient avec lui cette Trinité fameuse , qu'on est aujourd'hui étonné de trouver dans leurs écrits , mais qui dans le fond n'a rien de fort admirable , puisque dans l'idée de ces Philosophes elle confondoit l'ame avec la Divinité , l'esprit créé avec l'incrée. C'est pour cela qu'on trouve si souvent dans les Anciens , que l'ame est une portion de la Divinité (a). » Dieu , dit Virgile

(a) Il n'étoit pas possible que Platon & ses Sectateurs eussent d'autres sentimens de l'ame , puisque soutenant qu'elle étoit éternelle , qu'elle n'avoit point de commencement , qu'elle exist-

» (a), est mêlé à la terre , aux mers &
 » aux vastes cieux : son esprit est répan-
 » du par tout. C'est de lui que les hom-
 » mes & les animaux , de quelque espece

toit & se mouvoit par elle-même , qualités qui ne conviennent qu'à la Divinité , il falloit nécessairement , ou que de toutes les ames particulieres ils fissent autant de Dieux , ou qu'ils ne les regardassent toutes que comme des portions d'une même masse , à laquelle ils donnoient le nom d'ame universelle , & qui dans leur façon de penser n'étoit en effet autre chose que Dieu. Telle est encore aujourd'hui l'opinion de tous les Philosophes Persans & Indiens , comme on peut le voir dans la Lettre de M. Bernier écrite de Schiras à M. Chapelain , dans laquelle il prouve que cette doctrine sappe tous les fondemens de la Religion , puisque delà il s'ensuivroit que nous serions tous autant de Dieux , que nous nous serions imposé à nous-mêmes un culte qui ne s'adresseroit qu'à nous , & que nous aurions imaginé un Paradis & un Enfer , dont l'un ne nous regarderoit point , tandis que nous serions assurés de l'autre.

(a) Deum namque ire per omnes
 Terrasque , tractusque maris , cœlumque
 profundum.

Hinc pecudes , armenta , viros , genus om-
 ne ferarum ,

» qu'ils soient, respirent dans leur origi-
 » ne les ames dont ils sont animés; &
 » c'est à cet esprit qu'elles se réunissent
 » toutes à la dissolution de leurs corps. «

Les Dialogues Philosophiques de Pla-
 ton eurent beaucoup de succès, & lui
 acquirent un grand nombre de Disci-
 ples. Mais soit que le systême de ce Phi-
 losophe sur la nature de l'ame fût inintel-
 ligible, soit que l'esprit humain naturel-
 lement porté vers les choses sensibles ne pût
 goûter ses raisonnemens abstraits, il arriva
 que son sentiment fut fort applaudi sans être
 entendu. La plûpart des hommes ne pou-
 vant se défaire de l'idée matérielle qu'ils
 s'étoient toujours formées de leur ame,
 continuerent à se la représenter comme
 auparavant.

Quemque sibi tenues nascentem arcessere
 vitas.

Scilicet huc reddi deinde, ac resoluta referrī
 Omnia

Virg. Georg. lib. 4.

Jamais le Platonisme ne fut plus en vogue, qu'au tems de l'établissement de l'Évangile: cependant jamais les hommes n'ont eu une notion plus imparfaite de la nature de l'esprit. Non-seulement ils ne spiritualisoient point cette substance qui nous anime, mais ils donnoient même des corps à ces Êtres si élevés au-dessus de la nature humaine, aux Anges, aux Démons. Le fameux Philon Juif, en qui l'on disoit que l'ame de Platon avoit passé, & tous les premiers Chrétiens, au nombre desquels on comptoit des Platoniciens illustres, tels qu'Athénagore, saint Justin Martyr, saint Clement d'Alexandrie, saint Irénée, &c. n'en avoient point d'autre idée, lorsqu'ils soutenoient que les enfans de Dieu, qui au commencement du Monde eurent commerce avec les filles des hommes (a), n'étoient autre chose que les Anges qui habiterent

(a) Gen. cap. 6 V. 2.

avec les femmes, & que de ce commerce naquirent les Géans, ou les Démons (a). Mais pour ne parler précisément que du sujet dont il s'agit ici, il est certain que quoique les premiers Chrétiens eussent une vénération très-particulière pour Platon, qu'ils regardoient comme celui de tous les Philosophes qui eût le mieux parlé de la Divinité, ils n'en avoient pas mieux compris son système, & n'en avoient pas une idée moins grossière & moins matérielle de l'ame.

Tatien qui pensoit que les Anges & les Démons sont des substances spirituelles, c'est-à-dire, selon lui, semblables au feu ou à l'air (b), assure que l'ame est non-seulement corporelle, mais même

(a) V. Phil. jud. lib. de Gig. Athenag. Apol. pro Christ. Justin. Apol. 1. Clem. Alex. Pædag. lib. 3. cap. 2. Iren. adv. Her. lib. 4. cap. 7.

(b) Δαίμονες δὲ πάντες σαρκίον μὲν ἔκκενται, πνευματικὴ δὲ ἐστὶν αὐτοῖς ἢ σύμπληξις, ὡς πῦρ, ὡς ἄερος. Tatian Orat. ad Græc. cap. 25.

mê mortelle (a), & n'admet aucune autre différence entre les bêtes & les hommes, qu'autant que ceux-ci font habiter Dieu en eux par leur pureté.

Théophile d'Antioche parle de l'immortalité d'une manière assez embrouillée; cependant il n'est pas impossible de démêler quelle est sa pensée à ce sujet. Après avoir dit de l'ame que quelques-uns la croient immortelle, il ajoûte, qu'on ne peut néanmoins concevoir que ce qui est immortel ne soit pas Dieu (b).

Saint Justin décide de même, qu'on ne doit pas dire que l'ame soit immortelle, parce que, selon lui, ce qui est immortel ne peut avoir eu de commencement (c).

(a) Tatian. *ibid.* cap. 21.

(b) Theophil. ad Antioch. lib. 2.

(c) Οὐ δὲ μὴ ἀθάνατον χρὴ λέγειν αὐτήν, ὅτι εἰ ἀθάνατος ἔστι, καὶ ἀγέννητος δὴ οὖσα. Justin. *Dial. cum Tryph.*

Saint Irenée ne s'exprime pas moins clairement sur le même sujet. Les ames, selon ce Pere, ayant commencé d'être, il seroit naturel qu'elles finissent de même; mais Dieu par sa toute-puissance les conserve éternellement (a).

Il est inutile d'avertir ici, qu'il est égal de dire que l'ame est mortelle, ou d'affirmer qu'elle est corporelle. On sçait que l'ame ne peut être immortelle de sa nature, qu'autant qu'elle est spirituelle, parce qu'il n'y a que l'esprit, qui par sa nature soit immortel. Ce qui est mor-

(a) Si qui autem hoc in loco dicant, non posse animas eas, quos paulò antè esse coeperint, in multum temporis perseverare, sed oportere eas aut intranscibiles esse, ut sint immortales, vel si generationis initium acceperint, cum ipso corpore mori: discant, quoniam sine initio & sine fine . . . solus est Deus, qui est omnium Dominus. Quæ autem sunt ab illo omnia, quæcumque facta sunt, & fiunt, initium quidem suum accipiunt generationis; perseverant autem & extenduntur in longitudinem sæculorum, secundum voluntatem factoris Dei. Iren. adv. Hæres. lib. 2. cap. 64.

tel ne peut donc être esprit. Par conséquent en disant que l'ame est mortelle, Théophile, Saint Justin, & Saint Irenée assurent en même-tems qu'elle est corporelle.

Il n'est pas étonnant que Tertullien ait fait l'ame corporelle, puisqu'il donnoit un corps à Dieu même. Il n'avoit vraisemblablement d'autre idée de l'esprit, que celle d'une matiere extrêmement déliée : car voici comment il parle de la Divinité. » Quoique Dieu, dit-il (*a*), soit
 » un esprit, qui niera qu'il soit un corps,
 » l'esprit n'étant autre chose qu'une espe-
 » ce de corps accompagné d'une figure
 » qui lui est propre (*b*) ? « Dans un

(*a*) *Quis negabit Deum corpus esse, nisi Deus? Spiritus enim corpus sui generis in sua effigie.* Tertul. cont. Prax.

(*b*) On est naturellement choqué de ces expressions de Tertullien ; & il faut convenir en général, qu'il est difficile d'excuser les Peres des premiers siècles sur ce qu'ils ont fait l'ame corporelle. On pourroit dire pour les excuser, qu'ils ne lui ont attribué un corps ainsi qu'aux Anges, &

Traité qu'il a composé exprès sur l'ame, il prouve par de longs raisonnemens que cette substance est corporelle (a), qu'elle

quelquefois à Dieu même, que pour donner à entendre que ce n'étoit point un simple mode; une maniere d'être, mais une substance subsistante par elle-même. Peut-être aussi le plus court seroit-il d'avouer ingénument qu'ils se sont trompés sur cet article. Il n'en est pas de même de ceux d'entr'eux qui ont nié que l'ame fût immortelle. Ceux qui soutiennent aujourd'hui la même opinion se flatteroient en vain de leur autorité pour appuyer leur erreur, comme si malgré ce que la Religion enseigne, ces anciens Docteurs de l'Eglise avoient nié l'immortalité. Tout ce qu'on peut conclure de ce qu'ils ont écrit à ce sujet, est qu'ils ont nié que l'ame fût immortelle comme Dieu est immortel, c'est-à-dire nécessairement, par son essence & sa nature; qu'ils ont nié qu'elle fût immortelle de la maniere dont l'entendoit Platon, qui confondoit son immortalité avec son éternité; en un mot, qu'ils l'ont crû matérielle & mortelle de sa nature, mais que conformément aux lumieres de la foi, ils ont pensé que Dieu lui avoit accordé l'immortalité par sa pure bonté & par sa grace. Si ce sentiment n'est pas du goût de nos Métaphysiciens modernes, au moins n'a-t'il rien de contraire à la doctrine de l'Eglise.

(a) Dans le Chapitre septième, après avoir parlé de l'ame du mauvais Riche qui brûloit dans

le est de même figure que le corps qu'elle habite, & qu'elle est produite en nous au moment de la conception par l'ame de nos parens, de même que notre corps est engendré par le leur. Il est vrai qu'il dit aussi qu'elle est immortelle ; mais il est évident qu'il n'entend parler que d'une immortalité gratuite, & non d'une immortalité d'essence & nécessaire.

Arnobé s'emporte contre Platon, & contre les autres Philosophes qui ont fait l'ame immortelle (a) : il dit que c'est un effet de leur orgueil ; que l'ame est naturellement mortelle, mais que Dieu

l'Enfer, & de celle de Lazare qui reposoit dans le sein d'Abraham, il ajoûte : *Si non haberet anima corpus, non caperet imago animæ imaginem corporis ; nec mentiretur de corporalibus membris Scriptura, si non erant . . . Igitur si quid tormenti, sive solatii, anima præcepit in carcere seu diversorio inferum, in igne vel in sinu Abrahamæ, probata erit corporalitas animæ. Incorporalitas enim nihil patitur, non habens per quod pati possit.*

(a) Arnob. cont. Gent. Arnobé avoit raison de s'emporter contre Platon, puisqu'il confondoit l'éternité de l'ame avec son immortalité.

la conserve par sa pure bonté. Il assure aussi, comme Tertullien, que ce sont les parens qui engendrent le corps & l'ame.

Après avoir parlé de la diversité des opinions sur la nature de l'ame, Lactance, Disciple d'Arnobé, établit son système comme une doctrine beaucoup plus raisonnable, & soutient qu'elle est une lumière qui se nourrit de l'humeur du sang (a), de même que la lumière d'une lampe se nourrit de celle de l'huile.

En un mot ceux même qui dans le Christianisme faisoient profession du Platonisme, avoient une idée toute matérielle de la nature de l'esprit. Pour s'en convaincre, il suffit de lire ce que dit Psellus, qui s'appuyant sur l'autorité des Peres, sur-tout de Saint Basile, assure

(a) Videtur anima similis esse lumini, que non ipsa sit sanguis, sed humore sanguinis alatur. sicut lampas oleo. Lactant. de Opif. Dei, cap. 17. que

que les Anges & les Démonz peuvent être vûs & touchés , & qu'on ſçait par des faits certains qu'il y en a eu qui ſe ſont brûlés , & qui ont laiffé de leurs cendres. Synéſius, Evêque de Ptolémaïde & grand Platonicien , dit groſſierement (*a*) que l'ame a un corps ſubtil & aérien , avec lequel elle ſ'envôle au Ciel quand elle quitte ſon corps groſſier & terreſtre.

Nous aurions un plus grand nombre de preuves que les Chrétiens de ces premiers ſiècles n'avoient point de leur ame une autre idée que celle d'un corps , ſi un plus grand nombre d'entr'eux avoit écrit ſur cette matière. Un des plus anciens Conciles de l'Egliſe nous fait connoître quelle étoit à ce ſujet l'opinion commune de tous ceux qui le compoſoient (*b*), en défendant ſous peine d'a-

(*a*) V. Synes. *De inſomniis*.

(*b*) C'eſt le Concile d'Elvire en Eſpagne , tenu en 305. vingt ans avant le Concile de Ni-

nathême d'allumer des Cierges dans les Cimetieres pendant le jour , de peur , dit-il , d'effaroucher les ames des Saints. J'ajoûterai , qu'un autre Concile beaucoup plus célèbre & plus récent peut être soupçonné de n'avoir pas eû des idées plus parfaites de la nature de l'esprit. C'est le sixieme Concile œcuménique tenu en 681, dans lequel Sophronius , Patriarche de Jérusalem , ayant avancé que les ames , ni même les Anges , n'étoient point immortels & incorruptibles de leur nature , mais seulement parce que Dieu leur a accordé l'immortalité & l'incorruptibilité , le Concile ne l'en reprit point , & ne censura pas sa doctrine (a).

Que si autrefois on confondoit l'esprit
 eée. Il ordonne , cap. 34. *Cereos per diem placuit in Cæmeteriis non incendi : inquietandi enim spiritus Sanctorum non sunt. Qui hæc non observaverint , arceantur ab Ecclesiæ communionem.*

(a) En effet l'Eglisen' a encore rien défini expressément au sujet de la spiritualité des Anges & de l'ame humaine.

avec la matiere , en représentant l'ame comme une substance corporelle , on peut dire qu'en récompense on attribuoit à la matiere des propriétés qu'on a crû depuis ne convenir qu'à l'esprit. Depuis l'établissement du Cartésianisme , on a crû le corps incapable d'aucun sentiment de plaisir ou de douleur : au contraire on s'imaginoit autrefois , que le corps seul étoit capable de ces sentimens. On croyoit l'ame susceptible de joie , de tristesse , de désir & d'inquiétude ; mais pour ces sentimens vifs qu'on appelle proprement plaisir & douleur , on l'en jugeoit absolument incapable. C'est pour cette raison que parmi les Payens , ceux qui ont fait quelque attention sérieuse à ce qui se disoit de l'autre vie , ne comprenant pas que l'on pût rien souffrir sans avoir un corps , ont enfin cessé de le croire , & s'en sont moqués , comme Cicéron (a)

(a) *Tantum valet error , qui mihi quidem*

nous l'apprend. C'est aussi ce qui a fait sentir la nécessité d'une résurrection future, parce qu'en reconnoissant un Dieu juste, qui doit punir les crimes & récompenser les vertus, on ne sçauroit comprendre autrement comment il peut exercer sa justice. Il est certain, que les premiers Chrétiens ne donnoient point d'autre raison de la résurrection des corps. Athénagore qui a traité exprès cette matiere, ne dit autre chose (a) sinon que Dieu étant juste, doit donner aux uns la récompense qui leur est dûë, & faire souffrir aux autres le châtiment qu'ils ont mérité; & que cela ne se peut faire qu'en supposant la résurrection. Tertullien & les autres en

jam sublatus videtur, ut corpora cremata cum scirent, tamen ea fieri apud inferos fingerent, quæ sine corpore nec fieri possent, nec intelligi.
Cic. Tusc. Quæst. lib. 1.

a) Athenag. De Resur. mort.

ont parlé de même (a), en y ajoutant seulement quelques autres preuves, qu'il est inutile d'examiner ici.

C'est sans doute sur ce fondement, que dans les premiers siècles de l'Eglise on étoit dans une opinion, qui de nos jours non-seulement paroîtroit fort extraordinaire, mais seroit même regardée comme Hérétique. Aujourd'hui on croit qu'aussi-tôt après la mort l'ame est présentée au Tribunal de Dieu, pour y subir son jugement, & pour recevoir sur le champ, en conséquence de l'Arrêt qui y est rendu, la récompense de ses vertus, ou le châtiment de ses crimes. Il n'en étoit pas ainsi dans ces premiers

(a) *Hæc erit tota causa, imò necessitas resurrectionis congruentissima scilicet Deo destinatio judicii: de cujus dispositione disquiras, an utriusque substantiæ humanæ dijudicandæ censura divina præsideat, tam animæ quàm corpori. Quod enim congruet judicari, hoc competet etiam resuscitari.*
Tertul. De Resur. carn. cap. 14.

tems. Ce jugement particulier n'étoit point connu des premiers Chrétiens, qui n'attendoient d'autre jugement de Dieu, que le Jugement universel, où les ames réunies à leurs corps devoient être récompensées ou punies selon leurs mérites. Jusques-là ces ames rassemblées dans un lieu que Dieu avoit destiné à leur servir de demeure, exemptes de peines & de plaisirs, attendoient la résurrection future qui devoit décider de leur sort pour l'éternité. Cette opinion n'étoit point particuliere à quelques-uns; c'étoit le sentiment commun des Peres & des Ecrivains Ecclésiastiques les plus anciens, & les plus habiles (a). Il est inutile d'exa-

(a) V. Clem. Rom. *Recognit.* 1. Just. in *Quæst. à Gent. positis*, *Quæst.* 76, Iren. *adv. Hæres.* Tertul. *cont. Marc.* lib. 4. Origen. *Princ.* lib. 2. & 4. Theodor. *ad cap.* 2. Ep. *ad Hebr.* August. in *Psal.* 36. Ambr. *lib. de bono mortis*, cap. 10. Chrisost. *Homil.* 39. in 1. *ad Cor.* Lactant. *Di.v. Just.* lib. 3. *cap.* 24. &c.

miner ici d'où peut être venu ce changement dans la doctrine de l'Eglise : il me suffit de faire observer, que cette opinion ne pouvoit avoir pour fondement que l'un de ces deux principes ; ou bien que l'ame séparée du corps ne peut être capable de douleur & de plaisir ; ou que l'homme tout entier ayant été vertueux ou criminel, il doit recevoir tout entier la récompense ou le châtement qu'il mérite.

Ce que nous venons de dire de l'opinion qu'on avoit conservée sur la nature de l'ame, & de l'idée peu spirituelle que l'on continuoit de s'en former long-tems même après l'établissement du Platonisme, doit nous convaincre de l'extrême difficulté avec laquelle le système de la spiritualité s'est introduit dans l'esprit des hommes. Il fallut renoncer à une manière de penser ancienne, naturelle & facile, pour en embrasser une nouvelle, difficile

& abstraite. Il fallut imposer silence à une imagination rebelle , qui jusqu'à-lors s'étoit toujours crûe en droit de former seule & de représenter cette ame , à laquelle on vouloit qu'elle n'eût plus de part. Tout cela coûta beaucoup d'efforts , & consuma bien du tems. Cependant à force de s'appliquer , de méditer & de raisonner sur cette question , on se dégagea peu à peu de la matiere ; les esprits se subtiliserent insensiblement , & on parvint enfin à se persuader , soit à tort ou avec raison , qu'il étoit essentiel à l'immortalité de l'ame que cette substance ne fût point un corps. Il resta sans doute encore beaucoup d'incrédules , qui conserverent toujours leurs images grossieres , puisqu'il s'en trouve même aujourd'hui un assez grand nombre. Hippocrate continua d'avoir des Sectateurs : Empedocles & Démocrite en eurent de même ; mais Platon prévalut. Son opi-



nion devint la plus générale & la plus suivie; & non-seulement on convint que l'ame étoit immortelle; on lui accorda aussi la spiritualité, qui lui avoit été si long-tems refusée (a).

CHAPITRE VII.

De l'Origine des hommes & des Animaux.

QUOIQUE ce ne fût pas mon dessein d'examiner la différence qui peut être entre l'ame humaine & celle des bêtes, j'ai voulu cependant donner dans le Chapitre précédent une idée de la manière dont on pensoit autrefois au sujet de l'homme comparé avec les autres animaux, avant que d'entrer dans le détail des opinions des Anciens touchant l'ori-

(a) *Obtinuit non mirius de æternitate ejus, quam de incorporalitate sententia. Macrobius in Somn. Scip. lib. 1. cap. 14.*

gine des uns & des autres, & leur antiquité sur la Terre. C'est ce que je me propose de traiter dans ce Chapitre.

Nous n'avons rien à dire de ceux qui ont soutenu l'éternité du Monde quant à la matiere & à la forme: on voit assez qu'ayant crû tous les animaux éternels comme la Terre, ils n'ont pû penser autre chose sur leur origine, sinon qu'ils n'en avoient point. A l'égard de ceux qui ont donné un commencement à la forme présente du Monde, ils ont tous assuré que c'étoit la Terre qui avoit produit les hommes & les autres especes d'animaux qui l'habitent. Il n'y a point deux sentimens à ce sujet dans l'Antiquité (a) : on a crû généralement que dans les premiers tems de la formation de la Terre, elle renfermoit les semences de

(a) Cependant Plutarque assure, *Sympos. li. 1.*
8. qu'Anaximandre faisoit sortir les hommes des poissons.

toutes choses, & que ces semences échauffées alors d'un degré de chaleur convenable, avoient fait éclore de son sein les plantes & les animaux (*a*).

(*a*) C'étoit, selon Diogene Laërce, l'opinion d'Anaxagore, d'Archelaüs, de Zenon Eleate & de Parménide. C'étoit aussi le sentiment de Lucrèce, qui l'a ainsi exprimé dans ces vers de son second Livre :

Quippe vi lere licet vivos existere vermes
Stercore de tetro, putrorem cum sibi nacta est
Intempestivis ex imbribus humida tellus.

.
Ergò omnis natura cibos in corpora viva
Vertit, & hinc sensus animantum procreat
omnes.

Denique cœlesti fumus omnes semine oriundi :

Omnibus ille idem pater est, aude alma
liquentes

Humorum guttas mater cum terra recepit,
Fœta parit nitidas fruges, arbustaque læta
Et genus humanum.

Et dans son cinquieme Livre :

Tum tibi terra dedit primùm mortalia sæcla :
Multus enim calor atque humor superabat
in arvis.

Les Anciens n'avoient point recours à un Etre intelligent pour la production des Animaux : ils croyoient que la chaleur & l'humidité, l'une & l'autre dans un certain degré, suffisoient pour cette opération ; & ils regardoient comme un reste de cette ancienne vertu productrice de la nature, ce qui arrivoit tous les ans en Egypte, où après le débordement du Nil, la terre humectée de ses eaux, & engraisée des limons dont il l'avoit couverte, engendroit avec le seul secours de la chaleur du Soleil une multitude prodigieuse d'insectes. C'est de cette suite

Hinc ubi quæque loci regio opportuna dabatur ,

Crescebant uteri terræ radicibus apti :

Quos ubi tempore maturo patefecerat ætas
Infantum , fugiens humorem aurasque petiffens ;

Convertebat ibi natura foramina terræ ,

Et succum venis cogebat fundere apertis

Consimilem lacti.

de génération que les Egyptiens con-
 cluoient, que leur pays avoit produit
 sans doute les premiers hommes (a).
 Cependant les autres Peuples ne leur ac-
 cordoient point cette chimérique préexis-
 tence des hommes en Egypte : chacun se
 croyoit aussi ancien dans la terre qu'il
 habitoit, que les Egyptiens l'étoient dans
 la leur. Les Ethiopiens en particulier as-
 suroient, que les Egyptiens étoient sor-
 tis d'entre eux (b) ; & ils prétendoient
 le prouver par cette raison, que la mer
 couvroit encore toute l'Egypte, lorsque
 l'Ethiopie avoit déjà des hommes. Quoi-
 qu'il en soit, les principales Nations de
 la Terre soutenoient qu'elles avoient
 été produites dans leur propre pays, &
 qu'elles n'y étoient jamais venues d'ailleurs

(a) Tradunt Ægyptii, ab orbis initio primos
 homines apud se creatos. Diodor. lib 1. & Herod.
 ib. 2. Οἱ δὲ Αἰγύπτιοι ἐνόμιζον ἑαυτὸς πρῶτους
 γενέσθαι πάντων ἀνθρώπων,

(b) Voyez Diodore, liv. 3.

pour s'y établir (a), comme nous allons le faire voir.

Commençons par les quatre grandes Nations, dont les Anciens ne connoissoient gueres que le nom : voici ce que l'Histoire nous en apprend. » Les Indes, » dit Diodore (b), sont habitées par un » grand nombre de Peuples différens, qui » sont tous indigens : car aucune Nation » n'y est venue d'ailleurs. Les Indiens » n'ont jamais reçu chez eux de colonies ; » ils n'en ont jamais envoyé au dehors. » Ils sont presque, dit Pline (c), le seul » Peuple de la Terre, qui ne soit jamais » sorti de son pays. » Il ajoute, qu'ils

(a) Voyez la fin de ce Chapitre, N: (*).

(b) *Indiam omnem . . . multæ variæque gentes incolunt, quarum nulla originem extra Indiam trahit, sed omnes indigetes appellantur.* Diodor. lib. 3.

(c) *Indi propè gentium soli nunquam migraverè finibus suis . . . Colliguntur à Libero patre ad Alexandrum Magnum reges eorum CLIV. annis VI. M. CCCCLI. adjiciunt & menses sres.* Plin. Hist. lib. 6. cap. 21.

comptent fix mille quatre cens cinquante & un an & trois mois depuis Bacchus jusqu'à Alexandre, & que dans cet intervalle ils ont eu cent cinquante-quatre Rois. Solin en dit à peu près la même chose (*a*). Diodore parlant des Ethiopiens (*b*), assure que tout le monde convient, qu'ils ont été produits dans le pays qu'ils habitent. Le même Auteur rapporte des Scythes (*c*), qu'ils se disoient descendus de Scytha, qui naquit d'une fille moitié serpent que la terre avoit produite; ce qui prouve que cette

(*a*) *Soli Indi nunquam à natali solo recesserunt. Indiam Liber pater primus ingressus est . . . Ab hoc ad Alexandrum Magnum numerantur annorum sex millia quadringenti quinquaginta unus, additis & amplius tribus mensibus, habitá per reges computatione, qui centum quinquaginta tres tenuisse medium ævum deprehenduntur. Solin. cap. 52.*

(*b*) *Diodor. lib. 4.*

(*c*) *Fabulantur Scythæ, natam apud se ex terrâ virginem umbilico tenus hominis formâ, reliquâ viperæ; eam genuisse puerum, cujus nomen fuerit Scytha; hunc indidisse populis Scytharum nomen. Diodor. lib. 3.*

Nation ne comptoit devoir son origine ; qu'au pays qu'elle habitoit. C'est pour-
 quoi Justin n'en reconnoît point de plus
 ancienne (*a*). A l'égard des Hyperbo-
 réens, comme de tous les Peuples ils
 étoient ceux dont les Anciens avoient le
 moins de connoissance, à peine en trouve
 -t-on dans l'Antiquité autre chose que le
 nom ; & à la réserve de quelques fa-
 bles (*b*), on n'a jamais rien dit d'eux,
 sinon qu'ils existoient.

Les Egyptiens ne convenoient point
 qu'ils fussent une colonie des Ethiopiens.
 Non-seulement ils soutenoient, qu'ils
 avoient été produits dans leur propre pays ;
 mais ils se croyoient aussi anciens que le
 Monde (*c*). Les Phrygiens avoient la

(*a*) *Scytharum gens antiquissima semper ha-
 bita . . . Antiquiores semper Scythæ visi. Justin.
 lib. 2. cap. 1.*

(*b*) Voyez pag. 113. N. (1).

(*c*) *Ego certè Ægyptios opinor neque eum
 loco, quem Delta Iones vocant, pariter extitisse,
 sed semper fuisse ex quo genus humanum extitit.
 Herodot. lib. 2.*

même opinion de leur Nation. Enfin nous pouvons dire que la plûpart des Peuples s'imaginant être indigenes, & n'en reconnoissant point de plus anciens qu'eux, avoient encore la vanité de penser, que tous les autres leur étoient postérieurs, & que la terre les avoient produits plus tard.

Quoique les Grecs fussent très-jaloux les uns des autres, & que les Athéniens en particulier s'attirassent l'envie de tous les autres Peuples de la Grece, on ne leur a pourtant jamais contesté l'indigénat dont ils se glorifioient si fort. » Les habitants de l'Attique, dit Plutarque (a), » ont été nommés Autochtones, c'est-à-dire, nés de la terre même où ils sont, » parce qu'on ne se souvient pas que jamais ils soient venus de quelque autre » endroit s'établir dans le pays qu'ils ha-

(a) Plut. De. Exl.

» bitent. » Ils ne sont pas étrangers,
 » ajoute Justin (a) ; mais le lieu de leur
 » demeure est en même tems celui de leur
 » origine. » Un des plus fameux Orateurs
 de l'ancienne Athenes a étendu cette pen-
 sée, & a relevé en ces termes la gloire
 de sa Nation. » Il est constant, dit-il (b),
 » que notre ville est très-célebre par tou-
 » te la terre. Mais nous sommes encore
 » moins recommandables par tout autre
 » endroit, que parce que nous habitons un

(a) Soli (Athenienses) præterquàm incre-
 mento, etiam origine gloriantur. Quippe non ad-
 venæ, neque passim collecta populi colluvies ori-
 ginem urbi dedit : sed eodem innati solo, quod
 incolunt, & quæ illis sedes, eadem origo est.
 Justin. lib. 2. cap. 6.

(b) Constat enim nostram & antiquiss-
 mam esse, & maximam, & apud omnes homi-
 nes celeberrimam . . . In hæc enim terrâ sic ha-
 bitamus, ut nec alios pepulerimus, nec vacuam
 occupaverimus, nec ex multis gentibus permisti,
 sed adedè honestè liberaliterque nati sumus, (nam
 indigenæ sumus) ut quæ nos produxit, eam per-
 petuo tenuerimus. Solis enim nobis ex omnibus
 Bræcis eandem & nutricem, & patriam, &
 matrem vocare datum est. Isocrat. in Paneg.

» pays dans lequel nous ne sommes point
 » venus comme étrangers, pour en chaf-
 » ser ceux qui l'occupoient, ou pour lui
 » donner des habitans. Nous ne sommes
 » point une nation formée de l'assembla-
 » ge de plusieurs peuples réunis (a) : cer-
 » te terre nous a produits ; & comme
 » nous sommes ses premiers enfans, nous
 » ne l'avons jamais abandonnée. De tous
 » les Grecs, c'est donc à nous seuls qu'il
 » appartient d'appeller la Grece notre pa-
 » trie, notre mere, notre nourrice. »

Quoiqu'en dise Isocrate, les Athéniens
 n'étoient pas les seuls entre les Grecs,
 qui s'attribuaient l'indigénat. Les Arca-
 diens & les Achéens, deux des sept Na-
 tions du Péloponese, s'en glorifioient aussi.
 Pausanias qui a écrit l'histoire particulière
 de la Grece, le leur attribue comme une
 prérogative non contestée (b) ; & Héro-

(a) Voyez la fin de ce Chapitre, N. (*).

(b) Pausan. *Eliac. lib. 5. cap. 1.*

dote l'avoit fait avant lui (a). Les Cydoniens dans l'Isle de Crete & les Eteocretes étoient indigenes du pays, comme Strabon & Diodore nous l'apprennent (b). Les Pélasgiens y passerent depuis, & ensuite les Doriens, que Minos réunit sous un même gouvernement. Les amours d'Apollon & de Rhodes étoient regardées comme une allégorie, selon Diodore (c), & ne signifioient autre chose, sinon que par sa chaleur le Soleil avoit rendu fé-

(a) Herodot. lib. 1.

(b) Τῆς μὲν ἔν Ἰτεοκρήτας καὶ τῆς Κυδωνίας αὐτοχθόνων ὑπάρχει εἰκός. Strab. lib. 10. & Diodor. lib. 5. Qui primò Cretam inhabitaverunt, antiquissimi dicuntur Eteocretæ indigetes fuisse.

(c) Sol, secundum fabulas, Rhodæ amore captus, insulam, à quâ amata, Rhodum ab eâ dixit. Verùm id constat, cum à principiis insula referta paludibus admodum humida esset, solis calore arefactos humores terram fertilem reddidisse, ab eâque genitos septem numero, qui dicti sunt Heliades. Cum alii præterea indigetes populi insulam inhabitarent, existimatum est eam soli sacram esse. Diodor. lib. 5.

conde l'Isle de Rhodes, & lui avoit fait produire des hommes. Cet Historien ajoute, qu'à cause de cette origine ; les premiers Rhodiens qui n'étoient d'abord qu'au nombre de sept, furent appelés Héliades. Les Sicaniens passoient pour être indigenes dans la Sicile, comme Timée & Diodore l'assurent (a) : les Siciliens y vinrent ensuite ; & les Grecs s'y établirent après eux. Enfin nous verrons plus bas que les Ombriens, les Tyrrhéniens & plusieurs autres, étoient regardés comme des Peuples indigenes de l'Italie.

Que si dans des lieux si fréquentés des Anciens il se trouvoit tant de Peuples indigenes, c'est-à-dire, occupant de toute

(a) *Fabulantur pœtæ quidam, post Plutonis & Proserpinæ nuptias hanc insulam (Siciliam) ab Jove Anacalytræ Nymphæ traditam ; Sicanos autem, qui in eâ antiquitus habitaverunt, indigetes esse, præcipui Scriptores tradunt. Philiscus Sicanos ex Iberiâ in Siciliam venisse affirmat ; cujus inscientiam arguens Timæus, Sicanos ait Siciliæ indigetes esse, multa eorum antiquitatis argumenta referens. Diodor. ubi supra.*

antiquité les pays qu'ils habitoient, & se regardant comme des hommes que la terre y avoit produits; il n'est pas étonnant que dans des régions moins connues, des habitans barbares, & sans aucun commerce avec leurs voisins, eussent la même opinion d'eux-mêmes. Ni Bacchus, ni Hercule, ni aucun de ces fameux Conquérens qui couroient autrefois toute la Terre, n'avoit passé dans la grande-Bretagne. Cette Isle étoit ce pendant habitée; & à la réserve de la côte voisine des Gaules, où les Belges avoient envoyé quelques colonies, le reste du pays étoit peuplé d'indigenes (*a*). Aussi César nous assure-t'il (*b*) que c'étoit une ancienne tradition, qu'ils avoient été en-

(*a*) Avant que les Belges y eussent envoyé des colonies, les Celtes cherchant à s'étendre de proche en proche, y étoient sans doute passés de la Gaule, & l'avoient peuplée. Voilà les Indigenes dont il s'agit. V. Rapin Toyras, *Hist. d'Angl.*

(*b*) *Britannia pars interior ab iis incolitur,*

gendrés dans leur Isle même. Les Germains avec lesquels on n'avoit pis plus de commerce qu'avec les Bretons, soutenoient aussi que leurs ancêtres avoient été produits de la terre; & Tacite marque, qu'ils conservoient la mémoire de cette origine dans des vers anciens, qu'ils récitoient dans leurs cérémonies. Après cela cet Historien ajoute (a), que l'extrême différence qui se trouve entre les Germains & les autres Peuples, soit pour la figure, soit pour les coutumes, est une preuve de leur tradition. Les Gaulois disoient la même chose. Ils assuroient que

quos natos in insula ipsa memoria proditum dicunt. Cæf. de Bel. Gal. lib. 5.

(a) *Ipsos Germanos indigenas crediderim, minimeque aliarum gentium adventibus & hospitibus mistos. Celebrant carminibus antiquis, quod unum apud illos memoria & annalium genus est, Tuistonem Deum terrâ editum. Tacite. De mor. Germ. cap. 2. & cap. 4. Ipse illorum opinionibus accedo, qui Germaniæ populos nulli s'altis aliarum nationum connubiis infectos, propriam & sinceram, & tantum sui similem gentem extisse arbitrantur.*

Pluton , qui comme on le ſçait , eſt le Dieu des entrailles de la terre , étoit l'auteur de leur origine : c'eſt pourquoi , dit Céſar (*a*) , ils comptent la durée du tems par le nombre des nuits , & non pas par celui des jours.

Cette opinion conſtante d'un ſi grand nombre de Peuples , qui aſſuroient tous que la terre les avoit produits dans leur propre pays , répugne évidemment à la raiſon. Car comment concevoir que des hommes , des chevaux & des éléphants ſoient autrefois ſortis de terre comme des champignons (*b*) ? Mais il n'eſt pas ici queſtion d'examiner , ſi ce ſentiment eſt abſurde ou raiſonnable (*c*) : il nous

Undè habitus quoque corporum , quanquàm in tanto hominum numero , idem omnibus.

(*a*) Galli ſe omnes ab Dite patre prognatos prædicant . . . Ob eam cauſam ſpatia omnis temporis , non numero dierum , ſed noctium finiunt. Cæſ. de Bel. Gal. lib. 5.

(*b*) Le fait ſeroit en effet fort ſingulier , ſ'il étoit vrai.

(*c*) Au contraire c'eſt ce qu'il auroit fallu

fuffit d'avoir prouvé par l'autorité de l'Hiftoire, que tous les anciens Peuples ont foutenu qu'ils avoient été produits dans les pays mêmes qu'ils habitoient, fans croire qu'ils fuffent descendus ni d'Adam, ni de Noë, dont ils n'avoient même jamais eu la moindre notion; & que les Bretons, les Germains, les Gaulois, les Athéniens, les Egyptiens, les Indiens, les Chinois & tous les autres peuples des contrées même anciennement connues, ont eu à ce fujet des opinions toutes oppofés à celles qu'ils devoient naturellement avoir.

On dira fans doute, que fur le fait en queftion il ne s'agit pas de s'en rap-

bien examiner. Car à quoi bon faire tant d'é-talage des Bretons, des Germains & de tant d'autres? Si le fait eft absurde, que tous les Peuples de l'Univers ayent eu la sottife de concourir à s'en perfuader, que nous importe, & qu'est-ce que cela prouve? Ils ont bien crû d'autres absurdités. Voyez la fin de ce Chapitre, N. (*).

porter absolument aux traditions & aux opinions des Peuples, qui peuvent s'être trompés sur leur propre origine; qu'il vaut beaucoup mieux en juger par ce que l'Histoire nous apprend touchant les anciennes colonies; & qu'elle ne nous permet pas de douter, que le Monde ne se soit peuplé successivement, & peu à peu. On croit, par exemple, que les Egyptiens & les Phéniciens ont peuplé la Grece; que les Grecs & les Lydiens ont peuplé l'Italie; que les Phéniciens & les Celtes ont peuplé l'Espagne, & ainsi des autres pays. Examinons donc ce qui nous reste de l'Antiquité sur ces colonies: faisons voir que, selon les Historiens anciens, tous les pays où elles ont été envoyées, étoient habités avant leur arrivée: montrons que les colonies anciennes ne différoient en aucune maniere de celles que les Européens envoient aujourd'hui dans le nouveau Monde; & prouvons par là

d'une maniere évidente, qu'à ne consulter que l'Histoire, il est absolument impossible de remonter à ces premiers tems, où la terre a commencé d'être peuplée, & que par conséquent tout ce qu'on dit sur ce sujet au delà d'un certain point, n'est que fable & conjecture frivole (a).

Comme la Grece & l'Italie sont les deux pays, dont les Anciens ont écrit l'histoire avec le plus d'exactitude, il nous fera aisé d'entrer dans le détail des différens Peuples qui les ont habités. Après cela nous parlerons des autres d'une maniere plus générale, à proportion des lumieres que l'Antiquité nous fournit à ce sujet.

L'Histoire ne fait mention d'aucune colonie qui soit passée dans la Grece avant

(a) Cela est hardi, & beau à prouver. Mais l'Auteur le prouvera-t'il aussi évidemment qu'il le dit ? Voyez la fin de ce Chapitre, N. (*).

celles que Danaus & Caëmus y conduisirent à peu près dans le même tems, l'un d'Egypte, l'autre de Phénicie. Pélops & les Phrygiens n'entrèrent dans le Péloponese, que long-tems après que Danaus s'étoit établi à Argos, dont il ne s'étoit lui-même emparé, qu'après en avoir chassé Gélanor qui y régnoit dès lors, ainsi que Pausanias nous l'apprend (a). Danaus se rendit illustre, au rapport de Strabon (b); & les habitans d'Argos qu'on appelloit avant lui Pélasgiens, furent appelés de son nom Danaens (c).

(a) Δαναὸς δ' ἀπ' Αἰγύπτου πλέυσας ἐπὶ Γελάνορα τὸν Σθενέλα, τὰς ἀπογόνους τὰς Ἀγύγορος Βασιλείας ἔπαυεν. Pausan. Corinth. lib. 2. cap. 16.

(b) Strab. lib. 8.

(c) Arcem Argivorum condidisse perhibetur Danaus, qui tantum præstitisse iis, qui ante ipsum istis in locis principatum gesserant, videtur, ut, quod est apud Euripidem,

Pelasgiotas nuncupatos antea
Danaos vocari lege latâ jusserit.

On voit déjà que Danaus ne passa point dans le Péloponese pour le peupler, mais plutôt qu'il y entra en usurpateur, pour s'emparer d'un pays habité, dont les Rois faisoient remonter leur origine jusqu'à Inachus, qui avoit précédé le déluge d'Ogyges; c'est-à-dire jusqu'aux tems fabuleux. Pélops arriva dans le même pays environ deux cens ans après, & lui donna son nom. Il est inutile de parler des Doriens & des autres qui s'y rendirent dans la suite: il suffit d'observer, qu'avant toutes ces révolutions les Arcadiens occupoient le milieu du pays, & les Athéniens la partie septentrionale. Ces deux Nations passioient pour être indigènes du Péloponese, & pour l'avoir habité de tout tems.

Cadmus ne trouva pas la Béotie où il aborda, moins peuplée que l'étoit le Péloponese à l'arrivée de Danaus. Strabon & Pausanias parlent des Hyantes &

des Aoniens, peuples indigenes de la Grece, qui habitoient alors la ville de Thebes (a). Cadmus les vainquit, & convint ensuite avec eux qu'ils ne feroient plus qu'un peuple avec ses Phéniciens, après quoi il bâtit la Cadmée. Auparavant les Hyantes & les Aoniens n'étoient pas les premiers fondateurs de Thebes. Cette ville avoit été habitée auparavant par les Hectenes, autre Nation indigene du pays, qui périt toute entiere par une maladie contagieuse (b). Thebes s'appelloit alors Gygée, du nom d'un de ses Rois. Elle passoit pour la plus ancienne de toutes les villes de la Grece, & pour avoir été bâtie par Ogyges (c), c'est-à-

(a) *Baotiam initio Barbari tenuerunt, Aones & Temnices ex Sunnio evagati, & Leleges ac Hyantes. Deinde cum Cadmo à Phoeniciâ profecti Phœnices occuparunt. Strab. lib. 9. V. Pausan. Bœotic. lib. 9. cap. 5.*

(b) *Pausan. Achaïc. lib. 7. cap. 2.*

(c) *Etenim vetustissimum oppidum cum sit traditum Græcum Bœotia Thebæ, quod rex Ogyges ædificavit. Varro, de Re rust. lib. 3. cap. 1.*

dire , deux mille ans avant Jules-César , selon le calcul de Varron.

Les Grecs qui avoient reçu parmi eux les Egyptiens & les Phéniciens , se rendirent eux-mêmes célèbres dans la suite par le grand nombre de colonies , qu'ils envoyèrent en différentes contrées de la Terre. Mais on doit observer , que toutes ces colonies trouverent les lieux où elles aborderent aussi peuplés , que ceux qu'elles venoient de quitter , avec cette différence seule , qu'ils étoient habités par des hommes plus grossiers & moins polis.

Les plus fameuses colonies Grecques sont celles qui passerent dans l'Asie mineure & en Italie. Pour ce qui est de l'Asie , quelques-uns ont prétendu dans ces derniers tems , que les Grecs étoient au contraire passés de cette partie du Monde en Europe ; mais ce fait est contredit par tous les Anciens. Strabon parle fort au long d'Androclus & des au-

tres enfans de Codrus Roi d'Athenes, qui les premiers de tous les Grecs passerent en Asie, & y bâtirent Ephese, Milet & les autres villes d'Ionie (a); après quoi les Phocéens allerent aussi s'y établir. Pausanias dit la même chose (b). Les Cariens & les Léleges occupoient alors les pays dont les Grecs s'emparerent; & il fallut les en chasser, comme Strabon l'assure positivement. L'Ionie n'étoit donc pas vuide, quand les Grecs s'y établirent.

Les Eteocretes & les Cydoniens habitoient l'Isle de Crete, comme nous l'avons dit, & ils étoient regardés comme Peuples indigenes, lorsque les Doriens &

(a) *Finis oræ Joniæ . . . De hac . . . Pherecydes scribit, Cares quondam tenuisse; reliquam, usque ad Phocæam, Chium, & Samum, oram Leleges: utrosque ab Ionibus ejectos. Duce[m] coloniæ Jonum ait fuisse Androclum, Codri Atheniensium Regis filium legitimum, qui Ephesum condiderit. Strab. lib. 14.*

(b) *Pausan. Achaïc. lib. 7 cap. 2.*

les Pélagiens passèrent de la Grece dans ce pays. Les Corinthiens n'aborderent en Sicile, qu'après que les Siciliens y furent venus d'Italie ; & quand les Arcadiens passerent en Italie, les Pélasgiens y étoient déjà établis, & y avoient trouvé eux-mêmes plusieurs autres Peuples. Il en est de même de tous les autres pays, où les Grecs envoyèrent des colonies : ces contrées étoient occupées par des Barbares, qu'il falloit gagner par la douceur, ou soumettre par la force, avant que de s'y établir. C'est ainsi qu'en usèrent Miltiades & Cimon son fils, quand ils conduisirent l'un après l'autre des colonies d'Athenes dans la Thrace (a).

(a) *Pervenit Chersonesum (Miltiades.) Ibi brevi tempore Barbarorum copiis dejectis, totâ regione, quam petierat, potitus, loca castellis idonea communivit. Cornel. Nep. in Miltiad. & in Cim. Primum imperator apud flumen Strymona, magnas Thracum copias fugavit; oppidum Amphipolim constituit, eoque decem millia Atheniensium in coloniam misit.*

Voyons présentement ce qui regarde
 l'Italie: Denis d'Halicarnasse qui a écrit
 l'Histoire Romaine avec tant de soin,
 sera l'Auteur qui nous guidera. » Les Si-
 » cules, dit-il (*a*), Nation barbare, sont
 » ceux qui les premiers ont habité le pays
 » où Rome est bâtie. Les Aborigenes les
 » en chasserent ensuite à l'aide des Pélas-
 » giens & de quelques autres Grecs, &
 » y ont toujours demeuré depuis jusqu'au
 » tems de Romulus. » Voilà déjà une Na-
 » tion indigene, que cet Historien recon-
 » noît en Italie, c'est-à-dire, les Sicules:
 » elle ne sera pas la seule. » Les Aborige-
 » nes, continue-t'il (*b*), sont ainsi nom-
 » més, selon quelques-uns, parce qu'ils ont
 » donné l'origine aux autres Peuples d'I-
 » talie, ou, selon d'autres, parce qu'étant
 » une troupe d'hommes errans & sans de-
 » meure fixe, ils s'établirent en ce pays;

(*a*) Dion. Halyc. *Antiq. Rom lib. 1. cap. 8.*

(*b*) Dion. Hal. *ubi supra.*

» selon quelques autres enfin , parce qu'ils
 » habitoient les montagnes. » Caton &
 Sempronius ont écrit , qu'ils étoient Grecs
 d'origine , d'où pourroit venir leur nom
 d'Aborigenes , comme qui diroit , origi-
 nairement de Grece , en sous-entendant
 ce dernier mot. Mais ils ne le prouvoient ,
 au rapport de Denis d'Halicarnasse , par
 le témoignage d'aucun Auteur ancien. Ce-
 pendant , ajoute-t'il , il faut suspendre son
 jugement , & ne point conclure que les
 Aborigenes soient des Peuples barbares ,
 comme les Liguriens & les Ombriens.

Si cet Historien qui auroit souhaité
 sans doute pouvoir donner une origine
 Grecque aux Romains , n'a pas osé dire
 que les Aborigenes dont ils descendoient ,
 fussent des Peuples barbares , au moins
 ne peut-on douter , qu'il n'ait reconnu
 les Liguriens & les Ombriens pour des
 naturels d'Italie. Zénodote qui a écrit

l'histoire de ces derniers, assure (*a*) qu'ils sont indigenes; qu'ils habiterent d'abord à Reate, & qu'en ayant été chassés ensuite par les Pélasgiens, ils se réfugièrent dans le pays qu'ils occupoient de son tems, & prirent le nom de Sabins. Pline dit positivement, que cette Nation passoit pour la plus ancienne d'Italie (*b*).

Les Arcadiens sont les premiers de tous les Grecs qui aient passé en Italie: les Pélasgiens & les Crétois s'y rendirent depuis. Oenotrus, fils de Lycaon, y conduisit une colonie dix sept-cens ans avant la guerre de Troyes. Cet Oenotrus aborda à la côte occidentale de l'Italie, qui

(*a*) Zenodotus Træzænius, qui *Umbricæ gentis historiam conscripsit, narrat indigenas primum in Reatino habitasse, & inde Pelasgorum armis expulsos; venisse in terram, quam nunc habitant; mutatoque cum sedibus nomine, Sabinos pro Umbris appellatos.* Dion. Hal. lib. 2. cap. 84.

(*b*) *Umbrorum gens antiquissima Italiæ existimatur, ut quos Ombrios à Grecis putent dictos, quod inundatione terrarum imbribus superfuissent.* Plin. Hist. lib. 3. cap. 19.

s'appelloit alors Aufonie, à cause des Aufoniens qui l'habitoient, ainsi que Denis d'Halicarnasse le marque expressément. Il s'empara de plusieurs terres propres au labourage & aux paturages, après les avoir en partie purgées des barbares, & y bâtit ensuite de petites villes. Les Arcadiens s'emparèrent de leur côté, non-seulement de plusieurs terres incultes ou mal cultivées; ils se saisirent aussi de celles qui'étoient mieux, & qu'occupoient les Ombriens. Tout ce récit prouve clairement, que l'Italie étoit déjà habitée, avant que la plus ancienne colonie dont l'Histoire fasse mention, fut allée s'y établir.

Nous ne dirons rien ici d'Evandre, qui aborda dans le *Latium* sous le règne de Latinus, environ vers le tems de la guerre de Troyes; ni de Saturne, qui y étoit passé déjà au-paravant du tems de Janus. Il est évident qu'un pays qui avoit des Rois avant leur arrivée, devoit

être peuplé. Mais les colonies de Lydiens que Tyrrhenus y conduisit, au rapport d'Hérodote (a), méritent d'être examinées. Denis d'Halicarnasse soutient d'abord que c'est une fable. » Xanthus, dit-il » (b), qui étoit Lydien, & qui a écrit » avec soin l'histoire de sa Nation, ne » fait aucune mention de ce Tyrrhenus, » & ne dit pas même que jamais Lydien » soit passé en Italie, quoiqu'il rapporte » des faits moins importans. « Notre Historien ajoute, que les Thyrrhéniens ne sont point Lydiens d'origine, parce qu'il n'y a aucun rapport entre la langue, la Religion & les coutumes de ces deux Peuples, & conclut que ceux qui font cette Nation indigene, peuvent bien avoir raison, puisqu'elle est très-ancienne dans son pays, & qu'elle ne convient avec aucune autre, soit pour la Langue, soit pour

(a) Herodot. lib. 1.

(b) Dion. Hal. lib. 1. cap. 8.

les usages. Concluons de-là que les Tyrhéniens, les Ausoniens, les Liguriens, les Sicules, les Ombriens & les Aborigènes sont des Peuples, dont il n'est pas possible de découvrir l'origine.

Les colonies qui fonderent Carthage en Afrique, Cadix en Espagne, & Marseille dans les Gaules, sont très-célebres dans l'Antiquité: or les pays où ces villes furent bâties, étoient habités long-tems avant l'arrivée de leurs fondateurs. On sçait la ruse dont la Reine de Carthage se servit (a) pour tromper les habitans du lieu, qui ne lui avoient cédé qu'autant de terrain qu'en pourroit couvrir un cuir de bœuf. Les Phéniciens furent obligés d'employer la force, pour

(a) *Elissa delata in Africæ sinum, incolas loci ejus, adventu peregrinorum mutuarumque rerum commercio gaudentes, in amicitiam sollicitat: deinde empto loco, qui corio bovis tegi posset... corium in tenuissimas partes secari jubet; atque ita majus loci spatium, quàm petierat, occupat. Justin. lib. 18. cap. 5.*

s'établir. & se maintenir en Espagne. Justin nous apprend (*a*) que les Iberes faisant la guerre à leurs nouveaux hôtes, les Carthaginois les secoururent, ce qui donna lieu à ceux-ci de mettre le pied dans ce pays, où ils se rendirent depuis très-puissans. Protis, un des chefs de la colonie qui peupla Marseille, s'acquit au contraire la bienveillance des Gaulois, en épousant la fille d'un de leurs Rois (*b*); & les Grecs enseignèrent ensuite aux habitans des Gaules, qui étoient en-

(*a*) *Cum Gaditani à Tyro sacra Herculis, per quietem jussi, in Hispaniam transtulissent, ibique urbem condidissent, invidentibus incrementis novæ urbis finitimis Hispaniæ populis, ac propterea Gaditanos bello laceffentibus, auxilium consanguineis Carthaginenses misere. Ibi felici expeditione, & Gaditanos ab injuriâ vindicarunt, & majorem partem provinciæ imperio suo adjecerunt. Idem, lib. 44. cap. 35.*

(*b*) *Phocensium juventus . . . Massiliam inter Ligures & feras gentes Gallorum condidit . . . Duces classis Simos & Protis fuere. Itaque regem Segobrigiorum, Nannum nomine, amicitiam petentes conveniunt. Fortè eo die rex occupatus in apparatu nuptiarum Gyris filia erat, &c. Idem.*

core alors très-barbares, une maniere de vivre plus humaine & plus raisonnable.

Les secours que l'Histoire fournit ne sont pas suffisans pour nous faire remonter jusqu'à l'origine des premiers habitans de la Terre : les tems fabuleux ne nous conduisent pas même si loin. Nous n'avons rien de plus ancien dans la Fable & dans l'Histoire, que les expéditions de Bacchus, d'Hercule, d'Osiris, de Sésostris. Mais peut-on imaginer, que ces premiers Conquérens aient parcouru tout l'Univers par le seul plaisir de se faire suivre par des armées dans des deserts immenses ? Comment ces armées pouvoient-elles subsister, si les terres étoient incultes (a) ? Tous les pays qu'ils traverserent, étoient donc incontestablement habités. Aussi l'Antiquité nous représente-

lib. 43. cap. 3. & cap. 4. Ab his igitur Galli, & usum vitæ cultioris . . . & agrorum cultus, & urbes cingere didicerunt.

(b) Voyez la fin de ce Chapitre, N. (*).

telle ces premiers Héros comme animés du noble désir de la gloire, & touchés en même tems du malheur des hommes ensevelis alors pour la plûpart dans une extrême barbarie, dont ils vouloient les retirer. C'est dans cette vûe qu'ils laissoient des colonies en différens endroits de la Terre, autant pour le bien particulier des Peuples qu'ils avoient soumis, que pour assurer leurs conquêtes.

L'utilité qui porte aujourd'hui si facilement les hommes à abandonner le lieu de leur naissance, étoit encore plus capable de les y engager dans ces premiers tems, où ils ignoroient l'art de se rendre heureux chez eux; dans ces tems grossiers, où un Prométhée passoit pour avoir dérobé le feu du ciel, parce qu'il avoit trouvé le secret de tirer le feu des cailloux; où l'on regardoit un Aristée comme un Dieu, parce qu'il avoit inventé l'art de faire du beure avec le lait, &

de tirer l'huile des graines ou des olives. Les hommes vivant alors de ce que la terre produisoit d'elle-même, ignoroient encore l'art de la défricher & de la rendre plus fertile. C'est sans doute pour cette raison, que nous voyons dans l'Antiquité tant de Nations errantes sur la Terre, tant de pays subjugués par ces Peuples barbares, que leur propre climat ne pouvoit plus nourrir. Ces faits se trouvent répétés dans des tems mêmes très-peu éloignés de ceux-ci, où l'on voit encore plusieurs de ces Nations vagabondes, toujours prêtes comme les anciennes à faire des incursions chez leurs voisins.

Si on ne peut fixer le tems auquel les hommes ont commencé d'habiter la Terre, au moins paroît-il par tout ce que nous venons de dire, qu'ils y sont extrêmement anciens. Pour le prouver, nous n'avons pas besoin de recourir à l'anti-

quité prodigieuse que les Egyptiens & les Chaldéens donnoient aux hommes dans leurs annales. Ceux-là avoient l'Histoire chronologique de leurs Rois depuis onze mille trois cens quarante ans, selon Hérodote (*a*), & depuis quinze mille ans, selon Diodore (*b*), sans compter le regne des Dieux & des Héros qui en avoit duré dix-huit mille. Nous avons parlé ailleurs (*c*) des Chaldéens, & de l'extrême antiquité qu'ils donnoient à leurs observations astronomiques. Strabon rapporte des habitans de la Bétique en Es-

(*a*) *Ad hunc usque narrationis locum , & Ægyptii , & sacerdotes referebant , demonstrantes à primo rege ad Vulcani sacerdotem hunc (Sethon) qui postremus regnavit , progenies hominum fuisse trecentas quadraginta unam : trecentæ autem progenies decem millia annorum valent ; una & quadraginta , quæ reliquæ sunt ultra trecentas , sunt anni mille treceni quadraginta.* Herodot. lib. 2.

(*b*) *Eoram nonnulli fabulantur , Deos primùm & Heroas in Ægypto paulò minùs 18000 regnasse annos . . . homines verò paulò minùs annorum 15000.* Diodor. lib. 2.

(*a*) Voyez le Chap. 1. pag. 10. & 11. N. (*a*).

pagne, (a) qu'ils étoient fort adonnés aux Lettres, & qu'ils conservoient les annales de ce qui s'étoit passé chez eux depuis six mille ans. Les Indiens, comme nous l'avons dit (b), comptoient de même six mille ans depuis Bacchus jusqu'à Alexandre. J'avoue qu'on a raison de ne pas ajouter foi à ces témoignages. Mais en les réunissant avec ce que nous apprenons des annales des Chinois, il paroîtroit du moins que le Monde auroit été habité plusieurs milliers d'années au-dessus du tems que Moïse a fixé pour son commencement (c).

Le nombre prodigieux d'habitans que contenoient certains pays dans les tems les plus reculés, semble prouver encore incontestablement, que les hommes sont

(a) *Hi omnium Hispanorum doctissimi judicantur, & antiquitatis monumenta habent conscripta, ac poemata, & metris inclusas leges à six millibus, ut aiunt, annorum Strab. lib. 3.*

(b) Voyez pag. 206 & 207: N. (d).

(c) Voyez plus bas, N. (*)

plus anciens sur la Terre qu'on ne le croit communément sur le témoignage de la Genese (*a*). Tous les Anciens conviennent que Ninus est le premier Conquérant dont il soit parlé dans l'Histoire. Or on sçait que ce Roi d'Assyrie fit la guerre aux Bactriens avec deux millions de soldats (*b*), & que Sémiramis sa femme fit marcher une armée de quatre millions d'hommes contre les Indiens, qui de leur côté lui en opposerent une encore plus nombreuse. On ne peut rejeter ces faits sans démentir toute l'Antiquité, qui ne parle que de la grandeur immense des villes de Ninive & de Babylone, dont la première contenoit, au

(*a*) Voyez plus bas, *N.* (*)

() Tradit Ctesias, scriptos pedites ad 1700000. fuisse, equitum 200000. currus verò falcatos paulò minus 10600. Diodor. lib. 3. Et plus bas il ajoûte au sujet de Semiramis: *Fait hominum numerus, ut Ctesias tradit, 3000000. equitum 500000. currus ad 100000.*

rapport du Prophete Jonas (a), plus de six vingt mille enfans qui n'étoient pas encore dans un âge à pouvoir distinguer leur main droite d'avec la gauche.

Dans le même tems l'Egypte n'étoit pas moins peuplée. La seule ville de Diospolis, appelée communément par les Grecs Thebes la grande, devoit contenir plus de quatre millions d'habitans. (b) Germanicus parcourant l'Egypte, vit dans les ruines de cette ancienne ville des inscriptions en caracteres Egyptiens, qui marquoient qu'elle avoit contenu autrefois dans ses murs sept cens mille hommes en âge de porter les armes. Je ne

(a) *Et ego non parcam Ninivæ civitati magnæ, in qua sunt plusquam viginti millia hominum, qui nesciunt quid sit inter dexteram & sinistram suam. Jon. cap. 4. vers. 11.*

(b) *Mox vixit veterum Thebarum magna vestigia. Et manebant structis molibus literæ Egyptiæ priorem opulentiam complexæ; jussusque è senioribus Sacerdotum patrium sermonem interpretari, referebat habitasse quondam septingenta millia atate militari. Tacit. Annal. cap. 60.*

parle point d'Homere, qui, peut-être par une exagération poétique, a dit qu'elle avoit cent portes, de chacune desquelles pouvoient fortir à la fois dix mille hommes armés (a). Or je demande, s'il est possible que dans des tems qui auroient suivi de si près un déluge universel, la Terre se soit trouvée si prodigieusement peuplée, surtout l'Écriture n'attribuant point aux premiers hommes une fécondité proportionnée à la durée étonnante de leur vie? Car sans parler des autres Patriarches, Noë à l'âge de six cens ans n'avoit que trois enfans; & dans un âge déjà avancé, ces trois enfans n'en avoient encore aucun. Il en est de même de tous ceux qui ont vécu depuis, auxquels la Genese ne donne pas un plus grand nombre d'enfans, que les hommes n'en ont

(a) Αἰθ' ἑκατέμυλοι εἰσι. Διηκίσιοι δ' ἄν
ἐκάσῃν

ἄγέρες ἕξοιχγεῦσαι σὺν ἵπποισιν καὶ ὄκεισφι.

Homer. Iliad. lib. 9.

ordinairement

ordinairement de nos jours. (*) Concevons donc, que par l'autorité de l'Histoire, il n'est pas possible de remonter à ces premiers tems, où la Terre a commencé d'être habitée.

(*) J'ai renvoyé ici l'examen de quelques difficultés répandues dans ce Chapitre, parce que toutes semblent tendre au même but, je veux dire, à faire le Monde beaucoup plus ancien qu'on ne nous le donne à entendre dans la Genese. Il est vrai que s'il ne s'agissoit que de quelques siècles, ou même de quelques milliers d'années de plus, peut-être cela ne vaudroit-il pas la peine de faire un procès à ceux qui croient pouvoir soutenir cette opinion: je crois avoir assez bien prouvé dans mon Essai Chronologique que nos Chronologistes ont tort de s'entêter sur cet article. Mais le dessein de l'Auteur dans ce Chapitre, & même dans tout ce Traité, n'est pas si caché, qu'on ne puisse s'appercevoir que son véritable but est de montrer que le Monde est éternel, & que les hommes sont de toute éternité sur la terre. D'excellentes plumes ont démontré suffisamment l'absurdité de cette these; en sorte qu'il ne me reste ici qu'à répondre aux difficultés que l'Auteur a formées pour tâcher d'étayer ce faux système. Elles se réduisent à peu près à ce raisonnement.

Les Colonies les plus anciennes dont l'Histoire fasse mention, ont trouvé, dit-on, des Habitans dans tous les pays, où elles ont été s'é-

tablit ; & ces pays étoient extrêmement peuplés, même dans des tems fort voisins du Déluge. On ajoute, que les principales Nations de la terre ont crû qu'elles étoient nées dans leur propre pays ; qu'elles n'y étoient point venues d'ailleurs ; & qu'elles n'ont eu aucun souvenir d'être descendues d'Adam & de Noë, dont elles n'avoient nulle connoissance. Or, continue-t'on, s'il étoit vrai de dire que les Descendants de Noë eussent peuplé toute la terre, seroit-il possible qu'en si peu d'années ces différents pays eussent pu être habités, & contenir un nombre d'Habitans si considérable ? On joint à cela l'antiquité des annales des Egyptiens, des Chaldéens, & des Chinois ; & de là on conclut, que les hommes sont beaucoup plus anciens sur la terre, que l'Ecriture ne nous l'apprend. Cet argument est spécieux sans doute ; il a d'abord une apparence de solidité capable de faire illusion aux esprits prévenus ou peu éclairés ; cependant il est très-aisé de le détruire. Je crois qu'il est assez inutile que je m'amuse à répondre à ce qu'on objecte de ces Nations prétendues indigènes, qui se croyoient nées dans le Pays même qu'elles habitoient. Faire sortir des hommes de la terre comme des asperges & des champignons, est une absurdité qui ne tombe pas dans l'esprit d'un homme de bon sens, & ne mérite pas d'être réfutée. Si les Egyptiens, les Indiens, les Athéniens & tant d'autres ont été assez fous, pour donner dans une pareille extravagance, doit-on en être surpris ? Ils en avoient adopté tant d'autres. On sait d'ailleurs quelle étoit la vanité des anciens

Peuples : chacun cherchoit à faire valoir son antiquité ; & tous , comme le remarque Tite-Live , tâchoient d'illustrer leur origine par des merveilles & par des prodiges. Ajoutez que les Historiens qui rapportent ces anciennes traditions , sont les premiers à nous apprendre combien on doit peu y ajouter foi , lorsqu'ils se servent si souvent de ces expressions , *on dit , on croit , je serois volontiers porté à croire , &c.* Diodore lui-même les traite presque par tout de chimeres & de fables , comme on peut le voir dans les passages qu'on en a cités. Enfin on doit observer d'après tous les Grammairiens , que les Anciens appelloient ordinairement fils de la Terre tous ceux dont l'origine étoit inconnue : d'où il résulte , que cette expression peut bien marquer une grande antiquité ; mais qu'on auroit tort de vouloir la prendre à la lettre.

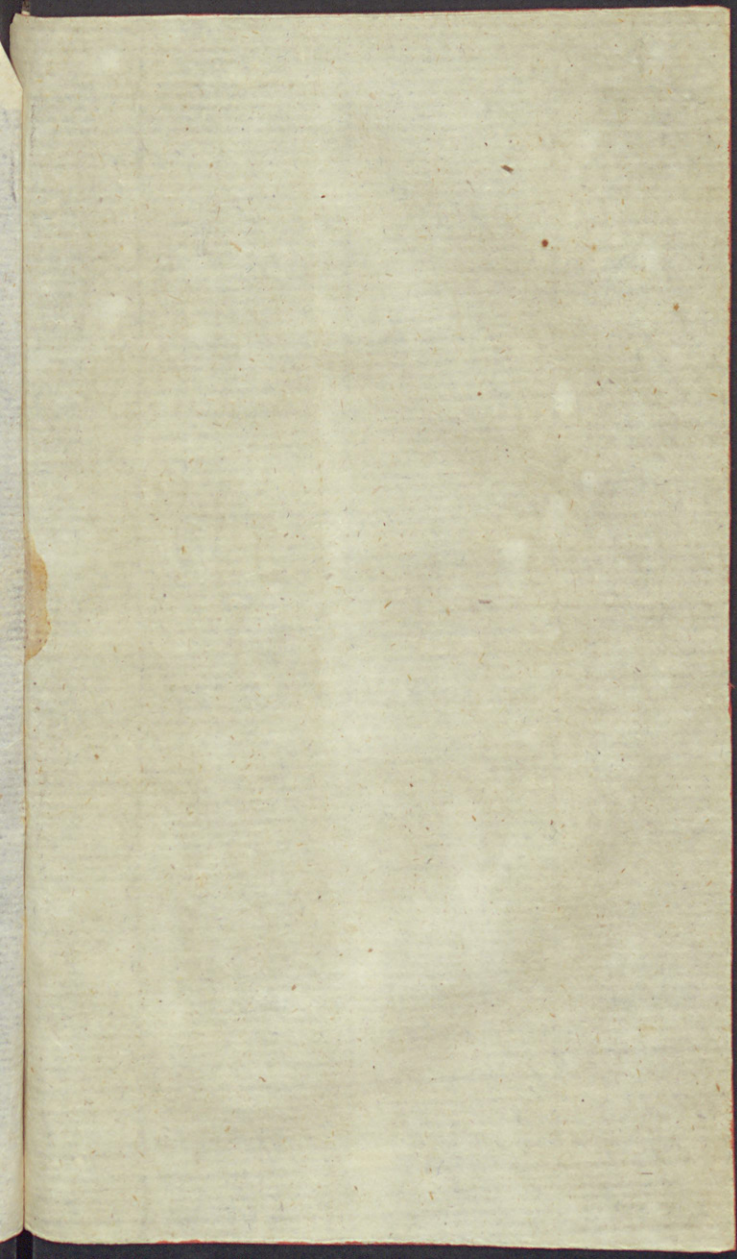
A l'égard des anciennes colonies, quoique notre Auteur n'ait pas fait l'honneur à Moïse de le compter au nombre des Historiens , il est cependant certain , qu'on ne peut s'empêcher de le regarder au moins comme un Ecrivain ordinaire , tel qu'Hérodote , Diodore , Justin & les autres ; & considéré seulement sous ce point de vue , il est incontestablement beaucoup plus ancien , que tous les Historiens qui nous restent. Or delà il s'ensuit , que si les Historiens profanes n'ont point connu de colonies plus anciennes que celles dont il est parlé dans Strabon , dans Justin , dans Diodore & quelques autres , c'est qu'ils n'ont pû remonter comme Moïse jusqu'à ces premières colonies composées des premiers Descendans de Noë , qui peuplèrent tous ces différens pays , que

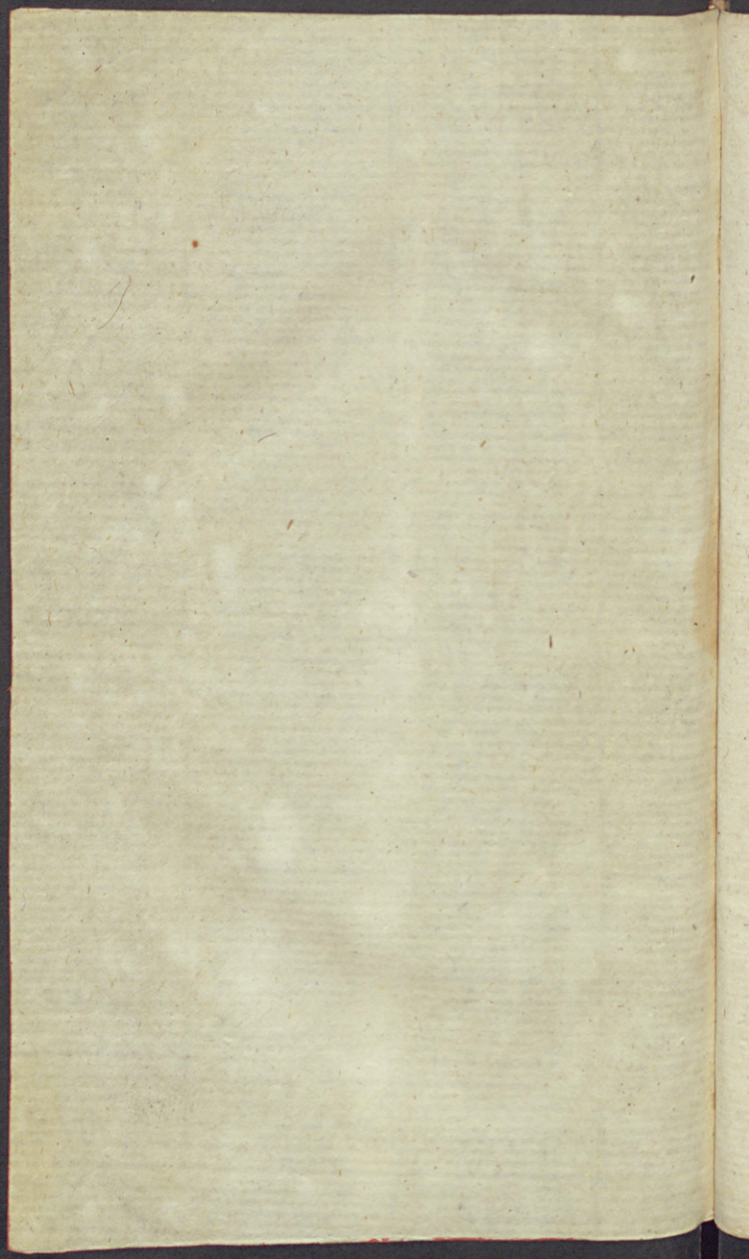
celles qui vinrent ensuite trouverent déjà habités. Du reste il est démontré, que cent cinquante ans seulement après le Déluge, l'Europe, l'Asie & l'Afrique ont pû contenir 432 millions d'hommes. Dès-là tout ce qu'on raconte des expéditions d'Osiris, de Bacchus, d'Hercule, de Sésostris, ce que les Historiens rapportent de la grandeur de ces fameuses Villes anciennes, Thebes, Ninive & Babylone, & du nombre prodigieux de leurs habitans, n'a plus rien qui arrête ni qui doive surprendre. Je ne parle point de la chronologie des Egyptiens, des Chaldéens & des Chinois: son antiquité ne peut se soutenir que par tant d'obscurités & par tant de fables, que dans la comparaison tout homme de bon sens lui préférera toujours celle de Moÿse.

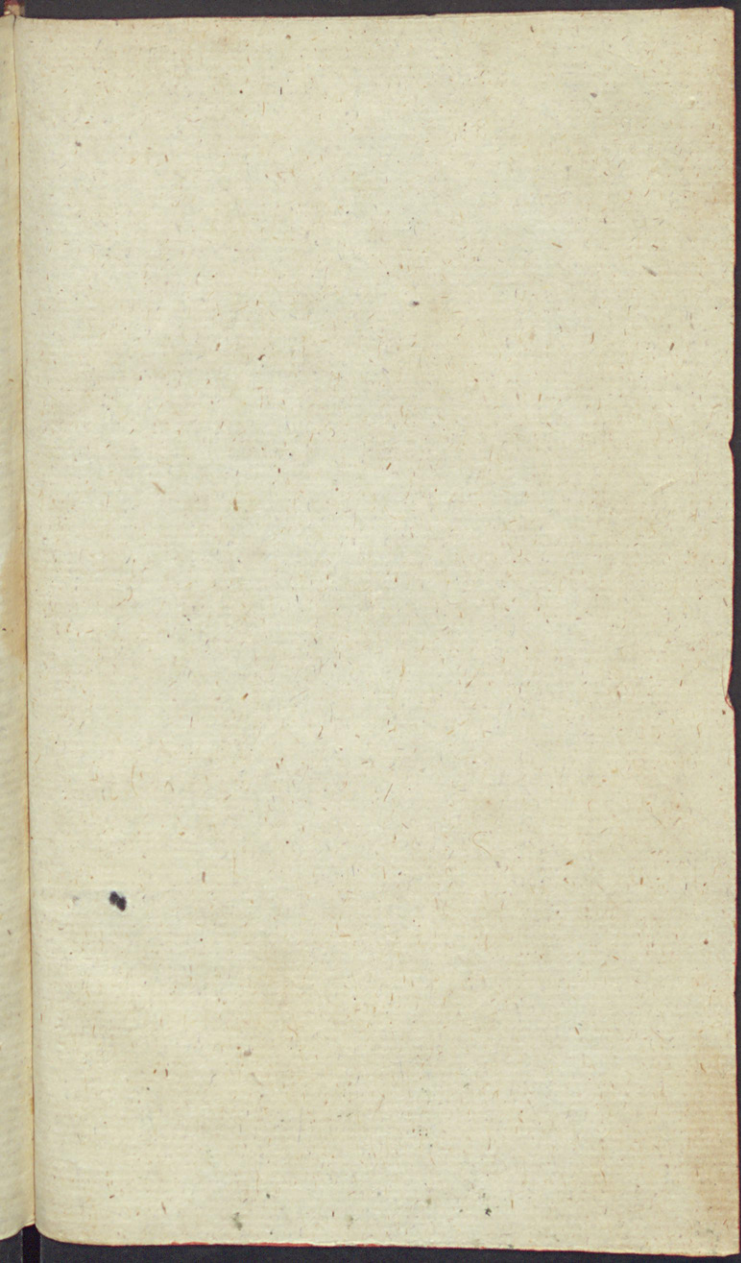
F I N.



EKD. 1939. 3190. GYSZ









728228





728223

